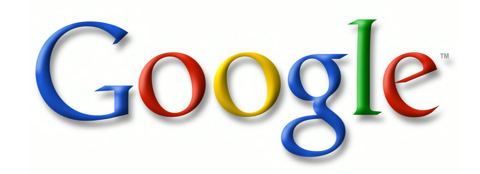
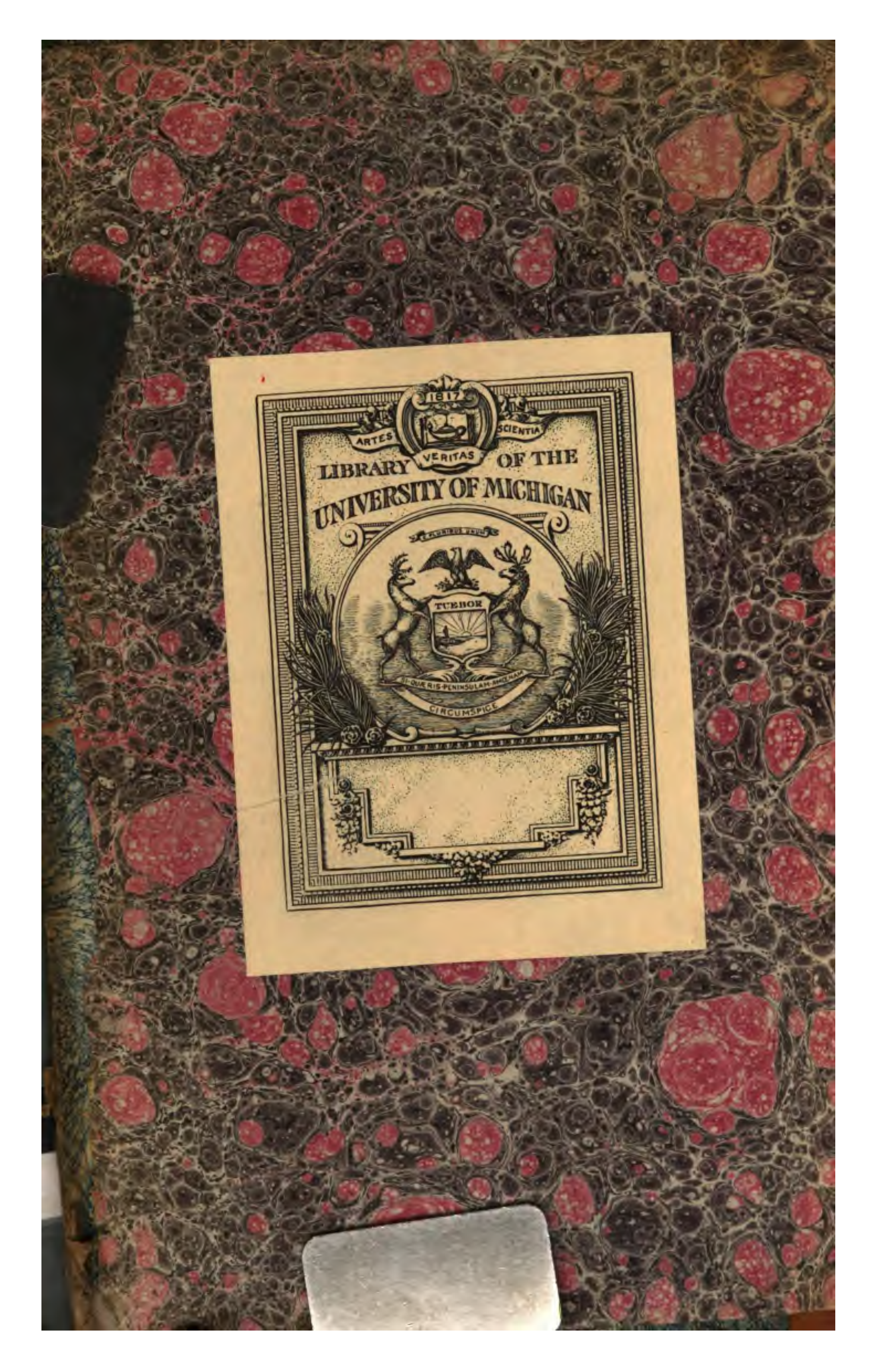
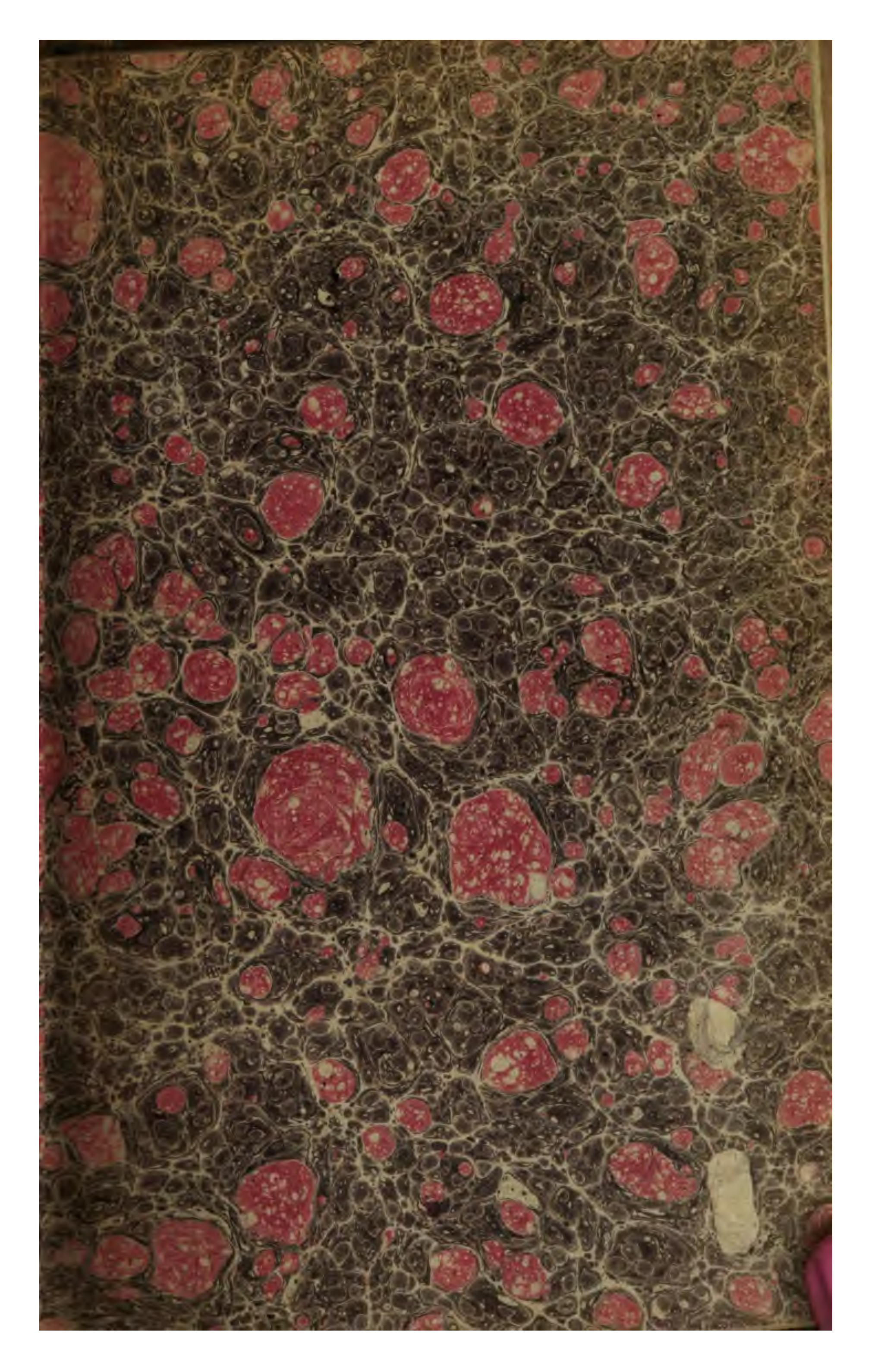




1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE



MÉMOIRES

ET

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRES,

DRAMATIQUES ET ANECDOTIQUES.

T. III.

MÉMOIRES
ET
CORRESPONDANCE
LITTÉRAIRES,
DRAMATIQUES ET ANECDOTIQUES,
DE C. S. FAVART,

PUBLIÉS

PAR A. P. C. FAVART, SON PETIT-FILS;

ET PRÉCÉDÉS

D'UNE NOTICE HISTORIQUE,

RÉDIGÉE SUR PIÈCES AUTHENTIQUES ET ORIGINALES,

PAR H. F. DUMOLARD.

Il est un auteur en crédit,
Qui dans tous les temps saura plaire;
Il fit *la Chercheuse d'Esprit*,
Et n'en chercha pas pour la faire.

CRÉBILLON.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Chez LÉOPOLD COLLIN, Libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 4.

1808.

MÉMOIRES
ET
CORRESPONDANCE LITTÉRAIRES,
DRAMATIQUES ET ANECDOTIQUES.

Lettre de M. Favart à M. Garrick.

1766, 24 juillet.

Mon cher Garrick,

Oui, mon cher Garrick, car l'amitié que vous m'avez témoignée et celle que je vous ai vouée me donnent des droits pour me servir de ce terme familier qui est l'expression de mon cœur. Donc, mon cher Garrick, j'ai vu l'ami Monnet, qui m'a rempli de joie, en m'apprenant que vous vous portez bien ainsi que votre tendre et respectable moitié. Il s'étoit ici répandu le bruit que votre dernier voyage en France vous avoit attiré quelques disgraces en Angleterre; notre ami Monnet m'a tranquillisé, en m'assurant que vous étiez plus heureux que jamais. Je n'ai point de peine à le croire : avec de l'aisance, de la philosophie et de la gaîté, le moindre citoyen doit vivre plus content que tous les sou-

verains de la terre. Votre sort est à désirer; mais personne ne l'envie, vous l'avez trop bien mérité par vos talens.

Notre ami commun m'a beaucoup flatté, en me disant que vous vous étiez souvent entretenu de moi avec lui ; je ne sais s'il a eu dessein de caresser mon amour-propre ; mais, en tout cas, il s'y est bien pris, car je n'ai jamais rien tant désiré que d'occuper une place dans votre souvenir.

M. Monnet m'a mené chez M. Colman, votre compatriote ; nous n'avons resté ensemble qu'un quart d'heure ; mais, dans ce peu d'espace, il m'a été facile de connoître que c'étoit véritablement un homme de talent. Il m'a parlé de sa traduction de Térence en vers sciolti ou vers blancs ; il m'a communiqué quelques-unes de ses recherches pour enrichir les notes de cet ouvrage. Je ne doute point, d'après son plan, que sa traduction ne soit bien reçue à Londres. Je vous prie de m'en écrire *inter nos* votre sentiment, ainsi que d'une comédie de sa façon, intitulée : *The Clandestine Marriage*, dont il a eu la bonté de me faire présent, quoique je ne sache pas l'anglais.

Il nous est venu ici une lettre de M. Hum, qui présente l'auteur d'Emile comme un monstre qui déshonore les lettres et l'humanité ; ces deux auteurs, que j'ai vus la veille de leur départ,

me paroissoient tendrement unis; quel sujet si grave a donc pu les diviser? Tout le monde littéraire se déchaîne contre le philosophe de Genève.

Il paroît une critique anonyme de l'éloge funèbre du dauphin, composé par M. Thomas; M. Rousseau y est attaqué personnellement; les encyclopédistes n'y sont pas plus ménagés; nos dévots veulent rendre les philosophes modernes responsables des écarts d'une imagination déréglée que des principes mal conçus ont conduite au fanatisme de l'impiété, car tout a son fanatisme, jusqu'à l'incrédulité même; c'est par cette raison que l'on défend à Paris l'entrée du Dictionnaire encyclopédique; c'est pour le même sujet que l'on a jeté au feu, avec le jeune homme d'Abbeville, le Dictionnaire de M. de V..

Ce jeune homme, appelé M. Lefebvre de la Barre, a été condamné à avoir la tête tranchée, et son corps jeté au feu, pour avoir insulté une image du Christ. Le jour de l'exécution, où l'on lut sa sentence comme il est d'usage, il l'écouta tranquillement, et se mit à rire. Le confesseur s'empara de lui; mais le jeune homme ne l'entretint, jusqu'à l'heure du dîner, que de propos légers et plaisans. Ils se mirent à table; après avoir bien dîné, M. de la Barre demanda au docteur s'il ne lui seroit pas permis de prendre

du café. Je n'y vois pas d'inconvénient, répond celui-ci. Vous avez raison, ajoute l'infortuné toujours gaîment, cela ne troublera pas ma digestion, ni ne m'empêchera pas de dormir. On vient le prendre pour le conduire au supplice, il fait voir la même tranquillité d'ame; mais, en mettant le pied sur l'échafaud, il parut un peu d'altération sur son visage. Ah! vous avez donc peur de la mort, s'écrie le prêtre? — Point du tout; mais je remarque avec indignation plusieurs de mes ennemis qui sont dans la foule, et qui viennent se repaître du spectacle de ma mort; tenez, les voyez-vous ici, là? Jusqu'à quel point se portent la haine et l'animosité des hommes!

Le docteur veut profiter de cette occasion pour lui parler du passage redoutable de la vie à la mort. — Eh! monsieur le curé, dit le jeune homme, dans un instant j'en saurai autant et plus que vous sur cette matière. Quel est ce morceau de papier qui danse au bout d'une corde? demanda-t-il. — C'est l'effigie de votre malheureux complice. Ce qui fit rire encore M. de la Barre. Ensuite il dit d'un ton plus réfléchi: Cet homme-là devroit être réellement pendu pour son honneur; il s'est enfui comme un j. f. Tournant ses regards d'un autre côté, il aperçoit à un coin sur l'échafaud sept messieurs fort bien mis; il demande encore qui ils sont. On lui répond que ce sont des bourreaux. — Comment!

sept bourreaux pour moi, pour moi tout seul ! voilà qui est fort plaisant ! Il fait signe du doigt à l'un d'eux de s'approcher. — Monsieur, vous êtes donc bourreau ? — Oui, monsieur, de Paris ; j'ai cet honneur-là. — Est-ce vous qui avez coupé la tête de M. de Lali ? — Oui, monsieur, j'ai eu encore cet honneur-là. — Ecoutez donc, mon ami, on dit que vous vous y êtes pris assez mal ; vous l'avez manqué. — Il est vrai, monsieur ; mais ce n'a pas été ma faute, il ne vouloit pas avoir la complaisance de se tenir comme il faut. — Eh bien ! dites-moi comment il faut que je me tienne ; je vous avouerai que je ne suis pas au fait, c'est la première fois que l'on me coupe la tête ; placez-moi vous-même. — Très-volontiers, mon cher monsieur. Le bourreau le met en situation ; mais le patient s'étant dérangé un peu sans s'en apercevoir, il entend que l'exécuteur dit tout bas au prêtre : Il se tient mal. Alors il se retourne en disant : Hé que diable ! placez-moi donc mieux, c'est votre affaire ; si vous me manquez, vous direz encore que ce sera ma faute. Il est placé de nouveau. — Suis-je bien ? L'exécuteur lui répond par un coup de sabre qui fait voler la tête. On lance ensuite le corps dans le bûcher, et, comme j'ai dit, le Dictionnaire philosophique, parce que M. Lefebvre de la Barre s'étoit vanté de l'avoir lu.

Cette exécution me rappelle une anecdote au sujet de M. de Lali, avant son départ pour le gouvernement de Pondichéry; il étoit à dîner chez madame de G.... avec plusieurs dames et seigneurs de la cour. Il y avoit là un vieux militaire à bons mots, qui rioit et crioit par intervalles, parce qu'il avoit un rhumatisme goutteux qui contrarioit sa gaîté. Comme les accès de ses souffrances étoient violens, chacun s'empressoit à indiquer son remède, comme cela se pratique. Une personne de la compagnie dit qu'il n'y en avoit point de plus efficace que la graisse de pendu, dont il falloit se frotter. Où trouver de la graisse de pendu? Chez Charlot, le bourreau qui demeure à Villeneuve. Remarquez que l'on étoit au dessert; on avoit sablé le Champagne. On fait la partie d'aller chez Charlot. M. de Lali emboîte dans sa voiture le vieux militaire qui, jurant, criant et souffrant, fut conduit à la maison de M. Charlot, ce grand maître des hautes œuvres, qui, fort honoré de cette visite, donna autant de graisse qu'on en voulut. Après, M. de Lali demanda à voir son cabinet d'histoire naturelle qu'on lui avoit beaucoup vanté. Charlot commença par lui montrer des potences, des cordes, etc. ensuite il ouvre une petite armoire, il tire un damas, et le faisant voir à M. de Lali: Tout ce que je vous ai présenté jusqu'ici, dit-il, ne sert qu'au supplice de ces gueux, de

ces pauvres diables qui sont fripons, parce qu'ils n'ont pas le moyen d'être honnêtes gens. Mais voici pour les nobles, voici pour vous, monseigneur, qui êtes un très-honnête gentilhomme. M. de Lali et toute sa suite rirent beaucoup de la simplicité de M. Charlot; mais M. le gouverneur de Pondichéry auroit pu regarder cela comme un présage.

Si l'on en croit le cri public (*) ce M. de Lali étoit un monstre. On dit que, pendant le siége de Pondichéry, une pauvre femme, accablée de misère, vint se prosterner à ses pieds en lui demandant du pain pour trois enfans qu'elle avoit. Tu as trois enfans, et tu te plains, dit ce barbare; mange-les, tu auras de quoi vivre pour plus de quinze jours.

Mademoiselle Durancy quitte l'Opéra pour entrer au Théâtre Français; on prétend que c'est une bien digne rivale de mademoiselle Clairon, et que l'on n'a point vu de talent plus décidé.

Mademoiselle Lain quitte aussi l'Opéra; Pitrot vient. On doit donner aujourd'hui, à la Comédie Italienne, une pièce en vers et en ariettes, intitulée la Clochette. Ce sujet est tiré

(*) La justification de M. de Lali par une cour souveraine, prononcée long-temps après son supplice, donne peut-être la mesure du mérite de ce cri public.

de Lafontaine; les paroles sont de M. Anseaume, et la musique de M. Duni.

Quand je saurai quelque chose d'intéressant, je vous en ferai part aussitôt, car je veux réparer tous mes torts avec vous. Vous seul êtes capable de vaincre ma paresse. Adieu, mon cher Garrick; soyez bien persuadé que je serai toujours, etc.

FRAGMENT d'une lettre de Garrick à M. Monnet.

« Je suis misérable que je n'aie pas encore » répondu à la lettre charmante que notre cher » ami Favart m'avoit écrite il y a long-temps. » Je l'aime de tout mon cœur ; mais j'ai honte » de lui écrire en français. Sa réputation bril- » lante vole jusqu'ici ; et tous les honneurs qu'il » reçoit me pénètrent tout jusqu'au fond de » mon cœur. Je vous conjure, par notre amitié, » de lui dire toutes les belles choses pour moi » que l'estime la plus profonde peut dicter. » Adieu, mon cher Monnet ; plût à Dieu que » vous et notre ami Favart vous entendissiez » notre langue ! .... »

Lettre de M. Favart à Garrick.

1767, 9 janvier.

Mon cher Garrick,

Nous sommes dans l'usage d'écrire périodiquement au renouvellement de chaque année à nos supérieurs et à nos prétendus amis. Ces espèces exigeantes se formaliseroient si l'on manquoit à ce devoir ridicule. Il faut donc leur payer tous les ans un tribut de fadeurs dont ils pourroient bien se passer. L'amitié véritable ne connoît point de termes ; tous les jours, tous les momens lui sont égaux ; elle est toujours la même, et n'a pas besoin de protestations, et chaque nouveau serment seroit pour elle une nouvelle injure. Vous m'avez dit que vous m'aimez ; je le crois. Si vous êtes également sûr de mon amitié, tout est dit pour la vie : vous m'écrirez quand la fantaisie vous en prendra, et je vous répondrai de même. A propos, si je ne vous savois pas indulgent, je croirois que vous êtes fâché contre moi pour ne vous avoir pas encore remercié du présent que vous m'avez fait. C'est un des plus agréables que j'aie jamais

reçu. Voici l'épigraphe que j'ai mise au bas du portrait de notre cher Garrick.

Plures in uno.

Les vers suivans expriment ma pensée.

En lui seul on voit plusieurs hommes;
Lui seul nous offre les tableaux
De mille et mille originaux,
Tant des siècles passés que du siècle où nous sommes.
Les ridicules, les erreurs
Sont tracés d'après eux par ce peintre fidèle;
Mais, pour représenter l'honnête homme et les mœurs,
Il n'a pas besoin de modèle.

En recevant ce charmant portrait, je vous avouerai qu'il m'a fallu quelques momens pour en démêler la ressemblance, et mon incertitude a donné lieu à ces autres vers.

Est-ce toi, cher Garrick, et l'art de la peinture
Offre-t-il à mes yeux le Roscius anglais?
Tu changes, à ton gré, de forme, de figure;
Mais ton cœur ne change jamais.
Si l'artiste eût pu rendre avec des traits de flamme
L'amitié, la franchise et l'amour du bienfait,
Esprit, goût, sentiment..... génie..... enfin ton ame,
J'aurois reconnu ton portrait.

Nous avons eu depuis quelque temps plusieurs débuts à nos différens théâtres. Je me crois dispensé d'en parler.

M. le Mière a donné au Théâtre Français une

nouvelle tragédie intitulée Guillaume-Tell, le libérateur de la nation Helvétique. On sait gré à l'auteur d'avoir suivi exactement l'histoire, et de l'avoir embellie par des détails heureux. Ce sujet, si intéressant pour les Suisses, n'a pas fait à Paris la même sensation qu'il auroit pu faire dans les Treize Cantons.

On a donné à la Comédie Italienne Esope à Cythère. Les paroles sont du petit Dancourt, surnommé de Berlin. Cette pièce a été retouchée par M. Pontwel. La musique est du sieur Trial. C'est un composé de scènes épisodiques assez ordinaires ; mais la dernière scène, qui est une critique de la Comédie Française et de l'Opéra, a fait aller cette bagatelle jusqu'à neuf représentations bien suivies. Toute médiocre qu'elle est, cette petite comédie a causé une fermentation générale en attaquant le vieux goût de musique de nos anciens opéras. On prétend que ce badinage n'a pas peu contribué à dégoûter MM. Rebel et Francœur de la direction du grand spectacle lyrique. Ils remettent leur sceptre entre les mains de MM. le Breton et Trial. Le nouveau règne commencera à Pâques prochain. Je sens que tout cela ne vous intéresse guère ; mais pour vous dédommager de l'ennui que je vous cause, je vais vous rapporter une petite aventure, dont je crois que l'on pourroit faire une pièce pour le théâtre anglais. L'acteur prin-

cipal est très-connu ; mais il n'est pas nécessaire que je vous le désigne autrement que par lettres initiales. M. B. étoit à dîner à sa petite maison de campagne, avec une nombreuse compagnie. Au dessert, un laquais lui vient annoncer une vieille dame qui vouloit absolument lui parler. — Dis que je n'y suis pas. — Mais, monsieur... — Va donc ; veux-tu que j'aille moi-même le dire ? — Mais, monsieur... — Quoi ! — Elle a avec elle une fille charmante. — Oui ! fais entrer. Aussitôt le valet introduit une femme en deuil, suivie d'une jeune demoiselle, modestement vêtue. Sa gorge étoit couverte d'un fichu de batiste assez mal joint : elle avoit les yeux baissés ; mais pour peu qu'elle les ouvrît, il en sortoit des éclairs qui frappoient M. B. La vieille dit : *Pardon, pardon, messieurs, mesdames ; que la compagnie ne se dérange point, mais c'est que c'est une affaire qui m'intéresse beaucoup, et j'ai besoin de la protection de monsieur.* Elle enfile le détail d'un procès, où personne ne comprenoit rien, parce que tous les regards étoient fixés sur la jeune personne, et, par la même raison, M. B. trouva la cause très-juste. La vieille le pria de passer dans son cabinet pour lui parler en particulier. Quand ils y furent, la bonne lui dit : Monsieur, mon procès n'est qu'une fable ; mais la jeune personne que j'ai avec moi est une réalité. J'ai re-

marqué l'impression qu'elle a faite sur vous, si vous voulez nous faire un sort, vous pouvez disposer de mon élève. M. B. lui dit : Serez-vous satisfaite de 4,000 liv. de rente ? C'en est assez, replique la matrone ; demain vous donnerez votre signature, après demain nous vous demanderons à souper, et vous serez le sultan favori. Elle rentre dans la chambre où elle avoit laissé sa fille, et la ramène à Paris ; elle lui déclare l'arrangement qu'elle a fait avec M. B. La fille étoit sage ; elle est fort surprise du discours que lui tient sa mère, car elle la croyoit telle ; elle lui fait même des reproches très-vifs sur une pareille démarche : Ma mère, lui dit elle, vous m'avez toujours donné des principes honnêtes, ah ! pourquoi avez-vous tout d'un coup changé de caractère ? Le respect que j'avois pour vous étoit pour mon ame une sensation délicieuse, ce que vous me dites est assurément une feinte pour m'éprouver ; vous ne voudriez pas me priver du bonheur que je sens à vous estimer. La bonne ne savoit que répondre ; elle tranche net. Apprenez que je ne suis pas votre mère ; je vous ai achetée de celle qui vous a donné le jour. Vous savez que je n'ai rien épargné pour votre éducation ; il est temps que je recueille le fruit de mes dépenses et des soins que j'ai pris de vous. Allez, mademoiselle, allez vous coucher, et disposez-vous à remplir dès demain mes volontés.

La pauvre enfant ne put pas fermer l'œil de toute la nuit. Quel affreux passage ! quels sont donc mes parens ? Elle prend une résolution, elle se lève avant le jour, trompe ses surveillans, et va se jeter aux pieds du lieutenant de police, en lui déclarant sa situation. Ce juge équitable la rassure : Ma pauvre petite, ne faites semblant de rien, suivez votre prétendue mère chez M. B., et soyez sûre qu'il ne vous arrivera rien de fâcheux, je vous en donne ma parole. Dans cette confiance, elle retourne chez la matrone, qui n'étoit pas encore levée et ne se doutoit de rien. Elles vont ensemble au rendez-vous. M. B. avoit rassemblé quelques amis particuliers pour être témoins de sa bonne fortune ; car, dans ces sortes de liaisons, il entre moins de plaisir que de vanité. On se met à table, la conversation s'anime, la petite rougit ; l'innocence rougiroit à moins. Dans un instant de vivacité, on voit entrer un exempt. Monsieur, dit-il, en s'adressant à M. B., je sais que vous êtes le maître de recevoir chez vous qui bon vous semble ; mais vous ne connoissez point cette dame et cette jeune fille que vous avez à votre table. J'ai ordre de les arrêter. Je vais conduire madame à l'hôpital, et mademoiselle dans le couvent qu'elle choisira ; mais avant que je sorte d'ici, il faut que cette g.... (montrant la vieille), déclare à l'instant quelle est la véritable mère de la jeune

personne qu'elle a voulu vous prostituer. La vieille, étonnée, dit en balbutiant que la véritable mère étoit mademoiselle Frédéric. A ce nom M. B. porte ses regards sur cette jeune enfant, en répétant Frédéric! Frédéric! je la vois; elle n'eut qu'un enfaut, c'étoit une fille; ah! c'est toi, c'est toi; je te reconnois! Il se précipite dans les bras de la jeune personne. L'exempt, attendri par cette reconnoissance, où l'on voyoit tous les sentimens de la nature, laissa la jeune demoiselle à son père, et conduisit la fausse mère dans une maison de force. M. B. a gagné au change; au lieu d'une maîtresse, il trouve une fille tendre, sage et vertueuse qui servira d'exemple à sa famille.

Je vous envoie une épître de M. de Voltaire qui n'est point encore imprimée. Il est aisé de voir qu'il n'a eu pour objet que d'accabler notre célèbre Jean-Jacques. Tout le monde se déchaîne aujourd'hui contre le philosophe de Genève. En vous faisant part de cette satire, j'espère que vous ne la rendrez pas publique. Il est affreux pour des gens qui pensent d'aggraver le malheur d'un homme de lettres, à qui l'on ne peut rien reprocher qu'une philosophie mal entendue dont il est la victime.

M. de Marigny, frère de feue madame la marquise de Pompadour, vient d'épouser mademoiselle Filleul, qui est un chef-d'œuvre de

beauté

beauté. On a dit, au sujet de ce mariage, que madame de Marigny étoit une sirène. Comment cela? C'est qu'une sirène est une belle femme depuis la tête jusqu'à la ceinture, et que le reste est une queue de *poisson. Nota* que M. de Marigny se nomme Poisson, et que l'on fait allusion à sa queue.

Vous m'avez promis, mon cher Garrick, de m'envoyer la traduction d'une comédie anglaise d'Otwrai ou de Dryden. Je ne me souviens plus du titre; mais le sujet est un mari qui oblige sa femme de céder aux instances de son rival. Comme j'ai un sujet à peu près semblable, je ne ferai point scrupule de profiter des beautés de la comédie anglaise.

Je suis, avec le plus inviolable attachement,

Monsieur et ami,

Votre, etc.

Mes respects à la plus heureuse de toutes les femmes.

Lettre de M. Garrick à M. Favart.

Londres, 5 février 1767.

Vous ne pouvez concevoir, mon très-cher Favart, le plaisir que m'a fait votre lettre; et quoique ma raison me découvre la prévention d'amitié qui règne en ma faveur dans vos vers et dans votre prose, la source dont elle part me la rend chère. Mon amour-propre a même été si fort flatté de vos vers, que je n'ai pu résister à la démangeaison de les montrer à mes amis, qui m'ont forcé à m'exposer d'y répondre. Je vous les envoie en anglais et en français; mais comme la traduction a été faite par un de mes amis qui n'a jamais rimé de sa vie, vous voudrez bien excuser les fautes que vous trouverez contre la poésie.

Je ne suis pas moins flatté du compte que vous m'avez rendu de l'état des belles-lettres et des théâtres de votre pays; et si vous voulez prendre la peine de continuer cette correspondance deux ou trois fois l'année, pour ne pas trop prendre sur vos occupations, je la recevrai comme la plus grande faveur. Je ne sais si vous ne vous êtes pas trompé sur la pièce que vous me demandez; celle dont je vous ai parlé

est une comédie dont le titre anglais est *Rule a Wife, etc.;* ce qui signifie en votre langue: *Si vous pouvez gouverner une femme, prenez en une.* Le fondement de la pièce est un militaire qui, n'étant pas dans des circonstances fort aisées, feint d'être un sot pour s'introduire dans les bonnes graces d'une femme qui ne veut se marier que pour pouvoir suivre plus aisément son goût pour le plaisir, et qui ne cherche dans un mari qu'une couverture à sa conduite. Ensuite, à l'instant où cet homme est marié, il commence par degrés de se rendre le maître et de chasser les compagnies qui lui sont suspectes, et il leur annonce qu'il fera usage de son autorité. Si c'est celle-là que vous entendez avoir, je vous l'enverrai par la première occasion. Je vous suis infiniment obligé pour les vers de Voltaire; ils ne sont pas, selon moi, les meilleurs qu'il ait jamais écrits. Je suis absolument de votre opinion sur cet objet, et vous pouvez compter que la pièce ne sortira pas de mes mains. Je vous prie de dire à mon cher Monnet que je n'ai pas reçu de ses lettres depuis longtemps. J'espère qu'il n'est pas fâché contre moi de ce que je ne puis pas lui envoyer les nouvelles politiques qu'il m'a demandées; il doit sentir les raisons qui m'empêchent de le satisfaire sur ce point. La redingote, le cotillon et le fromage sont prêts. Il ne m'a manqué qu'une occasion

pour les lui envoyer, parce qu'on m'a dit que c'étoit contrebande à Calais; mais, s'il veut en courir les risques, il n'a qu'à m'envoyer une adresse plus précise, où je les lui ferai parvenir. Ma femme vous présente, ainsi qu'à madame Favart, ses amitiés et ses complimens.

Je suis, de tout mon cœur, *in secula seculorum, etc. etc.*

Voilà mes vers :

The picture friendship sent, to friendship due
May not the critick eye with rapture strike :
But this, Favart, thy partial fondness drew,
Not vanity will whisper, it is like.

But why for me thy choicest colours blend ?
The first of actors, best of mortals paint ?
His famy sleep, and judgment place thy friend,
Far from a genius, farther from a saint.

I feel the danger of thy syren art,
Struck with a pride till now I never knew,
Sooth not the folly of a mind and heart
Which boast no merit but the love of you.

La traduction des vers précédens par M. de V.

Si dans mon portrait, cher Favart,
Ton esprit suspendu chercha la ressemblance,
Penses-tu que celui qu'a dessiné ton art
Doit, pour l'exactitude, avoir la préférence ?

Ton aveugle amitié des plus belles couleurs
Peint le meilleur des cœurs, le premier des acteurs;
Chasse une illusion qui m'est trop favorable,
Vois ton ami d'un œil plus sain :
Il est loin d'être un génie admirable,
Plus loin encore d'être un saint.

Je sens trop le danger de ton art enchanteur ;
Tu portes dans mon ame un orgueil séducteur ;
Mais ma vanité raisonnable
Me montre le seul point en quoi je suis louable,
C'est d'aimer tes talens et d'estimer ton cœur.

N. B. Notre ami de la Place peut vous donner une traduction excellente. Faites-lui mille complimens pour moi.

Lettre de M. de Lespine de Morembert à M. Favart.

St.-Pétersbourg, ce 30 septembre 1745.

Monsieur et ancien ami,

Il semble que le sort qui nous sépare ait non seulement pris à tâche de nous éloigner l'un de l'autre, mais encore d'empêcher mes lettres de parvenir jusqu'à toi. J'avois chargé au mois de mai dernier un jeune gentilhomme français qui retournoit à Paris, de te rendre un paquet; mais, par des nouvelles de M. Poussain d'Hambourg, écrites ici à M. Dallion, notre ministre, nous venons d'apprendre avec un grand regret qu'il a été pris sur mer, et qu'il est en Angleterre. Il y avoit dans ce paquet une lettre pour toi, une pour ma sœur Moyen, une pour Monnet, une pour ma mère, une pour du Thuillé, et une pour Grandval. Je ne me sens pas en disposition maintenant de te dire ici tout ce qu'il y avoit dans ces différentes lettres; il suffit que je te répète une partie de ce que contenoit la tienne. *Primo*, je me plains fort, comme je le fais encore plus, de ton obstiné silence. Pourrois-tu avoir ajouté foi aux bruits affreux que l'indigne et lâche marquis de Monsales a fait courir sur mon compte, lors-

qu'il a débité que j'étois passé de Strasbourg, à la tête de ses gens, équipages et effets, dans l'armée de la reine de Hongrie; en vérité, ce seroit de ta part bien mal juger d'un ami et d'un concitoyen qui, dans tous ses égaremens, a plus agi par étourderie que par manque d'honneur. Si donc ton silence est fondé sur la crainte que je ne sois et n'aie été autre qu'autrefois, tu as tort; je suis toujours le même, grace au ciel, quant à la probité. Quant à l'inconstance naturelle de mon caractère, l'âge commence à la modérer. Je t'y parlois aussi au sujet de Grandval; d'une autre part, de mes misérables dettes: je ne puis comprendre qu'aucun de ceux à qui je dois ne s'avise de m'écrire. Je sais qu'ils me connoissent fort; mais on a beau être homme d'honneur, il n'y a qu'un clin-d'œil de la vie à la mort. Mande-moi si Monnet a reçu un coffre de Languedoc, et ce qu'il a fait de ce qu'il renfermoit; je n'en ai jamais pu encore avoir de nouvelles depuis mon départ de Monsales.

Fais-moi le plaisir de m'envoyer, par occasion s'entend, ce qui est imprimé de tes œuvres. Je ne doute point que tu ne tiennes maintenant ton coin parmi nos auteurs d'un certain ordre. Joins-y, s'il se peut, quelques nouveautés toutes récentes.

Si tu me fais réponse, comme j'ose l'espérer, j'aurai soin de t'écrire au sujet de ce que je vou-

drai au printemps prochain, et je te ferai compter lors à Paris l'argent nécessaire pour ces commissions; ce ne sera, comme tu le peux penser, que des livres et autres choses de cette espèce.

Mille complimens à ta chère mère, à ta sœur, fille ou femme, et à notre cousin Louis, mesdemoiselles Rolland, la famille de Croes, celle des le Febvre, Dupuis, Parfait, Tremblin, etc. etc.

Dussé-je quitter la Russie pour aller à Alep ou Damas, sois persuadé qu'en tel lieu que je sois, et en quelque état que je me trouve, je me souviendrai toujours de nos anciennes promenades, de nos cadrilles sur le four, de nos combats nocturnes dans la rue des Billettes, avec nos casques et écussons de carton et épées de bois, le tout reluisant de mine de plomb; de nos délicieuses et enchanteresses assemblées, de nos conversations en fragmens de vers, et sur-tout que je te dois 18 francs, preuves certaines et non équivoques que je suis avec tout l'attachement possible, mon cher et ancien ami,

Ton, etc.

P. S. Au nom de Dieu, donne-moi des nouvelles de M. Baise, et sur-tout forces anecdotes dramatiques. Il y a trois ans et plus que je n'ai reçu que six lignes de toi dans une lettre de

Monnet. Fais bravement un effort pour m'écrire au moins deux ou trois pages.

A propos, fais - moi le sensible plaisir de voir Becquet, et après lui avoir fait bon nombre de complimens, de le prier instamment de me faire une minute, écrite extrêmement fin, de *l'Occasion perdue et retrouvée,* ou *Un jour le malheureux Lysandre.* S'il ne l'avoit point, ou qu'absent ou mort, ma demande fût louche, tu la pourras trouver aisément, et la faisant copier, tu me l'enverras.

Fais-moi le plaisir de me mander si tu as fait, ainsi que je te l'ai mandé jadis, connoissance de l'abbé de Juvigny, et si l'on se souvient encore de moi dans les bureaux du clergé.

Comment se portent le jeune comte d'Argenson et notre ami le président Le Faure ?

Par réflexion, embrasse un peu madame Monnet pour moi et madame Armand, sans oublier mon aimable Manon. J'aurois bien à dire sur ce dernier nom ; mon cœur en saigne encore, et... mais un jour je te découvrirai les sombres replis de mon ame.

Je suis toujours aussi sot et aussi emprunté et timide auprès des femmes qu'autrefois ; je les enflamme, je les soumets, et le diable s'en mêle, je n'ai jamais le bonheur ou, pour mieux dire, la hardiesse d'en triompher, non par défaut de courage, mais par trop de circonspectes irrésolutions.

LETTRE de M. Favart à M. de Lespine de Morembert, gouverneur des pages de l'impératrice de toutes les Russies.

1745.

MON CHER AMI,

J'ai reçu de tes nouvelles avec un transport que je ne puis t'exprimer. Je croyois que ton amitié s'étoit éteinte dans les glaces du nord, ou plutôt je croyois que tu n'étois plus! Le bruit en couroit parmi nous, et je me le persuadois, puisque tu paroissois avoir oublié le meilleur de tes amis. Chaque jour je te voyois, et tu te dérobois à mes embrassemens. J'interrogeois le ciel et la terre pour être instruit de ton sort; enfin, après deux années d'inquiétudes, tes lettres m'ont fait jouir d'une douce tranquillité. Rien ne manqueroit à mon bonheur, si j'avois le plaisir de te voir; mais l'immensité des terres et des mers ne met point une barrière entre ton ame et la mienne. Mon cœur vole auprès de toi, et te suivroit au bout de l'univers. Ton gentilhomme français est délivré. A son arrivée à Paris, il m'a remis ton paquet de lettres que j'ai envoyées à leur destination. Ton amitié n'étoit pas moins solide, malgré ton étourderie; la

mienne n'étoit pas moins vive, malgré mon indolence. Nous ne nous rendions pas assez de justice l'un à l'autre. Le temps a fait l'épreuve de nos sentimens, et nous remet enfin de niveau. Que l'ancienne amitié réclame ses droits, elle doit absorber toutes les nouvelles; vieux amis, nouvelles maîtresses, c'est la devise d'un galant homme.

Je viens de recevoir à l'instant de tes nouvelles par M. Artaut, banquier. Ma réponse doit partir demain matin à huit heures. Je n'ai que le temps de te la faire *currente calamo*. Monnet t'écrit, tes amis se portent bien, ils t'embrassent. Tu n'as rien perdu dans leur esprit ni dans leur cœur. Lorsqu'on t'a connu, la calomnie ne peut rien contre toi. Ta lettre a fait verser des pleurs de tendresse à ma mère. Monnet n'a joui qu'un an du privilége de l'Opéra Comique. Le grand Opéra l'a fait valoir pour son compte, et m'en a donné la direction avec quatre mille livres d'appointemens par an, mes pièces payées à part. Cela m'auroit fait un joli revenu, si la jalousie des comédiens français n'avoit fait supprimer ce spectacle qu'ils regardoient comme le rival le plus dangereux. Nous avons tâché de le remplacer par des pantomimes dansées, qui ont beaucoup réussi; mais, comme les frais se montoient à cinq cents livres par jour, et que l'on n'a pu jouer qu'un mois, la perte s'est mon-

tée à cinq mille livres. Cela me fait un tort à moi de plus de sept mille livres que j'ai déboursées. Je compte que cette somme me rentrera, si l'Opéra Comique est rétabli. Tout le public le désire avec la dernière impatience. Les comédiens Français n'en ont pas été plus heureux; ils sont obligés de jouer tous les jours, et d'étudier sans relâche pour être sifflés. Nous avons très-peu de nouveautés imprimées, les autres ont été des enfans morts-nés, qui sont tombés pour jamais dans la nuit éternelle. On fait une édition en deux volumes de mes opéras comiques; je te les enverrai par la première occasion. La cour de France donne à Versailles des spectacles dignes de la magnificence de nos rois; on a débuté par le Temple de la Gloire, opéra de Voltaire, et de Rameau, dans une nouvelle salle dont les palais des fées de nos contes ne te donneroient qu'une légère idée.

Je n'ai point connu cet abbé dont tu me parles. Le président Lefebvre se porte bien. M. d'Argenson est à Gènes. Je t'ai obligation de l'amitié dont il m'honore. Je lui ai donné un secrétaire. Je ne me repens pas du bien que j'ai fait à M. Fromaget, en lui procurant cette place; mais j'aurois dû songer à moi.

Adieu; compte toujours sur l'estime et l'amitié de ton ancien camarade d'enfance.

Lettre de M. de Lespine de Morembert à M. Favart.

1761, 9 janvier.

Monsieur Favart,

Tu mériterois bien que je passasse toute cette année, 1761, sans t'écrire ni te donner de mes nouvelles, puisque je ne reçois aucune des tiennes; mais, comme dit le proverbe, bon sang ne peut mentir; et il faut certainement que le mien soit d'une excellente qualité et bien attaché à ses anciens amis, puisque, malgré le temps, l'absence et ce f.... climat-ci, sans compter les mauvais exemples, le mien n'a pas changé. Si j'étois capable de mal penser d'autrui, je te croirois un grand menteur, mais j'aime mieux seulement te croire Gascon. Tu me promets, depuis des années entières, tes ouvrages complets, le portrait de ton épouse et fréquemment de tes nouvelles, et malgré tant d'occasions récidivées pendant le laps de temps depuis tes promesses, je n'en vois aucun effet. Dis-moi un peu, que dirois-tu, que penserois-tu de moi, si j'agissois de même? Il en est de nous deux comme de Gilblas et Fabrice; tu as fait fortune, tu m'oublies; et moi, pauvre Fabrice, j'ai servi long-temps une cour, fait ma cour aux grands,

et je m'achemine doucement, vers mes vieux jours, à l'hôpital. Pardonne aux reproches, mon cher Favart; on n'en fait point à ceux que l'on méprise ou qui nous sont indifférens. De là tire la conséquence, et forme la conclusion de mes sentimens pour toi et pour tout ce qui te regarde et t'intéresse. Toute la punition que je te souhaite dans cette nouvelle année, pour ton indifférence opiniâtre, c'est de te voir encore mieux que tu n'es, dût-ce être même à mes dépens, supposé que cela se pût. Adieu; porte-toi bien et prospère autant que je le souhaite, tu n'auras rien à désirer. Nous avons ici Tremblin, arrivé il y a environ quatre à cinq mois. Il m'a compté en gros ses affaires; mais je ne me fie pas trop à la sincère apparence de son rapport. Il n'appartient qu'à l'aigle de voler au dessus de la moyenne région et d'affronter les rayons du soleil, et je ne le crois pas semblable au roi des airs. Te le dirai-je? je le trouve ni plus ni moins qu'il y a vingt à trente ans, et aussi peu solide : grandes idées peu réfléchies, de hauts projets encore plus mal digérés que conçus; il est bon pour ce pays, il y faut du persifflage dans le discours pour prendre, des idées extravagantes pour être goûté. Les foux et les bas bouffons y font fortune. Il s'y rétablira, j'en suis sûr, pourvu que la dépense à tort et à travers, sans fonds et sur de simples espérances, ne le barbouille

pas davantage. Il a trouvé en arrivant ce que des gens, qui auroient même travaillé pour les intérêts du roi et de la France, n'auroient pas trouvé de dix ans. M. le baron de Breteuil, qui va remplacer M. l'ambassadeur en qualité seulement de ministre plénipotentiaire, lui a donné sa table et un logement. Il y a des hommes à qui les fautes sont profitables, que même elles conduisent à la fortune. Si j'eusse voulu faire de même, l'occasion du prince Repnin, qui est parti d'ici pour l'ambassade d'Espagne, m'offroit, ou pour mieux dire, m'en présentoit les moyens. J'étois d'accord avec lui pour l'accompagner en qualité de secrétaire en Espagne même ; mais des affaires d'intérêt, que je n'ai pu arranger ici où j'aurois cependant laissé le double de ce que j'y dois, m'ont retenu ; et, ma foi, toutes réflexions faites, j'ai fait le nigaud.

L'honneur est un vieux saint que l'on ne chôme plus.

Adieu, car cela me met dans des colères qui.... je ne veux pas même seulement y penser, et coupant court, je suis, malgré le nouvel et bel air de ce siècle, mon cher Favart, ton sincère et véritable ami et serviteur.

Mes complimens à mère, sœur, femme et enfans.

LETTRE du même au même.

Moscou, 28 septembre 1762.

MON ANCIEN ET VRAI AMI,

Je suis très-flatté que tu m'aies rendu justice, par la confiance que tu me témoignes en m'adressant le frère de ton illustre épouse ; mais je ne suis pas si satisfait de ta pensée, lorsque tu te compares au pauvre philosophe, et moi à son ami à qui il abandonne le sort de sa fille. C'est moi, mon cher Favart, qui suis sûrement le pauvre et le philosophe ; ainsi ce seroit à moi à te faire une pareille prière pour tout ce qui m'appartient. Quoi qu'il en soit, je ferai tout mon possible pour répondre à ton intention et à tout ce que tu souhaites de ton vieil ami. Je suis cependant très-persuadé d'avance que le sieur Duronceray n'aura aucun besoin de mes conseils pour se conduire comme il faut, ni de mes secours pour se tirer ici d'affaire; du moins le peu que j'en ai déja vu semble me convaincre pour l'avenir: en ce cas, dis-je, je ferai à tous égards tout ce qui sera nécessaire et dépendra de moi.

Je ne puis trop te remercier des témoignages d'amitié

d'amitié que tu donnes à mon fils; je commence à croire que, sans être prévenu pour lui, je puis espérer qu'il vaudra un jour quelque chose; tout le monde s'accorde à me parler de même que toi sur son compte. Puisse-t-il mieux profiter que son père et de son temps et de la bonne volonté de ses amis, et par là se faire un sort plus heureux ! Ce n'est pas que j'aie rien à me reprocher et sur ma conduite et sur mes devoirs; mais il semble qu'un démon, jaloux de mon bien-être, soit sans cesse à l'affût pour y mettre obstacle. J'ai toujours fait du bien, on ne m'a fait que du mal; je n'ai jalousé personne, je n'ai eu que des envieux; j'ai rempli les devoirs des différens états où je me suis trouvé avec une scrupuleuse exactitude, je n'en ai eu nulle récompense; j'ai travaillé comme un diable, je suis pauvre comme Job : amis ingrats et perfides, supérieurs sans reconnoissance, débiteurs de mauvaise foi et créanciers impitoyables, tous ont contribué, comme de concert, à mon infortune. Mais laissons ce style misanthrope, employons-en un moins sombre.

Tu dis donc que ma femme a fait ta conquête; je l'en félicite; j'aime encore mieux cela que si tu me disois avoir fait la sienne, quoique, comme dit le vieux Gherardy,

> Quand on le sait, c'est peu de chose;
> Quand on l'ignore, ce n'est rien.

Tu me feras le plaisir de lui faire remettre l'incluse, ou de la lui remettre toi-même, et de la prier de t'en lire quelques particularités qui peuvent t'intéresser.

Je ne sais qui vous a informé de la funeste fin de Tremblin, ayant évité avec soin d'en rien écrire à personne qui pût la faire soupçonner. Que veux-tu, mon cher Favart, voilà le fruit de ce systême abominable qui n'est, à la honte du genre humain, et sur-tout d'un chrétien, que trop cru et que trop adopté à présent; tu penses bien que je veux parler du matérialisme, suite d'un oubli total des principes de la religion et l'effet d'une ignorante et fatale incrédulité, que cause presque toujours un aveugle et continuel libertinage. Je l'ai toujours connu assez fou pour ne rien croire et se moquer de tout, mais non pas assez extravagant pour faire ce qu'il a fait, d'autant qu'il paroissoit ou affectoit d'être sans souci. Quel sujet pour m'étendre, et prouver sans réplique la honte, l'abus et l'horreur de ce malheureux préjugé; mais, comme tu le dis fort bien d'après Corneille,

Sur un pareil tableau
Il faut passer l'éponge et tirer le rideau.

J'ajouterai, sans vouloir mettre ma pensée en parallèle avec celle de ce grand homme:

Souffrir avec constance est le seul héroïsme,
Et les lâches ont seuls recours au suicisme.

Tu sauras dans quelques mois à quel sujet j'ai fait et employé ces deux vers.

Il s'agit d'autre chose, mon vieil ami (sais-tu que nous datons de quarante-un à quarante-deux ans ?) Je suis persuadé, et il est certain sans doute que, dans la passe où tu es, tu as, ainsi que ton épouse, un grand nombre d'amis, ou du moins de connoissances d'un haut rang et des premiers de la cour : voici le fait en raccourci. Avant la réunion des deux cours, c'est-à-dire l'arrivée de M. le marquis de l'Hôpital, je fus en correspondance réglée pendant plus de dix-huit mois avec M. le comte de Sade, ancienne connoissance, au sujet de nos affaires. Il communiqua mes lettres et mémoires au ministère ; j'obtins, ou, pour mieux dire, on m'accorda, sans que je l'eusse presque demandé, une gratification annuelle de cent pistoles, aux représentations dudit comte de Sade et recommandations de feu M. le maréchal de Belle-Isle, de qui j'étois connu depuis long-temps. J'ai joui de cette gratification pendant dix-huit mois, que M. de l'Hôpital me l'a payée. M. de Bernis, lors ministre, ayant été remercié et les pensions suspendues, ma gratification a été supprimée. M. de Breteuil parti, j'ai recommencé de nouveau à donner tout ce que j'ai pu de temps à M. Beranger, resté chargé des affaires ; il en a même écrit un mot à M. le comte de Choiseul,

sans cependant me nommer. Comme le départ prochain de M. de Breteuil laissera M. Beranger dans le même poste, et que vraisemblablement il m'emploiera de nouveau, je désirerois que tu tâchasses, par quelques-unes de tes connoissances, de faire parler pour moi à M. le comte de Choiseul, ministre des affaires étrangères, pour faire revivre ladite gratification annuelle, tant que je serai en Russie, pour les services que j'ai rendus et que je puis rendre encore, quand même M. Beranger partiroit aussi, comme je l'ai fait par le passé : j'en ai déjà touché un mot à M. Bertin, ci-devant écuyer de M. de l'Hôpital, et maintenant de M. le comte de Choiseul. M. de Breteuil même est disposé, m'a-t-il dit, à me servir en cela ; mais ses trop grandes occupations peuvent faire qu'il m'oublie ; un mot donc de recommandation, anticipée sur son arrivée en France, ne peut faire qu'un bon effet. Cette grace seroit un adoucissement à ma situation, qui est assez dure, et un avantage pour ma femme et mes enfans qui, avec 500 livres seulement ajoutées, en seroient beaucoup mieux, et me mettroit aussi à même de servir de nouveau notre cour pendant le vide diplomatique et le rapprochement futur, comme je l'ai ci-devant fait. C'est lors de la jouissance de cette gratification que je pris le parti d'envoyer ma femme et mes enfans en France, pour

qu'en la touchant là bas, si elle m'eût été continuée, je n'eusse ici à songer qu'à moi. Je t'en dirai davantage la première fois; il suffit seulement que tu saches de quoi il s'agit, et que je ne demande rien que de juste et que je n'aie bien mérité.

Employons à autre chose le reste du papier.

Pourquoi ne m'as-tu jamais donné aucune nouvelle ni écrit un mot d'une certaine tragédie (Licurgue) que je t'ai envoyée? Est-elle absolument à réprouver? Aidé de tes conseils, instruit par tes lumières, peut-être l'aurois-je pu mettre à la fin en état d'être jouée. Je ne t'en parle que pour en parler. Je l'ai mise long-temps au cabinet, de même que le Sonnet du Misanthrope; mais après l'avoir lue, vue, corrigée et changée, je l'ai confiée de nouveau à M. Deschêne qui, depuis son départ d'ici, ne m'en a donné aucune nouvelle depuis un an: cela m'en fait mal augurer. J'en ai quelques autres, trois, que je m'occuperai à voir et finir cet hiver, et que je t'enverrai au printemps; mais, malgré tes travaux, je te prie, un peu plus de tes nouvelles. Il est temps que tu te reposes. N'as-tu pas assez de bien? C'est bon pour moi, pauvre misérable! mais toi, toi! où donc est la modération dans la cupidité des richesses? la philosophie, enfin?

J'ai vu dans un des journaux de l'Encyclopé-

die, je veux dire encyclopédiques, l'extrait d'une pièce de toi qui m'a fait plaisir : c'est, si je ne me trompe, les Amours d'Amurat IV. En lisant, il y a quelque temps, l'*Illustre Bassa*, d'où sûrement tu as tiré ton sujet, j'eus la même pensée que tu as exécutée. Je me suis toujours étonné que tu n'aies pas traité quelque sujet noble et sérieux, et que tu te sois absolument donné au comique, même un peu trivial. Tes ouvrages sont pleins d'esprit ; pourquoi ne pas employer ce même esprit à des pièces d'un genre plus relevé ? C'est comme si un peintre, ayant les talens de Raphaël, du Poussin ou de Lebrun, s'amusoit à faire des bambochades.

Tu me diras peut-être que j'en parle bien à mon aise, et que, n'ayant jamais rien fait digne de paroître, je ne connois pas la difficulté. Point du tout, je la sais comme un autre ; et si j'étois resté en France, je crois que j'eusse aisément été ton émule et ton collégue. Il est des momens où un couplet, un vaudeville, une scène même ne me coûtent que le temps de l'écrire. Le goût, mon ami, diras-tu ; le goût, le goût ! Il s'acquiert par l'usage, l'habitude, l'exemple. Et l'intrigue ! L'intrigue ? quatre à six heures de temps suffisent pour la trouver. Et la conduite, le dénoûment ? Comme il tient de l'autre, il s'ensuit qu'il naît ou doit naître d'elle.

Nous commençâmes ensemble, si je m'en

souviens bien, à vaudeviller : tu t'y es adonné entièrement et y as glorieusement réussi. J'ai peut-être été quelquefois des années entières sans faire un couplet, faute d'occasion. Si je t'eusse imité dans ta route, peut-être t'eussé-je égalé dans la concurrence. Comme je viens de le dire, tout n'est, après le principe, quand on a un peu de génie et de justesse dans ce genre, qu'usage, qu'habitude. Exemple. Tiens, voici un couplet que j'ai lu et caché avec soin dès que le diable me l'eut soufflé et que je l'eus écrit *currente calamo*, c'est-à-dire à l'impromptu : ma femme t'en donnera la clef.

Que d'un sujet de qui chacun fait cas
Pour quelque poste d'importance,
On ferme l'œil sur la naissance,
Cela ne me surprend pas;
Mais qu'un pied-plat, que l'orgueil aiguillonne,
Batteur de pavés et joueur,
Soit nommé par un empereur
De ses pages le gouverneur,
C'est là ce qui m'étonne.

Tu as, dit-on, applaudi à l'ode que j'ai faite sur la mort de S. M. I. Elisabeth; je t'en suis obligé. Il y a cependant quelques endroits un peu foibles; mais aussi, sans prévention, il y en a de vraiment beaux (*).

(*) Cette ode ne s'est point retrouvée (*Note des éditeurs*).

Ton frère m'a fait des complimens de la part de Dupuis. Il vit donc encore ? Fais-lui bien les miens, je te prie. Il m'a ajouté qu'il fait assez bien maintenant ; j'en suis charmé, mais il s'y est pris un peu tard ; et, si je m'en souviens bien, il a été long-temps pontife. Que sont devenus les Lefebvre ? j'ai eu beau m'informer d'eux, je n'ai jamais pu en avoir de nouvelles. Toutes les filles doivent être depuis long-temps mères, et Angélique l'aînée, femme d'Armand, doit être plus que cela.

Adieu. Continue à te bien porter. Conserve-moi toujours ton amitié, et sois persuadé que quand j'ai une fois fixé la mienne, elle est de la nature du chêne ; plus elle vieillit et plus ses racines sont profondes. Telle a toujours été ma façon de penser, et tels seront toujours pour toi, mon cher Favart, les sentimens de ton vieux et sincère camarade et ami.

MADAME,

Le père de l'ami du petit Favart embrasse de tout son cœur la femme du père de l'ami du petit de Morembert....

Voltaire a tort, quand il dit dans Zaïre :
« On ne peut désirer ce qu'on ne connoît pas » ;
Puisque mon cœur n'aspire
A s'éloigner de ces tristes climats,
Que pour vous aller dire
Que l'on peut désirer ce qu'on ne connoît pas.

LETTRE de M. de Lespine de Morembert à M. Favart.

1763, 27 février.

MON CHER FAVART,

Il y a quelque temps que tu te plaignois de ne point recevoir fréquemment de mes nouvelles, ce qui me taxoit de négligence, et je le pris en bonne part, attribuant ce reproche à l'amitié; aujourd'hui je crains tout le contraire; je m'explique, c'est qu'à la rapidité et au nombre de lettres que tu dois avoir reçues de moi depuis quelque temps, tu ne me taxes maintenant d'importunité; mais rassure-toi, les occasions d'écrire par voie d'amis ou de courriers ne sont pas toujours si fréquentes. Quoique tu n'aies besoin que de toi-même pour te produire, si tu es curieux de faire connoissance avec S. E. J. J. de Chowatoff qui, pendant dix ans environ, a fixé les yeux de toute l'Europe, ou plutôt son attention, je t'en facilite promptement les moyens en te faisant rendre celle-ci par un jeune homme russe, en partie mon élève dans la langue française, et qui est à lui à titre de musicien. Ce jeune homme est d'un excellent caractère, doux, voulant apprendre; S. E. n'a pas

tout-à-fait répondu à la bonne intention qu'il avoit de profiter avec moi, ne l'ayant laissé que très-peu de temps, et cela par l'inconstance naturelle aux Russes d'un certain rang, qui croient tout savoir mieux que tous les autres, quand ils en sont encore aux premiers élémens.

Notre très-illustre excellence trouvera à déchanter en voyageant, supposé cependant qu'il réfléchisse et ne garde pas la rouille présomptueuse de la nation.

Enfin, mon ami, si tu es curieux, comme j'ai dit, de voir le favori intime de la très-digne et aimable défunte impératrice Elisabeth, satis-fais-toi; fais-toi annoncer par ce jeune homme de ma part, tu y seras bien reçu, quoique je n'aie pas beaucoup à me louer du bien qu'il m'a fait. Comme je suis toujours attaché à ceux pour qui j'ai conçu quelque amitié, soit qu'ils me servent ou non, je me tairai sur son compte à cet égard. D'ailleurs je ne suis pas flatteur, peu courtisan; je ne dénigre personne, tous moyens infaillibles pour rester gueux; aussi, graces à Dieu, je le suis copieusement. J'ai beau me promettre de ne plus obliger, de crainte d'ingratitude; de ne plus prêter, de crainte de mauvaise foi, je suis, malgré tout cela, victime de mes belles résolutions, que je ne puis tenir par la crainte de faire tort à la probité par d'injustes soupçons.

Adieu ; il ne faut pas enfin abuser de ta patience ; cependant, ne pouvant mettre ici tout ce que je voudrois, je te parlerai plus amplement par l'occasion du premier courrier que M. de Breteuil expédiera. Porte-toi bien, embrasse ton épouse pour moi, et crois que je ne cesserai jamais d'être ce que j'ai toujours été, c'est-à-dire ton sincère et vieux ami.

P. S. Tu dois avoir reçu une lettre de moi par le sieur Pochet, et peut-être une autre par le sieur de Clerval.

Lettre de M. Marmontel à M. Favart.

1761, 20 avril.

Un idée heureuse, mon cher camarade, peut venir à tout le monde; mais il n'est donné qu'au talent et au goût de l'employer avec avantage. Il m'est tombé un diamant sous la main; je l'ai taillé à ma manière; mais c'est vous qui l'avez mis en œuvre, et les brillans dont vous l'avez entouré en ont rehaussé le prix. C'est donc à moi de vous remercier, et de vous applaudir avec le public. Je l'ai fait de bon cœur, je vous jure, et je compte avoir encore aujourd'hui ce plaisir. Peut-être votre exemple et votre succès encourageront-ils les gens de lettres à faire usage de quelques-uns des traits que j'ai répandus dans mes contes. C'est pour eux que je les ai recueillis; vous sentez bien que, si j'avois à choisir l'artiste, vous auriez la préférence sur beaucoup d'autres. C'est une justice que j'aime à rendre, non seulement à vos talens dont j'ai toujours connu le prix, mais à l'honnêteté de vos mœurs, mérite peut-être encore plus rare. La qualité d'ami, que vous m'accordez dans vos vers, me sera toujours chère de la part des gens

de lettres aussi estimables que vous ; je vous prie de me la conserver, et je regarderai mon petit conte de Soliman comme l'ouvrage le plus lucratif que j'aie fait en ma vie.

Je baise bien respectueusement, non pas la poussière des pieds, mais la babouche de Roxelane.

LETTRE de M. Marmontel à madame Favart.

1771.

Monsieur Favart, madame, est dans l'usage d'embellir tout ce qu'il touche ; il a répandu sur le sujet de l'Amitié à l'épreuve les graces de son esprit et de son style. Je ne suis pas surpris du succès qu'il a eu. J'y prends autant de part que si j'y avois contribué. Je vous prie, madame, de lui en faire mon compliment, et de le recevoir vous-même.

Je suis avec respect,

Madame,

Votre, etc.

Lettre de M. Favart à M. Marmontel.

1771.

Monsieur,

Je vous prie de vouloir bien recevoir six exemplaires de l'Amitié à l'épreuve, que j'ai l'honneur de vous envoyer. Ce n'est pas un présent, c'est un hommage, un tribut et même une restitution; car je vous ai bien volé, et j'aurois désiré de vous voler davantage. Heureusement mes larcins ne feront point tort à vos richesses; vous devez être considéré comme le premier auteur d'Annette et Lubin, des trois Sultanes et de l'Amitié à l'épreuve. Si ces pièces ont eu le bonheur de réussir, c'est à vous que je dois cet avantage. En vous présentant cette dernière, c'est vous offrir votre bien. Il est encore une autre amitié à l'épreuve, c'est celle que vous a vouée pour la vie votre, etc.

Réponse de M. Marmontel à M. Favart.

Ce 6 janvier.

J'ai reçu à la campagne, monsieur, les six exemplaires de votre pièce, que vous avez bien voulu m'envoyer. Je vous remercie de tout mon cœur de votre attention et de votre politesse. La lecture de cet ouvrage en justifie le succès; elle n'a fait qu'ajouter à l'idée avantageuse que j'en avois eue en la voyant au théâtre.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Lettre

LETTRE de M. Favart à madame la marquise de Monconseil (*).

1774, novembre.

MADAME,

J'ai soixante-quatre ans, il y en a plus de quarante que je travaille; il n'y a point d'événemens intéressans pour la nation, que je n'aie célébrés. Si mes ouvrages n'avoient pas le ton sublime, c'est qu'il falloit parler au peuple son propre langage; en se mettant à sa portée, cela fait souvent plus d'effet sur son esprit qu'un style académique qu'il ne comprend pas; je n'en citerai en passant que deux ou trois exemples qui sont autant d'anecdotes.

Lorsque je fis les Amours grivois, après la bataille de Fontenoi, les dames de la halle vinrent en cérémonie, avec une suite de cinquante ou soixante personnes et des tambours et des violons, me présenter leurs plus beaux fruits,

(*) Madame la marquise de Monconseil fut toujours la protectrice et l'avocat de M. Favart auprès des grands. Il composa pour elle beaucoup de fêtes qui furent exécutées dans sa charmante maison de Bagatelle, et notamment en 1756, lors du voyage que fit à Paris le roi de Pologne (*Note des éditeurs*).

en criant vive le Roi, et me remerciant d'avoir chanté leur bon maître.

Lorsque je fis le Bal de Strasbourg pour la convalescence du roi, j'eus le bonheur de faire passer dans toutes les ames l'attendrissement que mon cœur éprouvoit.

Et lorsqu'après le siége de Mahon je fis pour M. le maréchal le Mariage par escalade, monseigneur doit s'en souvenir (il honora des représentations de sa présence), tous les cœurs étoient dans l'ivresse, au point que quatre garçons tailleurs, deux perruquiers et un coutelier, allèrent s'engager à la sortie du spectacle pour servir sous un si grand général. Ceci prouve que les bagatelles peuvent être bonnes à quelque chose.

A la naissance de monseigneur le duc de Bourgogne, je fus chargé par feu M. le duc de Gêvres de la direction des fêtes de Versailles et de la composition d'un grand nombre de couplets analogues à ces événemens. J'ai fait dans les années suivantes toutes les paroles des divertissemens qui m'ont été commandées. J'ai fait les nouveaux intermèdes de la comédie de l'Inconnu avec un prologue relatif à la princesse de Saxe, épouse de feu M. le dauphin. Qu'ai-je eu pour cela? rien, et mon séjour à Fontainebleau étoit à mes dépens. Cependant sur les représentations de M. de Curis, M. le

duc de Gêvres me fit donner une pension de mille livres, avec le titre d'historiographe des menus-plaisirs du roi; mais je n'en eus la jouissance qu'une année; elle fut supprimée à la mort de M. le duc de Gêvres et à la retraite de M. de Curis, intendant des menus, parce qu'il avoit négligé de faire expédier mon brevet. Malgré cela, je continuois toujours de faire tous les extraits pour le Mercure de France, des articles que la cour étoit dans l'usage de lui fournir.

Dans la jeunesse de nos princes, je fus chargé pour eux d'un divertissement qui fut exécuté à Versailles; qu'en ai-je eu? des complimens et rien de plus.

A la dernière paix, lorsque je fis l'Anglais à Bordeaux par ordre de M. le duc de Praslin, ce ministre eut la bonté de représenter mes services à S. M. qui m'honora d'une pension de mille livres: je crois que MM. les gentilshommes de la chambre ne peuvent pas me priver de ce bienfait. Quelques années après, on m'a assigné sur les menus-plaisirs mille livres d'appointemens, en qualité de compositeur des spectacles de la cour: depuis cette époque, j'ai continué de donner des ouvrages, à l'exception de l'année où ma femme est morte: on a respecté ma douleur; on n'a donc rien à me reprocher jusqu'à présent.

Indépendamment de ce que je devois faire

pour Fontainebleau, j'ai été chargé des fêtes de Marly pour le mariage; elles n'ont point été exécutées, parce qu'on a changé de projet, je n'en ai pas moins travaillé. J'ai fait les fêtes de Clichy pour madame la dauphine, aujourd'hui notre auguste reine; celles de la Muette pour Madame; et celles de Nemours pour madame la comtesse d'Artois.

J'ai toujours été la dupe de mon désintéressement; par exemple, on m'a dit que lorsqu'on dédioit un ouvrage quelconque à un roi, une reine, un dauphin, une dauphine, on donnoit à l'auteur une gratification de 1200 fr.; on me l'a dit; mais je ne m'en suis pas informé, quoiqu'il m'en ait coûté d'abord cinq louis pour un dessin précieux et original du sieur Gravelot, que j'ai mis au frontispice de l'Amitié à l'épreuve, ensuite mon voyage et mon séjour à Versailles, etc.

Madame, tout ce détail n'est que pour vous, et c'est conséquemment dans le sein de votre amitié que j'épanche mon ame.

Les grands seigneurs ne lisent pas de longs mémoires; madame, voici le résumé de celui que j'ai eu l'honneur de vous envoyer. La pension de 1000 livres que le feu roi m'a accordée sur les représentations de M. le duc de Praslin, ne regarde point, je crois, MM. les gentilshommes de la chambre; ils sont les maîtres de me priver des appointememens des autres

mille livres que je reçois en qualité de compositeur des spectacles de la cour , si je ne satisfais pas à mes engagemens ; mais ils sont trop justes pour vouloir encore que je ne jouisse pas des gratifications que j'ai obtenues et des avances que j'ai faites et que je dois.

Madame, je ne résiste point aux volontés de M. le maréchal de Richelieu ; s'il exige que je perde encore mon temps à refaire cette belle et maudite Arsène, qu'il m'accorde du moins un terme pour y réfléchir. Je suis maintenant occupé de l'opéra de M. Gluk : il faut que je vive en attendant, moi et mes enfans. On ôte le bâton à un vieillard qui devient aveugle ; on le réduit à manger des croûtes quand il n'a plus de dents. Si M. le maréchal est inflexible, priez-le de grace d'avoir la charité de me faire pendre, parce que c'est tout d'un coup fait, et qu'on languit plus long-temps quand on meurt de faim. S'il vous résiste, ayez la bonté, madame, de ne point insister, parce que j'ai pris mon parti.

Je suis, madame, etc.

LETTRE de M. le chevalier de Mouhy à M. Favart.

1770, 12 décembre.

Il y a un siècle que je n'ai eu le plaisir de vous voir, monsieur, mon respectable et cher ami, j'ai cependant bien des complimens à vous faire; sans le travail qui me retient chez moi, j'aurois été vous les faire avec empressement : si vous n'avez rien de mieux à faire vendredi prochain 14, vous viendrez manger ma soupe; deux comédiens français, fort estimables, seront des nôtres, et vous aurez l'occasion de jeter un coup-d'œil sur trois volumes in-folio, manuscrit de mon grand ouvrage (*). Votre présence que tout le monde chérit ajoutera à nos plaisirs. Ne vous attendez pas à des complimens d'étiquette à la fin d'une lettre; des assurances d'une fidèle amitié ne valent-elles pas mieux que le très-humble et très-obéissant serviteur qui ne signifie rien ?

Mille respects à madame, s'il vous plaît.

(*) L'Abrégé de l'histoire du Théâtre Français (*Note des éditeurs*).

FRAGMENT d'une lettre de M. le chevalier de Mouhy à M. Favart.

Paris, 20 mars 1771.

J'ai été fort sensible, monsieur, à l'honneur de votre souvenir; je connois l'excellence de votre cœur, il ne s'est jamais démenti et ne se démentira jamais. J'ai fait l'extrait du tableau tragique que vous avez eu la bonté de m'envoyer; il me reste à tirer quelques fragmens des œuvres du s^r. Jodelle, pour les porter à l'article des auteurs, cet écrivain n'étant connu que par là; je vous rendrai ce livre dimanche prochain, vous priant de venir dîner ce jour-là chez moi, où vous trouverez les messieurs avec lesquels vous avez dîné au logis la dernière fois, les ayant invités pour ce même jour.

Je vous embrasse de tout mon cœur et avec les sentimens d'amitié et d'estime distingués que vous inspirerez toujours à ceux qui ont l'honneur de vous connoître, et d'être du nombre de vos amis et de vos serviteurs.

Bien des respects de ma part, s'il vous plaît, à madame Favart; j'ai été l'admirer dans l'Amitié à l'épreuve; j'ai été enchanté de l'actrice et de l'auteur.

Fragment d'une lettre de M. le chevalier de Mouhy à M. Favart.

Paris, 25 mai 1772.

En arrivant à Paris, monsieur, après huit mois d'absence, j'apprends la mort de plusieurs de mes amis ; dans le nombre la plus affligeante de ces nouvelles est celle qui vous intéresse. Si j'avois su où vous trouver, j'aurois été mêler mes larmes avec les vôtres, je comprends toute l'étendue de vos regrets par les miens. Sans votre fermeté d'ame que je connois et le fond que je fais sur votre philosophie soutenue par tant d'esprit et de lumières, je ne me consolerois pas d'un événement si funeste : marquez-moi, s'il vous plaît, où je puis sûrement vous rencontrer ? A mon égard, je campe au second chez Guerin distillateur, rue des Boucheries St.-Germain jusqu'au 15 juillet où je logerai à demeure dans la maison de M. le comte de Pont de Veyle, rue Bourbon-Chateau, où je vous inviterai de tout mon cœur à venir vivre quand vous viendrez à Paris, si vous l'abandonnez, comme je le soupçonne, et où vous trouverez un ancien ami toujours porté à vous convaincre de son estime distinguée et de sa tendre amitié.

LETTRE de M. le duc de Nivernois à M. Favart.

1768, 22 février.

Je reçois avec bien de la reconnoissance, monsieur, le beau présent que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer : mais est-ce que vous m'avez pris pour un fermier général de me l'envoyer si bien habillé, ou bien avez-vous voulu qu'il fût aussi distingué par l'extérieur que par ce qu'il renferme ? C'étoit un soin qu'il falloit me laisser, et dont je n'aurois pas manqué de m'acquitter : je mets en tête *donné par l'auteur :*

Nous instruisant par gracieux préceptes
Et par sermons de joie antidotés.

et je serai certainement fort exact à suivre ce délicieux sermon pendant tout le carême ; il me semble que j'en sors meilleur à chaque fois, et je vous en remercie de tout mon cœur.

Soyez persuadé, je vous prie, monsieur, de la sensibilité que m'inspirent vos politesses, ainsi que de tous les sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très-humble et très-obéissant serviteur.

Lettre de M. de la Ferté à M. Favart.

1761, 12 avril.

Je vous prie, monsieur, d'agréer mes complimens sur votre pièce des Trois Sultanes, j'ai vu, je crois, avec autant de plaisir la satisfaction du public; le succès de cette pièce me paroît décidé, chose très-intéressante pour la comédie Italienne, j'espère qu'il le sera encore davantage samedi, parce qu'il pourra y avoir plus d'ensemble et plus de sûreté de mémoire, et conséquemment plus de chaleur dans l'action et le débit; le rôle de Roxelane ne pouvoit être mieux qu'entre les mains de madame Favart, je l'ai plainte plus que personne, car je me suis bien aperçu qu'elle s'occupoit et de son rôle et en même temps de ce que le public pensoit de la pièce; le rôle est charmant, mais je crois qu'il faudroit une gaîté vive sans mouvement trop dur et qui pourroit s'éloigner un peu trop de la noblesse, car on voit aisément par tout ce que dit Roxelane, que, si elle est esclave, elle n'est point cependant une femme du commun, et que même elle a vécu avec la bonne compagnie, qu'elle a des sentimens élevés; mais elle est en même temps

jeune, naïve, gaie et jolie. Je crois donc, monsieur, sauf votre meilleur avis, qu'il faudroit engager ces messieurs et ces dames, d'abord à mettre le plus de concert que faire se pourroit entr'eux, et leur recommander aux uns et aux autres la prononciation, et d'achever le plus qu'ils pourroient leurs phrases, et sur-tout de faire sortir les petits mots que le public perd presque toujours Voilà, monsieur, les réflexions qui me sont venues au sujet de votre pièce; je désire qu'elles vous paroissent fondées. Soyez persuadé que personne ne prend plus de part que moi à vos succès, et qu'on ne peut rien ajouter aux sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre, etc.

~~~~~~~~~~~~~~
~~~~~~~~~~~~~~

Lettre de M. de la Ferté à M. Favart.

Fontainebleau, 31 octobre 1762.

Recévez, monsieur, mon compliment sur le plein succès de votre pièce d'Annette et Lubin. A la cour, tout le monde en a été enchanté, et M. le duc d'Aumont particulièrement, qui me prie de vous en marquer toute sa satisfaction. Enfin, monsieur, elle a fait autant de plaisir ici qu'à Paris.

M. le duc d'Aumont compte que vous allez toujours en avant sur l'ouvrage que vous avez entrepris; je vous prie de m'en dire un mot, afin de me mettre en état de lui répondre à cet égard.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Lettre du même au même.

Paris, 6 juillet 1763.

M. le duc de Duras, monsieur, m'a chargé de vous annoncer que le roi vous a accordé une pension de mille livres sur les menus, dans l'espérance que vous voudrez bien vous consacrer aux différens travaux qu'il peut y avoir à faire pour l'amusement de la cour. Je vous en fais mon très-sincère compliment. A mon voyage à Compiègne, je ferai signer votre brevet.

J'ai l'honneur, etc.

Je vous prie de vouloir faire tenir la lettre ci-jointe à M. l'abbé de Voisenon.

Lettre du même au même.

Versailles, 9 janvier 1769.

J'ai l'honneur de vous prévenir, monsieur, que les comédiens Italiens ayant demandé à MM. les gentilshommes de la chambre la permission de vous témoigner leur reconnoissance pour les différens ouvrages dont vous avez enrichi leur théâtre, ce qu'ils espèrent que vous continuerez de faire, ils ont obtenu la permission de vous offrir une pension de huit cents livres qui a été enregistrée sur leurs livres; je suis très-aise en mon particulier de voir cette marque de leur attention à honorer des talens aussi distingués que les vôtres.

J'ai l'honneur d'être, etc.

(*) La lettre écrite par M. Favart à MM. les comédiens Italiens le 13 janvier 1769, et insérée dans la Notice sur sa vie, fait connoître qu'il n'accepta pas d'abord cette pension (*Note des éditeurs*).

Lettre de M. de la Place (*) à M. Favart.

1763, 15 mars.

Mon incommodité ne me permit pas d'aller hier assister au triomphe du cher confrère (**) : ce que j'en ai appris ce matin m'a fait le plus grand plaisir. Je prie M. et madame Favart d'en recevoir le témoignage, comme celui du plus sincère de leurs amis et admirateurs.

(*) M. de la Place est auteur de la traduction d'une quantité de romans et du Théâtre anglais ; il est en outre connu par plusieurs productions de différens genres, et étoit un des littérateurs les plus aimables, les plus instruits et les plus laborieux de son temps (*Note des éditeurs*).

(**) Le succès de l'Anglais à Bordeaux, qui fut représenté le 14 mars 1763.

Lettre du même au même.

De mon lit, 19 février 1762.

Quid retribuam, Domine, tibi, pour tout le plaisir que vous venez de faire à un pauvre incurable, livré pour la cinquième fois depuis quatre ans à tout ce que la chirurgie a d'opérations douloureuses. Recevez-en de grace, monsieur, tous mes remercîmens les plus sincères joints aux éloges les mieux mérités. Vous verrez combien la beauté et la bonté de votre ame m'inspirent de confiance par l'audace que j'ai de vous envoyer partie d'un recueil qui n'est pas fini, tristes fruits de mes accablantes nuits, destinés uniquement à quelques amis très-indulgens, et très-peu dignes d'être offerts au lyrique des graces mêmes. Agréez du moins les sentimens d'estime, de reconnoissance, et de la considération la plus légitime et la plus distinguée que vous offre avec toute la sincérité d'un bon et franc Picard, etc.

On m'a volé mon très-cher *Soliman*. Ayez pitié du pauvre *souffreteux*, qui voudroit bien le tenir des mains de son digne père ! Autre grace : madame Favart daignera-t-elle agréer tous les complimens qui lui sont dus de la part d'un de ses plus sincères admirateurs.

Lettre du même au même.

Bruxelles, 20 février 1776.

(*Vaut mieux tard que jamais*).

Je vous annonce avec le plus grand plaisir, mon cher et ancien ami, ainsi qu'à mon cher et bon *pays*, *M. Demoncigny*, celui que je partageai hier avec la cour et la ville entière, à la représentation de la *Belle Arsène*.

Jamais spectacle, en effet, ne m'a paru produire une sensation plus vive et plus marquée, et je ne vis jamais applaudir avec plus de discernement et de goût à toutes les beautés tant du poëme que de la musique d'aucun autre ouvrage.

Le rôle d'*Arsène*, chanté et joué par mademoiselle *Angélique d'Annetaire*, avec toute la noblesse, les graces et l'intelligence qu'exigent les sentimens contrastés qu'elle éprouve, et rendus encore plus touchans par une organe aussi brillant et aussi léger que sensible, a réuni tous les suffrages en faveur d'une actrice dont les progrès, sur-tout depuis deux ans, sem-

bloient même avant ce jour avoir rempli les vœux des plus délicats connoisseurs.

M. *Petit*, dans celui d'*Alcindor*, a joint à la voix la plus agréable, et aussi flexible qu'étendue, les talens d'un acteur fait pour son rôle et pénétré de son sujet : le rôle de la *Fée* a reçu de madame *Gonthier* tout ce que le spectateur avoit droit d'attendre de la gaîté, du naturel et du sentiment qui anime et fait toujours aimer les différens personnages dont elle est chargée au théâtre ; et madame de *Clagny*, mademoiselle *Saint-Quentin*, M. *Compain* et M. *Calais* dans ceux d'*Eugénie*, de la *Statue*, du *Charbonnier* et de l'*Ecuyer* ont également répandu tous les agrémens dont ils étoient susceptibles. Ajoutez à ceci, mon cher ami, que M. *Filztumbe*, directeur des spectacles de cette ville (sur-tout de l'orchestre), et dont les talens distingués sont aussi connus qu'ils sont dignes de l'être, n'avoit rien épargné, soit du côté des décorations, soit de celui des habillemens, pour rendre ce spectacle aussi pompeux et aussi agréable qu'il eût pu l'être à l'Opéra de notre capitale même, et que l'exécution, tant de *l'ensemble* que des détails les plus soignés, n'a laissé place à d'autres désirs qu'à celui de revoir bientôt ce charmant ouvrage.

Embrassez bien pour moi l'aimable *Orphée*;

que nous devons aux soins et aux leçons de feu mon parent (le père *Molière*, jésuite au couvent de *Saint-Omer*) et dites-lui combien je suis glorieux qu'un homme de ma famille, tout religieux qu'il étoit, ait eu le bonheur de contribuer au développement de talens si précieux pour quiconque est porteur d'une ame.

Mille tendres complimens, mon cher ami, à tous ceux de notre aimable société qui aiment encore leur bon ami *Pierrot*, et croyez-moi pour la vie aussi sincère admirateur de vos talens que votre inviolable serviteur, etc.

P. S. Je n'oserois confier à tout autre auteur que son dénouement ayant paru susceptible d'un peu plus de chaleur, et que moi-même ayant senti qu'il seroit fort aisé d'y suppléer, le sentiment de l'amitié m'a échauffé jusqu'au point de céder au désir d'essayer d'en fournir la preuve, en m'en rapportant cependant au jugement de celui que j'aimerai toujours (sur-tout en pareil cas) à regarder comme mon maître. Voici en conséquence le griffonnage que j'ai hasardé, et dont mon ami fera tout ce qu'il trouvera convenable, sans que j'y attache d'autres prétentions que celles que peut inspirer la plus pure des amitiés.

J'oubliois d'ajouter encore, que l'on désire-

roit fort ici que cette lettre (ou du moins ce que vous croirez devoir en extraire) fût inséré dans le *Mercure*, et le plutôt que faire se pourra.

Tibi commendo.

On donnera, vendredi prochain, la deuxième représentation de la *Belle Arsène*, et toutes les loges sont retenues.

Lettre du même au même.

Bruxelles, 21 mars 1776.

Si M. Favart est malade, il n'est pas étonnant que la lettre, que j'eus l'honneur de lui écrire il y a plus d'un mois, soit restée jusqu'aujourd'hui sans réponse de sa part, et dans ce cas je ferois des vœux pour sa santé; au cas contraire, il me permettra d'être on ne sauroit plus surpris d'un procédé que je mérite d'autant moins de sa part que je n'ai cédé qu'aux instances réitérées des acteurs, des directeurs et même du public, en osant hasarder une très-lègère augmentation à son ouvrage; j'ajouterai même que si j'avois cru M. Favart un peu moins mon ami (*), je me serois bien gardé, quelques instances que l'on m'eût faites à cet égard, de risquer une tentative, laquelle (quel que pût être son succès) n'eût

(*) La constante amitié, qui unit jusqu'à leur mort MM. de la Place et Favart, prouve que les craintes qu'exprime ici M. de la Place n'étoient point fondées, et que la paresse de M. Favart, et le peu de loisir que lui laissoient ses travaux l'avoient seuls empêché de répondre à M. de la Place aussi promptement qu'il l'eût désiré.

(*Note des éditeurs*).

pu probablement m'attirer qu'un ennemi de plus.

Si je suis assez heureux pour m'être trompé dans une conjecture que son silence n'autorise que trop, je n'en serai que d'autant plus son très-sincère ami et serviteur.

Lettre de M. Pesselier (*) à M. Favart.

Paris, 8 avril 1744.

J'accepte avec toute la reconnoissance dont je suis capable, mon cher monsieur, les mille livres dont vous me parlez, et si vous ne vous incommodez point en y joignant les deux cents liv. que vous m'offrez si généreusement des quatre qui vous restent, je vous ferai du tout tel acte ou obligation que vous voudrez. Le retardement d'une gratification est la seule raison qui m'oblige à vous être importun, si tant est que ce soit l'être que de vous procurer les occasions de faire plaisir à celui qui a l'honneur d'être très-essentiellement, mon cher monsieur, le plus humble de vos serviteurs, et le plus reconnoissant de vos amis, etc.

(*) M. Pesselier, membre de plusieurs académies, est auteur d'Esope au Parnasse, de l'Ecole du Temps, comédies, et de plusieurs autres ouvrages (*Extrait de la France Littéraire*).

Il a en outre donné sous le titre d'*Idée générale des finances* un ouvrage fort estimé ; on a de lui un recueil de jolies fables (*Note des éditeurs*).

Lettre du même au même.

1749, 27 novembre.

M. Nau, qui vous remettra ma lettre, monsieur et cher ami, vient de me lire un opéra comique intitulé : Esope au village, dans lequel j'ai trouvé des fables fort bien mises en couplets : comme il ne manque à cet auteur, dont le coup d'essai me paroît heureux, que la connoissance de votre théâtre, il me semble que vous pourriez tirer parti de ses talens qui méritent d'être perfectionnés. Je vous prie de lui rendre dans ce genre tous les bons offices qui dépendront de vous, et je vous en serai sensiblement obligé. Je vous écris, parce qu'il ne m'est pas actuellement possible d'avoir le plaisir de vous voir, et de vous réiterer de vive voix les assurances du sincère attachement avec lequel je suis, etc.

Je compte toujours sur votre amitié pour ce que vous m'avez marqué.

Lettre du même au même.

Paris, 29 mars 1763.

Lorsque vous m'avez fait l'amitié, mon cher monsieur, de m'envoyer un exemplaire de votre charmante pièce des Sultanes, je ne manquai pas, ne pouvant pas avoir le plaisir de vous voir par moi-même, d'engager quelqu'un à passer chez vous pour vous en remercier. Je serois bien fâché que son peu d'exactitude eût pu vous rendre suspecte la sincérité de mon admiration pour vos talens, et de mon inviolable attachement pour l'auteur. Agréez-en mes excuses et mes regrets.

Les malheureuses indispositions, qui me retiennent chez moi, m'ont empêché d'aller jouir du dernier spectacle que vous avez donné ; mais sur tout ce que j'ai ouï dire par les gens sensés et de goût, recevez-en, je vous supplie, mon compliment.

Nous parlerons, quand vous le voudrez, de M. de Modène, ministre du roi à Hambourg, et de quelques autres articles que je serois bien aise de vous communiquer.

Assurez, je vous supplie, de mes respects madame Favart, et recevez pour vous l'assurance toujours très-sincère de l'attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, mon cher monsieur,

Votre, etc.

~~~~~~~~~~~~~~
~~~~~~~~~~~~~~

LETTRE de M. de Pont de Veyle (*) à M. Favart.

1763, 1er. avril.

Je suis sensible comme je le dois, monsieur, au magnifique présent que vous avez bien voulu me faire : j'aurois eu l'honneur de vous en aller témoigner moi-même toute ma reconnoissance, sans une fièvre tierce qui me tourmente depuis huit jours.

C'est avec un plaisir infini que je me hâte de vous apprendre que M. le duc de Duras est venu me dire ce matin qu'il avoit fini votre affaire, qu'il en avoit parlé hier au roi, et que vous aviez mille francs de pension sur les menus, qu'il alloit vous faire expédier votre brevet. Je suis ravi d'être le premier à vous en faire mon compliment. Personne ne prend plus de part à cette grace que vous méritez, ne fait plus de cas de vos talens, et n'est avec un plus parfait attachement, etc.

(*) Connu par la jolie comédie du *Somnambule*; il a donné en outre le *Complaisant* et le *Fat puni*.

(*Extrait des Anecdotes Dramat.*)

Lettre de M. Préville à M. Favart.

Fontainebleau, 17 octobre 1773.

Je commencerai d'abord, après préalablement vous avoir salué, par vous parler de choses qui vous intéressent ; c'est que nous répétons aujourd'hui l'Anglais à Bordeaux, et que nous le jouons jeudi. Une circonstance a fait changer le répertoire, et nous en avons profité pour y faire substituer votre ouvrage. J'avois tous les rôles copiés à Paris, je les ai envoyé chercher, et enfin voilà la pièce comme jouée.

Ah ça ! ce n'est pas tout. Monsieur l'intendant de Paris reçoit, le 10 ou 12, madame la comtesse d'Artois à Nemours, et désire, sinon de lui donner une grande fête à son passage, du moins de l'amuser deux soirées. Il a fait construire un salon qui touche à l'appartement qu'elle doit occuper, et dans les quatre angles, qui sont disposés pour cela, il voudroit qu'il s'y passât quelques scènes gaies, et me charge de vous écrire à ce sujet. Il compte beaucoup sur vous pour le seconder et le mettre à même de remplir son projet. Il espère vous voir, et devoit s'étayer de l'amitié de M. de Voisenon pour vous engager davantage ; mais le malheur de la perte de madame

d'Égmont occupe votre ami à consoler les siens, et il s'adresse à vous même. Il compte sur votre complaisance, votre facilité pour le genre, et pense que le motif ajouteroit, s'il étoit possible, à votre désir d'obliger. Vous êtes en possession de chanter nos maîtres et de les amuser. C'est à vous qu'il faut s'adresser. Pourquoi êtes-vous homme de mérite? Plaignez-vous de notre persécution au sort, si vous l'osez.

Il faut que vous sachiez que le local est petit, que M. l'intendant veut éviter ce qui peut se faire dans une grande fête, qu'il n'est question que d'amusemens intérieurs, qu'il n'a que Préville, Feulie, Dugazon, et mesdames Préville et Bellecour à sa disposition; voilà les sujets à employer en scène et en vaudeville. Fouillez vos cartons; sept ou huit petites scènes marquées à votre coin, une bouquetière ou autre petit personnage mêlé dans tout cela, rempliront nos deux jours. J'ai vu M. le premier président, père de M. Bertier, qui m'a chargé aussi de vous recommander M. son fils, et qui compte beaucoup sur vous.

Allons, mon bon ami, un coup de collier; il faut vous frotter le front, ronger vos ongles et enfanter. Vous êtes fertile, et de plus vous avez un magasin de bonnes choses faites; rassemblez cela; un mot de fraîcheur le rendra tout aussi bon que neuf.

Enfin, voilà ma commission faite. Je souhaite que vous ayez assez d'amitié pour moi pour que ma recommandation puisse être de quelque utilité dans cette affaire. La maison de M. de Sauvigny a de la bonté pour moi, de l'amitié et de la confiance en vous, et voilà ce qui m'encourage.

Je suis de tout mon cœur,

Votre, etc.

LETTRE

Lettre de M. Quetant (*) à M. Favart.

Gisors, 17 avril 1763.

Monsieur,

Je n'ai pas eu le bonheur de me trouver à Paris, pour admirer votre dernier ouvrage (l'Anglais à Bordeaux), représenté sur le théâtre de la Nation, et pour partager le plaisir qu'il a fait généralement à tout le monde. M. Préville, que j'ai vu à l'Isle-Adam, et depuis, toutes les nouvelles publiques m'ont instruit des particularités glorieuses de votre brillante réussite. La part que j'y ai prise, monsieur, n'a fait qu'augmenter le regret que j'ai de ne pouvoir être à portée de vous la témoigner. Au milieu des acclamations de tous les ordres du royaume, lorsque le goût s'empresse à célébrer de tous côtés votre triomphe et vos justes éloges, quand le monarque lui-même a voulu vous donner de sa propre bouche les assurances rares et flatteuses de sa satisfaction, je ne dois pas espérer, monsieur, que vous fassiez attention à l'hommage sincère de ma sensibilité et de ma joie;

(*) M. Quetant a donné plusieurs opéras comiques, dont le plus connu est le *Maréchal Ferrant*.

(*Note des éditeurs*).

mais les ames comme la vôtre, obligées par leurs bienfaits même, adoptent ceux qu'elles en ont comblés, et c'est à ce titre, monsieur, que j'ose me regarder comme votre bien, et présumer que vous me distinguerez de la foule des étrangers. Comme mes affaires ne me permettent pas de retourner sitôt à Paris, accordez-moi, monsieur, une des marques les plus sensibles que vous puissiez me donner de votre amitié pour moi ; c'est de m'envoyer un exemplaire de votre ouvrage par la voiture de cette ville, qui part vendredi matin de la rue Montorgueil, au coin de celle du Bout du Monde, ou par la poste, en la faisant contresigner par M. Corbi ou quelques autres. Il entre de la curiosité, des vues d'instruction, et même un peu d'amour-propre dans ma demande. Je vous avoue que j'aurois un vrai plaisir à faire trophée de votre présent dans mon séjour, et j'espère bien y gagner un degré de considération ; car nos petites provinces vous connoissent, et l'on y parle de vous comme dans la capitale, avec l'enthousiasme et la vénération qu'on a par-tout pour le véritable mérite. J'ai vu exécuter à l'Isle-Adam votre petit divertissement des Comédiens du Mans. Il fut représenté à huis clos chez S. A. Ce spectacle impromptu fit à tout le monde le plus grand plaisir ; Molière seul pourroit aussi-bien caractériser les personnages que vous y

avez peints. Le rôle de la Rancune, exécuté par M. Préville, étoit délicieux; tous les accessoires répondoient au sujet. Le théâtre représentoit à s'y tromper ceux que les bateleurs élèvent à la hâte dans des hôtelleries. Quatre paravens d'inégale hauteur formoient les coulisses, et le fond étoit fermé par un rideau de serge que les acteurs levoient par un coin pour entrer en scène. Les habillemens des acteurs étoient aussi riches que la décoration. La musique du prince, grotesquement travestie, parut à l'ouverture, conduite par M. Viohaut, qui a joué du luth au concert spirituel. Il étoit coiffé d'une perruque de laine noire, comme les furies de l'Opéra, vêtu d'un habit de camelot rouge, et il portoit sur le nez, qu'il a extrêmement long, une paire de lunettes. Tous les musiciens étoient déplacés. Duport jouoit du violon. Vachon et Trial, tous deux excellens violons, jouoient de la basse, et la nature ainsi contrariée faisoit très-naturellement l'effet le plus bizarre et le plus comique. Mais la description m'entraîne plus loin peut-être que je ne devrois; pardonnez, monsieur, cet écart au plaisir que j'ai de raconter ce qui m'en a tant fait. Je vous supplie de vouloir bien ne pas m'oublier. Faites-moi la grace de me conserver votre amitié, et de me regarder toujours comme un disciple reconnoissant, dont l'attachement et le respect

seront éternels. Je souhaite trouver une occasion prochaine de vous prouver plus efficacement combien mes sentimens sont véritables et sincères ; en attendant, monsieur, accordez-moi votre indulgence et vos conseils.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Permettez-moi, monsieur, de joindre ici mes très-humbles respects pour madame Favart.

Lettre de M. Rochon de Chabanne (*) à madame Favart.

Madame,

Il y a une dame de ma connoissance qui a toutes les envies du monde de vous voir dans la Bohémienne ; je lui ai dit que vous étiez la plus charmante magicienne du monde, que personne ne tenoit contre vos charmes, que vous rendiez amoureux un vieux avare, faisiez danser un ours et des démons, tourniez la tête au public, et mettiez toutes les femmes de votre parti. Cette dame m'a répondu qu'il falloit être une grande sorcière pour cela, que je redoublois sa curiosité, et qu'elle ne laisseroit pas échapper la première occasion de vous voir. Vous reviendrez avec un sort, ai-je ajouté. Je ne serai pas plus à plaindre que les autres femmes, a-t-elle poursuivi ; eh bien ! je l'admirerai. J'ai applaudi à sa fermeté, et nous avons fait la partie de nous faire ensorceler. Voyez, madame, si vous pouvez me donner pour demain, samedi,

(*) M. Rochon de Chabanne a donné au Théâtre Français la jolie petite comédie intitulée : Heureusement ; le Jaloux, les Amans généreux, etc. et à l'Opéra, le Seigneur bienfaisant et les Prétendus. (*Note des éditeurs.*)

un billet d'amphithéâtre de deux personnes. J'ai l'honneur d'être avec la plus parfaite considération, madame,

Votre, etc.

Permettez-moi de faire bien des complimens à mademoiselle votre belle-sœur et à monsieur votre mari.

LETTRE de M. Rousseau (*) à M. Favart.

Bouillon, 1.er janvier 1777.

Je ne puis mieux commencer l'année, mon ancien ami, qu'en pensant à vous, et en vous renouvelant les assurances des sentimens que je vous ai toujours voués. Que le ciel vous conserve long-temps pour le plaisir commun, et pour le nôtre en particulier. Un pauvre mouton, qu'on a jugulé en votre honneur et gloire, s'achemine vers Paris, et y arrivera samedi soir. Ne le livrez pas, s'il vous plaît, à vos domestiques; il murmureroit, j'en suis sûr, s'il étoit dévoré par des bouches aussi profanes; qu'ils tâtent de vos restes, à la bonne heure; mais qu'ils ne fassent pas comme l'année dernière. Avis au lecteur.

Comme on ne pourroit pas trouver un seul exemplaire des Méprises, je viens d'en donner une seconde édition que j'ai un peu corrigée. Elle a fait quelque plaisir dans la nouveauté.

(*) M. Rousseau (Pierre) est auteur des Méprises, de l'Esprit du jour, de la Coquette sans le savoir, en société avec M. Favart, et de plusieurs autres ouvrages; il étoit rédacteur du journal Encyclopédique, qu'il avoit créé, ainsi que le journal Politique (*Note des éditeurs*).

6....

Quelques comédiens m'ont proposé de la remettre sur la scène. J'ai consulté là dessus notre ami Bret, qui n'est pas de cet avis. Je l'avois prié de vous demander vôtre sentiment; mais il ne vous a point vu. J'en ai glissé deux exemplaires dans le mouton même, au milieu de la paille qui remplace les entrailles. Je vous prie de ne pas l'oublier, et de faire ensorte que vos domestiques, piqués de ce que je ne veux pas qu'ils s'approprient le mouton, ne les jettent pas au feu. Vous me ferez très-grand plaisir de vouloir bien donner un quart d'heure à cette misère, que j'avois presque oubliée; et si vous pensez comme notre ami Bret, j'en resterai là, il n'en sera plus question, quoique M. d'Annetaire, qui l'a fait jouer, et M. et madame de Larive, qui y ont joué, ne soient pas de son avis. Elle a eu dans sa nouveauté douze représentations. Mademoiselle d'Angeville, qui y jouoit la soubrette, peut s'en souvenir. Au reste, je ne tiens point du tout à cette production, ainsi qu'à plusieurs autres; je reconnois mon insuffisance, et j'en reste là.

Je destine le deuxième exemplaire pour Bret, et si vous avez occasion de le voir, je vous prie de le lui remettre.

J'aurois bien voulu savoir si M. votre fils est encore garçon; vous m'aviez parlé de son mariage comme d'une chose qui devoit se faire à

son retour de Bourgogne. Vous savez combien je m'intéresse à tout ce qui vous regarde : il mérite d'être heureux, et je le souhaite bien sincèrement. Faites-lui deux embrassades de notre part. Ah ! la bonne commission que je vous donne !

Nos dames me chargent d'un million sterling de complimens et d'amitiés pour tous les deux : je vous reverrai plutôt que vous ne pensez. Adieu, mon ancien ami; portez-vous aussi-bien que moi, et soyez très-persuadé que personne ne vous est plus attaché que votre serviteur, etc.

P. S. Je répondis hier à une lettre de M. Lefebvre, au sujet du manuscrit que vous m'avez remis.

Dédicace des Trois Sultanes au maréchal de Richelieu.

Monseigneur,

J'ai mis sur la scène Soliman le Magnifique, un des plus illustres conquérans de son siècle : plusieurs personnes ont prétendu que je devois en conséquence dédier mon ouvrage à un héros.

J'ai taché d'exprimer jusqu'où pouvoit s'étendre l'empire de l'amour sur les grandes ames; et par cette raison on m'a conseillé de présenter mon hommage à l'homme qui a le plus souvent ressenti le pouvoir d'un sexe enchanteur dont il a toujours fait les délices.

J'ai eu intention en composant cette comédie de me concilier l'estime des gens de lettres : on m'a persuadé qu'il falloit l'offrir à un Mecène qui fût en même temps le protecteur des arts et un des principaux ornemens de l'académie. Ces différens avis paroissoient se contredire. J'ai osé vous nommer, monseigneur, ils se sont tous réunis; c'est donc au grand homme, à l'homme aimable et au protecteur des lettres que mon zèle paie aujourd'hui un tribut si justement mérité.

Je suis, etc.

Lettre du maréchal de Richelieu à madame Favart.

Bordeaux, 30 août 176....

Je connois tous vos talens, madame, et je les ai vus trop souvent s'employer en ma faveur (*) pour ne pas me croire obligé de les protéger encore plus particulièrement, s'il est possible; mais le premier de tous dans une société, c'est d'être sociable; et quand cette société a des supérieurs, ne pas s'écarter des lois de la subordination, comme il m'est revenu que vous avez fait vis-à-vis M. de la Ferté, que cela n'empêchera sûrement pas de réprimer vos camarades qui pourroient mettre de la jalousie ou de la partialité dans ce qui vous regarde; je vais le lui recommander encore plus particulièrement et à M. le duc d'Aumont; mais il m'est impossible de pouvoir entrer de si loin dans de certains détails, et je ne puis que m'en rapporter à ceux que je connois aussi capables d'en juger que vos supérieurs. Je vous exhorte à vous prêter avec douceur à tout ce que l'on vous deman-

(*) Tous les ans madame de Monconseil donnoit au maréchal des fêtes composées par M. Favart, et jouées par sa femme (*Note des éditeurs*).

dera, en attendant que je vous y exhorte moi-même et fasse de mon mieux pour rendre au service du public tout ce qui lui est dû, en vous donnant en même temps toutes les preuves qu'il me sera possible de mon amitié, etc.

Lettre de M. Sedaines à M. Favart.

1762, 25 novembre.

Je vous envoie, monsieur, les premiers exemplaires qui m'ont été remis de ma pièce; il y en a un pour madame. Je vous prie de regarder cette attention que je vous devois comme une preuve de l'amitié et du respect que j'ai pour vous; je n'éviterai aucune occasion de dissiper les nuages que votre délicatesse avoit cru voir entre vous et moi; si l'auteur fait graver sa partition, je vous prie de ne la point acheter, il m'en donnera quelques exemplaires, et je vous en donnerai un.

Je suis, etc.

Lettre du même au même.

1763, 21 avril.

En vous envoyant, monsieur, un des premiers exemplaires de la musique de cet ouvrage, ne dois-je pas tirer beaucoup de vanité de mon mérite, vous vous souvenez de ce lierre,

« Qui, sans l'heureux appui qui le tient attaché,
» Languiroit tristement sur la terre couché ».

Ces deux vers devroient servir d'épigraphé à ma pièce ; je lui ai cependant l'obligation de pouvoir vous envoyer quelque chose, que n'est-ce la preuve comme c'est l'effet de la sincère amitié avec laquelle, etc.

Mes respects à madame.

Lettre de M. Sedaines à madame Favart.

176...

Oui, c'est là de votre écriture, et vous doutez que j'y aille ?

Air : *Si votre femme vous chagrine.*

Ah ! que je ne suis pas si souche !
De bon cœur j'irai,
Je vous y verrai ;
Là j'entendrai de votre bouche
Mille mots faits pour enchanter
Le cœur le plus farouche ;
En ce jour je vais me flatter
De vous écouter.

J'irai ce soir sans M. le comte au spectacle, et je n'aurai pas le chagrin de me refuser au plaisir de vous saluer. On m'a dit que vous ne m'aimiez plus ; si cela n'étoit pas venu de votre part, j'en serois inconsolable ; mais doit-on en vouloir aux gens, justement parce qu'ils sont malheureux ? Je comptois hier avoir le bonheur de vous voir, mais la fortune souffle sur tous mes châteaux, et le hasard arrange toujours si bien les choses, si mal, dis-je, que je n'ai jamais

le temps de placer une virgule entre l'espérance et les regrets : je saute sans intervalle de l'un à l'autre. Permettez-moi, sans déroger au respect, de me dire, avec bien de l'amitié,

Madame,

Votre, etc.

Mes complimens au cher frère en Apollon.

LETTRE

Lettre de M. Sedaines à M. Favart.

1766, 8 avril.

Voici, mon cher maître en Apollon, ma timide Aline qui va chercher près de vous de quoi se rassurer sur le jugement qu'en doit porter le public; puisse-t-elle y trouver quelque peu de cette élégance, de cette délicatesse, de cette pureté d'expression qui caractérisent vos ouvrages, et puissiez-vous en même temps ne jamais douter de la tendre et sincère amitié avec laquelle, etc.

Je vous prie d'en envoyer un exemplaire à M. l'abbé de Voisenon, et de lui présenter mes excuses de ce que je n'ai pas été encore le remercier chez lui de ce qu'il a fait pour mon abbé; mes remercîmens de ce qu'il est venu à notre répétition, et mes respects ainsi qu'à madame Favart à laquelle j'aurois bien voulu envoyer un exemplaire, mais je n'en ai qu'un petit nombre.

Lettre du même au même.

1768, 2 février.

J'ai vu hier, pour la quatrième fois, votre pièce avec plaisir, et je me suis aperçu, monsieur, que ce que j'ai dit après la première représentation arrive et arrivera ; que le jeu des acteurs, prenant une certaine rondeur, l'ouvrage deviendroit aussi agréable, aussi amusant, aussi intéressant, qu'il est bien conduit, bien soigné et spirituellement écrit : on crie un peu contre la musique, et il me semble qu'on vous fait tous les honneurs du succès. Je crois cependant que le public rendra au musicien la justice qu'il mérite. Il n'y a point à vous louer sur la morale pure et saine, sur la critique bienfaisante dont votre ouvrage est orné ; on voit qu'elle n'a rien coûté à l'auteur, et qu'il l'a puisée dans son ame.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Bien mes respects à madame.

LETTRE du même au même.

1769, 10 décembre.

MONSIEUR,

Ce n'est que d'hier que je sais que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer deux exemplaires du Jardinier supposé, dont un pour ma femme ; nous avons été trois mois en province, et on avoit oublié de me donner le paquet ; nous vous en sommes sincèrement obligés : j'ai lu la Rosière qui va bientôt paroître ; je suis assuré que le public y reconnoîtra la même plume qui a fait ses délices par les tableaux les plus rians et par un style d'une élégance soutenue.

J'ai l'honneur, etc.

Mes très-humbles respects à madame.

Lettre du même au même.

1770, 25 octobre.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous envoyer ma pastorale, et vous verrez que je justifie en ma personne ce que j'ai dit des pastorales dans le Jardinier et le Bon Seigneur.

J'ai gagné mon procès sur l'impression de cet ouvrage; elle a été faite par mon imprimeur : je pourrai en payer la dépense, mais celui qui corrige le premier un abus doit les supporter, et je ne m'en plaindrai pas.

C'est à vous à présent de passer ; je crois le terme juste, car à la cour on ne fait que passer, rien ne tient : croyons pour notre honneur que la grandeur des objets qui occupent en ce pays distrait des choses admirables, telles que de ma pièce, et des Deux Avares ; il reste à l'Amitié à l'épreuve d'y mériter l'attention ; je lui souhaite tous succès.

Je suis, etc.

Lettre du même au même.

1781, 27 mars.

Apprenez, monsieur et ami, que les auteurs sont portés à estimer leurs ouvrages beaucoup plus qu'ils ne valent. Vous savez par vous-même que les libraires font tout le contraire; ils estiment nos productions beaucoup au dessous; mais ils font leur métier. Ainsi, dans la vente et concession que je ferois bien volontiers à madame Duchesne, il faudroit quelqu'un qui fît entendre raison à l'amour-propre et à l'intérêt. Voudriez-vous être ce quelqu'un? vous me rendriez un grand service.

J'ai remis à madame Favart le détail des brochures et papiers que j'ai chez moi; j'en vends, depuis quelques années, pour cinq à six cents livres par an, donnant pour vingt sous ce que le libraire vend trente, et donnant même à mon domestique deux sous par chaque brochure qu'il vend chez moi. Je n'en fais pas porter ailleurs; enfin je ne caye point trop haut, en disant que le libraire y gagneroit plus que moi, et en vendroit davantage. Je céderois mon privilége et la permission de faire de nouvelles éditions; j'y comprendrois *Aucassin* et *Nicolette*, qu'on va donner, mais dont il faudroit

7..

faire une nouvelle édition, à cause des changemens, et il n'y a que la moitié de ce qui est imprimé qui pourroit servir. Vous voyez à présent tout ce qui en est; voulez-vous bien vous en embarrasser (on parle mieux pour un tiers que pour soi-même). Je viens d'écrire à madame Duchesne de s'adresser à vous, comptant assez sur votre amitié pour espérer une réponse favorable.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentimens de la fraternité, monsieur,

Votre, etc.

LETTRE de M. Favart à M. Sédaines de l'Académie Française, et secrétaire perpétuel de l'Académie d'Architecture.

Ce vendredi matin.

Je me hâte de vous satisfaire, mon cher maître, et je vais entrer dans les plus petits détails.

Le cancer dont j'ai été affligé n'a pas eu pour cause un virus carcinomateux (cancereux); il étoit purement accidentel. Ma femme, en badinant, me pressa un peu trop fort le mamelon du sein droit. Au bout de quatre ou cinq jours, je sentis de légers élancemens; bientôt après, il se fit des engorgemens dans les glandes. On me conseilla des topiques de ciguë qui ne firent qu'augmenter le mal. Dans l'espace de six semaines, mon sein, enflé de la grosseur de mes deux poings, fut couvert de varices, je sentois des douleurs très-aiguës qui me privoient du sommeil.

J'étois dans ce cruel état, lorsque je fus invité à une fête que l'abbé Chocard donnoit aux élèves de sa pension, et à laquelle j'avois part. Je dînois ce jour-là avec mon fils chez madame Duchesne. Comme je souffrois beaucoup, je dis à mon fils: Va seul chez l'abbé Chocard; fais-lui

mes excuses. Dans l'état où je suis, il y auroit de l'imprudence à m'exposer dans la foule. Un homme en noir, qui étoit à côté de moi, me dit: Monsieur, peut-on savoir ce que vous avez?— Je crois, monsieur, que c'est un cancer.— Permettez-moi de le voir; je suis docteur en médecine, et vous pouvez avoir toute confiance en moi.— Je lui découvre la partie affligée.—Cela est sérieux, s'écrie-t-il! Avez-vous des hémorroïdes? —Non, monsieur; j'en ai eu il y a long-temps une seule fois, produites par un travail forcé; mais elles étoient externes, et ne m'ont duré que peu de jours. Après avoir tâté près d'un quart d'heure, il continue: Monsieur, votre cancer n'est point à son dernier période; il n'est point ouvert.... il y a du remède.... mais.... —Achevez, monsieur. — Pour prévenir un plus grand mal, il faut s'y prendre de bonne heure. Connoissez-vous M. Louis, secrétaire de l'académie de Chirurgie? — Oui, monsieur, c'est mon ami.— Eh bien, vous n'avez que deux partis à prendre: le premier est d'engager M. Louis à vous faire l'opération. Je vous avoue qu'elle est très-douloureuse, et qu'elle ne réussit pas toujours. Par exemple (que cela ne vous effraie pas), il y a trois jours qu'un malade est mort entre ses mains pendant cette opération. — Monsieur, monsieur, passons, s'il vous plaît, au second parti. — Le voici: Il faut s'armer de

courage, et vivre le plus long-temps possible avec son ennemi. Vous avez peut-être un an, et même deux ans à vivre.—C'est fort bien, monsieur, cela me laissera le loisir d'arranger mes affaires, je vous remercie de vos bons avis.

Je le quitte et je m'en retourne chez moi; je fais part à ma femme de ma conversation avec le docteur médecin, elle écrit aussitôt à mon insu au célèbre M. Tronchin pour lui faire part de ce que je venois de lui dire, et lui demander une audience pour le lendemain matin. Plus de cent cinquante personnes, qui attendoient leur tour pour le consulter, assiégeoient la porte de son cabinet. On nous annonce, nous sommes introduits sur-le-champ. Je pose un louis sur son bureau, il s'en irrite et me le rend.—Si vous voulez, me dit-il, que nous soyons amis, ne commencez pas par m'offenser. Je ne prends rien des artistes ni des gens de lettres; je suis trop heureux, quand je puis leur être utile. Il me fait asseoir devant lui, considère mon sein. — Eh bien! selon votre grand docteur, me dit-il en riant, vous devez donc mourir dans deux ans au plus tard! Pour moi, je vous assure que, si ce malheur vous arrive, ce ne sera point de votre cancer, dont vous serez guéri radicalement avant deux mois, et voici ce qu'il faut faire.

Ordonnance de M. Tronchin.

Prenez des carottes de Hollande rouges, fraîchement cueillies ; ratissez-les bien, et coupez-les par morceaux ; mettez-les dans un mortier, pilez-les et réduisez-les en pâte très-fine ; étendez-la sur un linge que vous assujettirez sur la partie malade ; il faut que cette partie touche immédiatement le sein, et que le linge qui la comprime soit double, pour contenir de la même pâte bien imprégnée de son suc. Vous mettrez par dessus une serviette ou des bandelettes attachées de façon que le cataplasme ne puisse tomber ni se déranger. Il faut renouveler cette opération trois fois le jour, le matin à son lever, une deuxième fois avant le dîner, et le soir, pour la troisième fois, avant de se coucher. A l'égard du régime, il faut s'abstenir de toutes les crudités, des ragoûts et de l'usage des liqueurs, à l'exception du vin, que l'on doit boire très-modérément, et bien trempé.

Ce régime doit être soutenu et continué jusqu'à la fin de la cure. Un mois n'étoit pas encore écoulé tout-à-fait, que je fus parfaitement guéri, et qu'il ne me restoit aucun vestige de mon mal.

Cette cure aussi simple que prompte s'étant répandue, plusieurs personnes m'ont écrit pour avoir la recette de M. Tronchin ; je les ai satis-

faites. Elle en a guéri plusieurs et soulagé d'autres ; mais l'effet n'a pas été le même par rapport aux causes et aux caractères différens de la maladie.

Voilà bien du bavardage et des choses inutiles, mon cher maître ; ma lettre est trop longue ; mais je n'ai pas le temps de la faire plus courte ; l'extrait que vous pouvez en faire sera bien court ; la cause de la maladie, ses progrès, sa cure, voilà tout.

Il me reste à me justifier du retard de ma réponse. C'est aujourd'hui jeudi 14, à six heures du soir, que je reçois à Belleville la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ; elle n'avoit point été remise à mon fils ; elle étoit restée chez ma portière de Paris, où elle seroit encore, si je n'avois pas envoyé mon domestique à Paris, pour s'informer si l'on n'avoit rien reçu pour moi.

Excusez le barbouillage de mon espèce de secrétaire qui écrit pour moi ; mais je me sers de ce que j'ai. Ma vie est misérable ; j'écris sans voir, et c'est pour vous assurer de la plus haute estime et de la plus sincère amitié avec laquelle j'ai l'honneur d'être

Votre, etc.

Mes respects à madame et à votre chère famille.

Lettre de M. Sticotti (*) à madame Favart.

Marbourg, 9 novembre 1762.

Je ne crois pas, ma bergère, que vous pensiez assez à moi pour vous apercevoir que vous n'avez encore reçu aucune de mes lettres. Mais moi, qui ne vous oublie pas, je puis vous assurer que voici la seconde que je vous écris; les ennemis vous ont épargné l'ennui de la première; la paix que j'ai désirée en bon citoyen ne vous rendra pas le même service pour celle-ci.

Je vous prie d'embrasser pour moi votre cher époux; cette commission lui sera plus agréable qu'une épître, et mieux que tout ce que j'aurois pu lui écrire. Vous l'engagerez à me continuer son amitié et à répondre à celle que j'ai véritablement pour lui. Je n'ai aucun amusement dans ce pays; j'ai beaucoup de loi-

(*) M. Fabio Sticotti, Vénitien, avoit joué les Pantalons avec succès à l'Opéra Comique; il est auteur de plusieurs comédies et opéras comiques, entr'autres les Ennuis de Thalie en société avec M. Pannard, de Cibèle Amoureuse, parodie de l'opéra d'Athis, et de cinq ou six autres ouvrages, tant seul qu'en société.

(*Note des éditeurs*).

sirs que j'emploie à la lecture : si je voulois écouter le seul imprimeur qui soit dans cette ville, je lui donnerois des ouvrages dont il aura peine à trouver le débit. Je ménage sa bourse, non que je sois guéri de la démangeaison de faire des vers, c'est un mal incurable ; mais j'aime plus les muses qu'elles ne me favorisent, et vous allez vous en apercevoir. Quand je laisse agir le cœur, il va tout seul ; mais

Dans mon chemin l'esprit vient s'offrir rarement ;
Sans peine et promptement mon cœur se fait entendre,
Il me fait sans rêver écrire couramment
Que j'ai pour vous l'amitié la plus tendre.
Quoique vous m'inspiriez les transports les plus doux,
Mon amitié de respect est remplie ;
Aimez-moi donc autant que j'aime votre époux,
Et vous serez ma plus sincère amie.

Si j'étois dans le sein de ma famille je me plairois dans la direction que j'ai de la poste de Marbourg ; c'est un pays où rien ne rit à l'imagination. Les maisons y sont aussi laides en dedans qu'en dehors, les rues un casse-cou perpétuel, la noblesse peu polie, les marchands des juifs, les maris aussi jaloux que peu galans, et s'il se trouve quelque femme agréable, je ne puis lui parler ni l'entendre.

Oui, je vivrois moins triste dans Marbourg,
Si je pouvois parler à quelqu'une d'aimable ;
Je n'entends pas l'entretenir d'amour,

Ce dieu, dans notre automne, est souvent intraitable.
Quoique mon feu se calme chaque jour,
Je me plais tant près d'un sexe adorable,
Qu'il me semble embellir le plus affreux séjour.

Au milieu des horreurs de la guerre, j'ai été long-temps aussi tranquille que quand j'étois Lycomède (*), je n'étois pas alors effrayé d'entendre battre la générale.

J'en ai donné plus d'une marque,
Quand le comique Admette assiégeoit mes remparts;
J'animois mes soldats, partageois leurs hasards;
L'ennemi me voyoit combattre en vrai monarque;
Il pilloit mes états, et, malgré sa fureur,
Le soir chez mes amis je soupois de bon cœur.

Ce siége ici, ma bergère, m'a paru bien différent. Quand j'ai été obligé de me retirer au château, que de mes fenêtres j'ai vu l'avant-garde des Anglais, leurs immenses batteries, je ne conservai plus ce sang-froid que j'avois dans ma royauté. Dès qu'ils firent rouler leur tonnerre, ce n'étoit plus là l'ouverture du siége de Scyros, je ne me faisois point à cette symphonie; mais enfin je pris mon parti : l'espace de notre vie n'est qu'un rôle plus ou moins long que nous jouons sur terre, et je serois sorti de cette grande scène peut-être moins chagrin que je ne l'ai été plus d'une fois en sortant de celle de

(*) Lycomède, dans la parodie d'Alceste.

l'hôtel de Bourgogne. En cessant d'être votre confrère; je n'ai point cessé d'être acteur, je joue seulement une rôle analogue à mes idées, sans être obligé de me masquer; car, ma bergère, les masques sont communs dans le monde.

Tout est comédien ; à Paris comme à Rome,
Le fourbe sait passer pour honnête homme,
De la mort du défunt l'héritier est chagrin.
Femme qui file un amour clandestin
De son mari paroît être idolâtre;
Le courtisan est souple et le bigot pieux,
L'orgueilleux fait le riche et l'avare le gueux;
Le magistrat est grave et le marquis folâtre;
Mais au fond le sont-ils? Non, non, ce n'est qu'un jeu;
Moi, c'est sans art que je joue en ce lieu,
Et je n'ai fait que changer de théâtre.

Oui, ma bergère, votre mouton est aussi simple que ceux qu'on mène paître; mais les trois quarts des hommes ne sont pas ce qu'ils s'efforcent de paroître à nos yeux.

Communément l'on ne voit pas, je crois,
Que le marchand ait de la conscience,
Qu'un conseiller s'amuse à connoître les lois,
Qu'un bienfaiteur, qui voit tourner sa chance,
Trouve en son protégé de la reconnoissance;
Qu'un prêtre ait de l'humilité,
Et qu'enfin la dévote ait de la charité.

Voilà les masques qui sont dangereux et non ceux qu'on blâme à la comédie.

Quoique ma place soit peu lucrative, je hais trop l'oisiveté pour ne pas voir avec chagrin que je suis bientôt sur le point de la perdre, je vais être réformé, ainsi que quantité d'officiers qui tiennent ici un rang et qui vont revenir à Paris, où tous les états sont confondus.

Comme un particulier y vit le maréchal.
Un parvenu, bouffi de suffisance,
Heurte en se promenant monsieur le général
Qui s'habille souvent avec moins d'élégance.
Un officier, qui vient de hasarder son sang,
Moins regardé qu'un artiste, un marchand,
Se voit éclaboussé par toute la finance;
Qu'un héros dans la paix trouve de changement!
C'est dans les champs de Mars un dieu qué l'on révère;
Tout obéit à son commandement;
Mais à la cour ce n'est qu'un courtisan,
C'est à Paris presqu'un homme ordinaire.
On ne distingue point, dans ce vaste océan,
La valeur, la vertu, les talens, la naissance;
Tout se perd, se confond dans cette mer immense;
On ne sauroit pas plus y reconnoître l'eau
Du fleuve le plus grand que du moindre ruisseau.

Il est vrai, ma bergère, qu'ainsi que les roseaux s'élèvent au dessus des rivières les plus rapides, le vrai mérite perce malgré les envieux, sur-tout quand on en a autant que l'académicien qu'on vient de recevoir. Je le respecte autant que je lui suis attaché. Son goût pour les muses et pour Thalie fait qu'il se plaît chez vous.

vous. Comme toutes les personnes qui fréquentent votre maison, il chérit Favart et vous estime; pour lui qui a autant de douceur dans le caractère qu'il a d'esprit, tout le monde l'aime; il a eu des bontés pour moi : je voulois lui adresser quelques vers pour le prier de me les continuer, mais je n'ai point osé, quoique j'aie éprouvé par tout ce que je lui ai lu, qu'il écoute avec une bonté infinie les ouvrages les plus médiocres. Mes intérêts sont mieux entre vos mains, c'est vous faire sa cour que de vous mettre dans le cas d'obliger : votre cher mari fait plus pour ses amis que pour lui-même ; unissez-vous pour engager cet aimable abbé à me procurer en France la même place que j'occupe dans la Hesse, s'il veut s'intéresser pour moi, j'ai tout espoir ; point de pasteur en qui j'aie plus de confiance qu'en lui.

Il sait prêcher le bien, mais encor mieux le faire;
Tout à la fois bon poète, orateur,
Il sait plaire à l'esprit et captiver le cœur.
Il touche, il persuade, et, ce qu'on ne voit guère,
Il joint la modestie au savoir d'un docteur.
Auprès de lui soyez ma protectrice;
Si des postes de France il connoît l'intendant,
Il me peut en province obtenir du service.
J'y désire un bureau vacant,
Comme un petit collet désire un bénéfice.
Je ne demande point un bon canonicat,

Mais bien le revenu du plus petit chanoine ;
Il suffit à mes vœux sans luxe et sans éclat.
Je veux me soutenir dans le plus simple état,
Et j'y serai joyeux et plus content qu'un moine.

L'affoiblissement de la vue de Favart ne lui affoiblit pas l'esprit, il doit plus que personne attirer cette affluence de monde que vous ne cessez d'avoir : par-tout il a été heureux, parce qu'il mérite de l'être.

Les amateurs du Théâtre Tragique
Le désertoient pour l'Opéra Comique,
Par son génie, et ne négligeant rien ;
Tout Paris à présent court à l'Italien.
Son talent n'est point ordinaire ;
Il peint également et sultane et bergère ;
Naïf dans celle-ci, dans l'autre noble et fin ;
Tout connoisseur doit admirer le père
De Mahomet second, et d'Annette et Lubin.

Vous partagez ses réussites ; s'il se donne de la peine pour vous faire un rôle, vous ne vous en donnez pas moins pour le rendre ; vous en aurez eu beaucoup dans sa Plaideuse, peut-être autant que j'ai eu de plaisir à la lui entendre réciter.

La Plaideuse est faite pour plaire,
Et, si j'étois son juge, elle auroit tout succès ;
Je suis presque certain qu'en plaidant au parterre,
Elle doit obtenir le gain de son procès.

C'est avec toute la chaleur imaginable que je m'intéresse à voir remplir les désirs d'un couple que j'aime et que j'estime, et c'est avec ces sentimens que je ne cesserai, ma bergère, d'être

Votre, etc.

Lettre de M. Sticotti à M. Favart.

Vendredi, 8 juillet 1763.

Je vous ai prédit, monsieur, que votre pièce (*) iroit bien à la seconde représentation, et j'ai eu le contentement d'en être témoin. Jugez de ma joie par la sincère estime et la bonne amitié que j'ai pour vous. Sans un galant homme qui m'a reconduit chez moi dans son carrosse, j'aurois, hier soir, eu le plaisir de vous en faire mon compliment.

Je voudrois que nos salles ne fussent remplies que de spectateurs qui viennent de bonne foi pour s'amuser, ou de gens d'esprit qui n'ayant pas la basse jalousie de la plupart des confrères, ne soufflent pas aux choses médiocres et ne laissent point échapper le moindre trait. Ces demi-esprits sont aussi méchans que jaloux, ce sont des roquets qui aboient sans savoir pourquoi, qui n'ont pas l'odorat assez bon pour découvrir les beautés; qui ont la malice de tousser et de cracher quand ils les sentent, et trop de bile pour rire où tout le monde éclate.

(*) Les Fêtes de la Paix, par M. Favart, représentées le 14 juillet 1763 (*Note des éditeurs*).

Les scènes nouvelles acheveront le succès.

Je vais dîner chez milord qui m'a promis la musique des miennes.

Je vous embrasse de tout mon cœur, et suis, monsieur, avec l'attachement le plus sincère,

Votre, etc.

Mes respects, s'il vous plaît, à ma bergère.

LETTRE de M. l'abbé de Voisenon à M. Favart.

Ce dimanche, 21 décembre 1760.

J'ai recours à vous, mon très-cher ami, pour me tirer d'un pas où la foiblesse de ma tête me laisseroit embourbé; madame la duchesse de Choiseul veut donner des tablettes à madame de Pompadour : le titre sera *Souvenir ;* elle me demande deux couplets très-courts, afin qu'ils puissent être écrits sur la première page ; il ne faut pas que cela soit fade, et songer que c'est d'égale à égale : le refrain pourroit être *souvenez-vous-en :* vous croyez bien que je vous en ferai l'honneur; la chose est très-pressée, ainsi, je vous en conjure, ne perdez pas un moment à me donner cette preuve d'amitié pour la joindre à tant d'autres que vous m'avez déjà données.

Ma santé va bien lentement, mes forces ne peuvent pas revenir, et je suis dans un anéantissement qui m'inquiète d'autant plus, que j'ai toujours dans le creux de l'estomac une douleur fixe qui me fait craindre quelqu'obstruction funeste. Ne m'oubliez pas, je vous prie.

Ce dimanche soir, 21 décembre 1760.

Ayez pitié de moi, je vous en conjure, mon très-cher ami, j'attends vos couplets, ou la coupe de l'air avec impatience ; je ferai ce que je pourrai ; mais vous ne pouvez pas me faire un plus grand plaisir. Je suis intéressé à plaire à tout ce qui est Choiseul ; cela feroit peut-être quelque chose pour que ma petite fortune devienne un peu meilleure ; et, pour lors, je suis bien sûr que vous en seriez plus heureux.

LETTRE du même au même.

Paris, 24 décembre 1760.

Voici, mon très-cher ami, la lettre de madame la duchesse de Choiseul, que je vous envoie ; ayez grand soin de me la renvoyer aussitôt, parce que je veux garder la pièce justificative des platitudes qu'on me demande. Vos couplets étoient charmans, il faut être duchesse pour ne s'en pas contenter ; voyez, je vous prie, d'ici à demain à tourner deux couplets sur l'air *souvenez-vous-en.* Je vous crie merci de vous importuner à cet excès, mais votre amitié me rassure, et je suis bien sûr de ne vous être jamais à charge, lorsque je vous demande un plaisir.

Lettre de M. l'abbé de Voisenon à M. Favart.

Chatelleraut, 8 juin 1761.

Mon bon ami,

Je vous ai promis de vous écrire souvent, et je tiendrai ma parole. Jusqu'à présent ma santé va très-bien; le mouvement du voyage me rend la respiration libre; mais mon esprit ne l'est pas en songeant que chaque journée m'éloigne de vous de trente lieues. Nous passâmes hier par Tours, où madame la duchesse de Choiseul reçut tous les honneurs dus à la gouvernante de la province : nous entrâmes par le mail qui est planté d'arbres aussi beaux que ceux du boulevard, il étoit bordé des deux côtés par dix-sept compagnies de cinquante hommes chacune; messieurs de ville avoient fait dresser un café très-orné au milieu de l'allée; les dames y descendirent et y trouvèrent des rafraîchissemens de toute espèce : chocolat, café à la crême, thé et des glaces de toutes les sortes. Je mangeai gaillardement et je remontai en chaise, aidé par le bras de M. de Sinfrais que je fus fort étonné de trouver dans ce pays-là. Il y eût un maire

qui vint haranguer madame la duchesse ; M. Sinfrais pendant la harangue s'étoit posté précisément derrière, de sorte que son cheval donnoit des coups de tête dans le dos de l'orateur, ce qui coupoit les phrases en deux, parce que l'orateur se retournoit ; après il reprenoit le fil de son discours ; nouveaux coups de tête du cheval, et moi de pâmer de rire. A deux lieues d'ici nous avons eu une autre scène ; un ecclésiastique a fait arrêter le carrosse, et prononcé un discours pompeux adressé à M. Poissonnier, en l'appelant mon prince ; M. Poissonnier a répondu qu'il étoit plus, que tous les princes dépendoient de lui, et qu'il étoit médecin. Comment ! vous n'êtes pas M. le prince de Talmont, a dit le prêtre ? Il est mort depuis deux ans, a répondu madame la duchesse. Mais qui est donc dans ce carrosse ? C'est madame la duchesse de Choiseul. Aussitôt il a commencé par la louer sur l'éducation qu'elle donnoit à son fils. — Je n'en ai point, monsieur. — Ah ! vous n'en avez point, j'en suis fâché. Eh bien, si j'avois su que ce fût vous, je vous aurois préparé une harangue exprès ; ce sera pour une autre fois. Ensuite il a tiré sa révérence. Le bon Dieu le conduise.

Adieu, mon bon ami ; nous arriverons à Bordeaux jeudi ; je m'attends à me bourrer comme il faut : si j'étois avec vous, et mon aimable

petite nièce Pardine (*), ce voyage me divertiroit.

Envoyez, si vous voulez, cette lettre à madame Doublet (**).

(*) Madame Favart ayant contracté l'habitude d'employer souvent ce mot, toute sa société lui avoit donné le surnom de *Pardine* (*Note des éditeurs*).

(**) Madame Doublet présidoit une réunion de littérateurs, et sa maison étoit connue sous le titre de *bureau d'esprit*.

LETTRE de M. l'abbé de Voisenon à madame Favart.

Bordeaux, 11 juin 1761.

Ma chère petite nièce Pardine, nous arrivâmes hier ici à dix heures du soir. M. le maréchal de Richelieu avoit passé la Garonne pour venir au devant de madame la duchesse de Choiseul; il la conduisit dans sa belle frégate bien vernie, bien musquée sur-tout, et meublée d'un beau damas cramoisi avec des galons et des crépines d'or. Le canon tira si près de moi, que je crus que le coup sortoit de mon oreille; la bordée fut assez considérable, et le souper très-élégant: aujourd'hui on va à la comédie où l'on doit jouer l'Etourdi et la Femme qui a raison, pièce de Voltaire qui a toujours tort depuis la première scène jusqu'à la dernière; mais c'est un chef-d'œuvre pour un gentilhomme de la chambre. Toutes les dames de la ville souperont ensuite ici; il y aura une fête magnifique dont je vous rendrai compte. Nous resterons encore demain, et samedi nous poursuivrons notre voyage, qui sera terminé le mercredi. J'eus hier un accès d'asthme assez violent à Barbezieux, où nous avions couché; je fus obligé de me lever à trois

heures du matin; ma poitrine n'est pas encore nette à beaucoup près, et je crains que ma pauvre santé ainsi que mon plaisir ne soient bien loin de moi. Il m'a été impossible d'obtenir de M. le maréchal qu'il donnât la part à Chauville; il l'aime beaucoup, il en fait cas; il veut lui faire plaisir, mais il n'aura la part que dans quelque temps. Il est comme M. le duc d'Aumont, il se roidit contre les sollicitations. Les quatre gentilshommes sont des ballons soufflés par les intendans des menus. On n'a pas encore joué la pièce de votre mari; elle est à l'étude : j'ai promesse que l'on tiendra la main, autant que cela sera possible, pour que les libraires d'ici ne la contrefassent point.

Cette ville-ci est admirable avant que l'on n'y arrive, tout ce qui tient à l'extérieur est tout au mieux; mais ce qui m'afflige, c'est qu'on n'y voit point de sardines à cause de la guerre. Je ne savois pas que les sardines eussent pris parti contre nous, je m'en vengeai sur deux ortolans que je mangeai hier à souper, et sur un pâté de perdrix rouges aux truffes fait depuis le mois de novembre, à ce que dit M. le maréchal, et qui étoit aussi frais, aussi parfumé, que s'il avoit été fait de la veille. En voilà bien assez pour cette première lettre, demain je vous en écrirai autant; je ne m'accoutume pas à me voir séparé de mes meilleurs amis; un voyage aussi long est une demi-

mort : j'attends la résurrection avec bien de l'impatience ; j'entends par résurrection celle du cœur ; j'ai renoncé depuis long-temps à l'autre, et quand elle viendroit, qui est-ce qui voudroit d'un pauvre petit ressuscité ? Adieu, Pardine, embrassez votre homme ; faites mes complimens à l'hermite (*) et dites au gros gars (**) que je parle de lui et que je l'aime bien.

(*) On croit qu'il s'agit ici de l'abbé Cosson.
(**) M. Caillau, acteur de la Comédie Italienne.

Lettre de M. l'abbé de Voisenon à M. Favart.

Bordeaux, 12 juin 1761.

Mon ami,

Je ne suis pas à me repentir d'avoir fait mon voyage ; j'ai passé une nuit affreuse : je viens de fumer et de prendre mon kermès. Je ne pourrai voir aucune des raretés de cette ville : si je suis trois jours de suite à Cauterès dans cet état-là, vous me reverrez à la fin du mois, et il y a à parier que cela sera. J'allai hier à la comédie ; il y avoit une demi-chambrée. La troupe est indigne, et les femmes sur-tout ; l'acteur le moins mauvais est le valet, il copie Préville et lui ressemble comme s'il avoit été peint par un barbouilleur d'enseigne à bière ; mais le tout est beaucoup trop bon pour le public d'ici ; je n'en ai jamais vu un aussi dur : ce n'est point par discernement, c'est par impuissance de juger ; que l'on ne me parle plus des Gascons ; il faut leur donner du foin ; ils chuchotent éternellement pendant le spectacle : cela ressemble à ces essaims d'insectes qui bourdonnent pendant l'été ; ils n'applaudissent pas une fois. Grandval y a été trouvé détestable et Carlin sifflé. Je vous ga-

rantis bien que la pièce turque (*) aura le même sort. Les comédiens en la jouant l'accommoderont à la turque, et le parterre n'en comprendra pas un mot. On la donnera avec les Caquets qui certainement réussiront mieux. Ah ! quel vilain peuple ! J'en ai dit mon sentiment à M. le maréchal, il m'a répondu : Vous avez raison, vous le connoissez bien ; c'est une sotte espèce. Il y avoit hier à souper une table de trente couverts et une de vingt ; je n'y ai pas vu deux jolies femmes, ni entendu lâcher un trait : je crois que la Garonne a pris la place de la Seine, et que la Seine est venue ici ; que les neveux du bon Montaigne sont degénérés ! Je remarquai cependant une espèce de beauté qui me paroissoit plus sotte que jolie. M. l'intendant me confirma dans cette idée et me raconta une histoire sur elle, toute récente. Son mari, que j'eus l'honneur de voir, seroit le modèle à Paris des maris les plus bêtes ; elle a pour lui l'aversion la plus décidée. Cet homme tomba malade il y a un mois, et convaincu de la bonne amitié de son épouse, il dit qu'elle l'avoit empoisonné : cette tendre moitié, comptant être veuve dès le jour même, déclara qu'elle vouloit que l'on ouvrît son mari pour la justifier. Il survint une crise qui le tira d'affaire : Vous voilà

(*) Les Trois Sultanes.

justifiée, madame, dirent les chirurgiens, monsieur est hors d'affaire ; il n'importe, messieurs, je veux absolument qu'on l'ouvre, cela est nécessaire pour ma justification. Elle insista si fort, que le pauvre mari sauta de son lit, prit sa robe de conseiller et courut au palais ouvrir son avis, pour que son ventre ne le fût pas. La femme a moins peur pour le sien.

Nous aurons ce soir autant de monde. La table hier à dîner fut couverte de sardines ; j'en mangeai six en six bouchées ; c'est un morceau délicieux ; je compte, malgré mon kermès, en manger autant aujourd'hui avec mes deux ortolans. Nous partons demain, et mercredi nous arriverons à Cauterès ; la poste ne part que le samedi ; si je suis malade, je vous écrirai mon retour, et si je me porte bien, ce dont je doute, je prendrai patience jusqu'au mois d'octobre. J'embrasse de tout mon cœur ma chère petite nièce Pardinette. Je voudrois bien sincèrement être de retour pour faire la partie de mon neveu Brûle-gueule ou Fumichon (1).

(*) Surnom donné par M. de Voisenon à M. Favart, qui étoit dans l'habitude de fumer.

Lettre du même au même.

Cauterès, 18 juin 1761.

Mon cher neveu Brule-gueule,

Je suis arrivé hier en bonne santé ; j'ai mal dormi, parce que la maison où je loge est sur un torrent qui fait un bruit affreux ; j'espère que je m'y accoutumerai. Ce pays-ci ressemble à l'enfer comme si on y étoit, excepté pourtant que l'on y meurt de froid ; mais c'est une horreur à la glace, comme étoit la tragédie de Térée (*). On y est écrasé par des montagnes qui se confondent avec le ciel ; on y voit de la neige sur la cime ; plus bas sont des fumées qui ressemblent aux fours à plâtre de Belleville. De tous côtés se trouvent des pans de rochers énormes qui ne tiennent à rien : les uns sont de marbre, et les autres d'ardoises ; presque tous sont fendus par des laves d'eau qui s'échappent avec force et viennent tomber dans le torrent continuel qui est à côté du chemin. On voit de petits espaces où sont bâties de petites cabanes toutes couvertes d'ardoises, les montagnards sont vêtus d'un habit couleur de suie, ont au

(*) Pièce de Lemierre, représentée au commencement de l'année 1761.

lieu de chapeau une grosse toque de la même étoffe que l'habit ; leur visage paroît brûlé ; on croit réellement être avec les sujets de M. Béelzébuth. Les femmes y ont des coqueluchons rouges qui ressemblent à ceux des moines, avec de petits rubans cousus tout du long. Comme elles sont très-curieuses, elles s'assemblent, elles s'attroupent ; l'on diroit que ce sont autant de religieuses qui viennent savoir ce dont il s'agit dans le monde ; cet ajustement sied assez bien à celles qui sont jeunes et jolies ; mais les vieilles ont l'air des trois Parques, d'autant plus qu'elles ont toujours le fuseau à la main. Nous laissâmes nos équipages à trois lieues d'ici, et des baragouineurs à la mine démoniaque nous portèrent sur des chaises de paille. Comme les miens alloient très-vîte à cause de la légèreté de ma personne, je me trouvai seul au milieu d'eux ; j'eus grand'peur qu'ils ne me dévalisassent et ne me jetassent comme une plume dans le torrent ; je leur disois qu'il falloit attendre madame la duchesse ; mais ils me répondoient que je n'avois encore rien à craindre. A une demi-lieue de là, ils me posèrent à terre et me dirent qu'ils alloient me demander quelque chose ; je leur promis de leur accorder tout ce qu'ils voudroient : c'étoit la préférence pour me porter pendant tout le temps que je resterois ici. Je leur donnai bien vîte ma parole, et de plus un écu de gra-

tification outre leur paiement ; aussitôt ces drôles-là dansèrent en me portant, de façon que j'avois toutes les peines du monde à me tenir sur ma pauvre petite chaise ; ils chantoient *io bibero, io cantero, io saltero*. Ils veulent me porter un jour sur le haut d'une montagne, pour me faire tuer un ours et une biche : ce sera la première fois que l'on aura couru une biche en chaise à porteur. Adieu, cher petit neveu, dites à ma nièce que je l'aime toujours ; mille choses au gros gars.

Lettre de M. l'abbé de Voisenon à madame Favart.

Cauterès, 30 juin 1761.

Ma chère petite nièce Pardine,

Ma santé est très-jolie : je suis cependant jaune ; mais je n'étouffe point, quoique je sois absolument couché sur un torrent qui fait un bruit épouvantable. L'oncle de madame la duchesse de Choiseul, qui vous faisoit tant de complimens dans le foyer, est arrivé d'hier ; il loge avec moi. Il trouve déjà que l'on mène une vie triste ici. Je l'ai cependant présenté ce matin dans la meilleure maison de Cauterès. J'avoue que j'y suis les trois quarts du jour ; il n'y a point de femmes ; mais il y a des choses dont je fais plus d'usage : en un mot, c'est chez le pâtissier ; il fait des tartelettes admirables, des petits gâteaux d'une légèreté singulière, et des petites tourtes composées avec de la crême et de la farine de millet ; on appelle cela des millassons. Je m'en gave toute la journée ; cela fait aigrir mes eaux, cela me rend jaune ; mais je me porte bien, et je fais l'amour sur le cul du four.

Croiriez-vous que cet honnête homme de

Sourdis est ici. Je l'ai bien peint à ces dames, qui ne lui ont pas permis l'entrée de leur maison. Madame de Mazarin doit venir, à ce que l'on prétend; c'est afin que le pâtissier ait deux fours au lieu d'un. Je n'irai pas cuire à celui-là. Il y a un grenadier à Barrège qui est tombé tout d'un coup à l'agonie. Le curé a voulu l'exhorter; mais il n'a pas pu se faire entendre du mourant. Le tambour du régiment s'est vanté de réussir mieux. Parle donc, mon ami Sans-Quartier, s'est-il écrié? reconnois-tu bien Joli-Cœur? serre-moi la main comme tu m'entends. Messieurs, il me serre la main, il m'entend. Dites-lui donc deux mots d'édification, a réparti le curé. Mon ami Sans-Quartier, recommande ton ame à Dieu et f.... toi du reste. Avez-vous quelque chose de mieux à lui dire, M. le curé? Voilà les nouvelles du pays. Adieu, ma chère petite nièce Pardine; j'espère que je vous reverrai encore. Embrassez mon neveu, l'hermite et le gros garçon. . . . .

LETTRE de M. l'abbé de Voisenon à M. Favart.

Cauterès, 4 juillet 1761.

MON CHER NEVEU,

Il y a aujourd'hui un mois que je suis parti de Paris ; il en reste encore trois, et cela me paroît d'une longueur exorbitante. Il fait un temps déplorable dans l'horrible cloaque où je suis. La pluie nous inonde tous les jours. On mène une vie de religieux ; on ne mange pas les uns chez les autres ; il n'y a que madame de Périgord et madame de Berrier à qui on fait des visites plus sèches que le temps ; cela fait passer les après-dînée ; les matinées sont consacrées à la prise des eaux et à se baigner. Je n'ai pas encore essayé ce dernier plaisir ; ce sera dans cinq ou six jours. En attendant ce nouveau régime, je me porte mieux que jamais ; ma poitrine est nette et ma tête est vide. Je ne fais pas et ne pourrois pas faire une panse d'A, parce que je n'ai pas un moment à moi le matin. Madame la duchese de Choiseul est d'une foiblesse extrême ; si elle étoit encore huit ou dix jours dans le même état, mon sentiment seroit qu'elle

regagnât Versailles ; mais elle dépend d'un médecin qui l'a accompagnée. Mon frère me mande qu'il a soupé une fois avec vous ; j'envie son sort ; j'espère qu'un temps viendra qu'il enviera le mien. Je vous remercie pour le petit Claudinet (*) du bouquet que vous lui avez donné ; vous m'en donnez un toutes les fois que vous m'écrivez ; c'est dommage que vos lettres soient si rares et si courtes. Adieu, mon cher neveu Fumichon ; embrassez bien ma nièce et le cher petit Favardeau, que j'aime de tout mon cœur.

(*) Nom de baptême de M. de Voisenon.

Lettre de M. l'abbé de Voisenon à madame Favart.

Cauterès, 8 juillet 1761.

Ma chère petite nièce Pardine,

Nous avons ici des marionnettes qui sont bonnes ; mais le pâtissier vaut mieux. Je crains que Sourdis ne me fasse jouer sur le théâtre par Polichinelle. Il a brouillé les trois quarts des dames avec les nôtres. Hier il avoit mis le soir une grande barre à travers la rue, dans l'endroit où je passe en venant me coucher ; on l'aperçut avec un flambeau, cela fit que je ne me cassai pas le cou. Je me défie de ce vilain homme, et je ne lui parle pas.

On annonça hier, au son du tambour, les Arrêts de l'Amour, opéra comique de M. Favart (*), ainsi le nom de mon neveu s'étend au bout du monde. Malgré la ressource du spectacle, je m'ennuie ; personne ne m'écrit ; mais pourvu que j'aie de vos nouvelles, c'est comme si j'en avois de toute la terre.

(*) Cette pièce n'est pas de M. Favart, mais de M. Dorneval, et la musique de M. Aubert. On la trouve imprimée dans le tome 2.e du Théâtre de la Foire.

(*Note des éditeurs*).

Lettre de M. l'abbé de Voisenon à M. Favart.

Cauterès, 11 juillet 1761.

Mon cher neveu,

C'est aujourd'hui que j'étouffe, mais par ma faute. Je dînai si fortement hier, que je ne pouvois pas me remuer en jouant au cavagnole; j'étois si plein, que je disois à tout le monde : ne me touchez pas, car je répandrai. Je soupai par extraordinaire; ma poitrine a sifflé toute la nuit, et j'ai actuellement dans l'estomac mes six gobelets d'eau, qui disent comme ça qu'ils ne veulent pas passer; je vais les pousser avec mon chocolat : cela ne m'empêche pas de dire cette chanson sur l'air : *La sagesse est de bien aimer.*

La sagesse est de bien dîner,
En commençant par le potage;
La sagesse est de bien souper,
En finissant par le fromage.
On est heureux, si l'on peut se gaver,
Et si l'on digère, on est sage,
Et si l'on digère, on est sage.

La sagesse, etc.

Cette belle pièce n'est pas de moi; elle est de madame de Clermont d'Amboise; madame de

Choiseul la chante sur son clavecin, et moi au médecin. Nous sommes trois asthmatiques ici. Il y en a un qui est commissaire des guerres de Bordeaux ; il est si galant, qu'il porte deux portraits de femme en miniature aux deux boutons de sa culotte : ils ne paroissent pas, il y a un secret qui les cache. Je t'assure que s'il est comme moi, il ne les perdra jamais, et que rien ne les fera sauter. Vous croyez peut-être que nous nous amusons, mon ami ; vous vous trompez ; c'est un ennui continu avec des redoublemens ; et ce qui m'attriste encore plus, c'est que le médecin, à ce que je crains, nous tiendra ici plus long-temps qu'il ne dit ; je le déteste, et je pense qu'il me le rend bien. Je ne vis qu'avec des taupiers ; quand pourrai-je vivre avec mon bon neveu et mon aimable petite nièce Pardine, que j'aime et que j'embrasse de tout mon cœur.

Mes complimens à l'hermite, au gros gars, et à tous nos amis.

Lettre du même au même.

Cauterès, 13 janvier 1761.

Mon cher neveu,

Vous recevrez cette lettre avant celle que je vous écrivis avant-hier. Je profite d'un courrier du cabinet qui part dans l'instant pour Versailles, et qui y sera dans cinq ou six jours.

Ma santé est assez bonne pour que j'aie monté aujourd'hui sur une montagne à perte de vue. J'ai vu les nuages sous mes pieds, et je sentois le soufre comme si le tonnerre avoit été prêt à sortir de mon nez. Je craignois en vérité son voisinage, et, toutes réflexions faites, je me suis laissé dégringoler bien vite. Au reste, je mène une vie fort uniforme, fort triste, fort ennuyeuse; et sans le four de mon bon ami le pâtissier, je serois bien à plaindre. Nos marionnettes partent demain après avoir perdu 50 francs dans leur voyage. Il n'y a plus de goût. Ah ! pauvre siècle; il ne nous manque ici que mademoiselle Piccinelli (*); nous serions obligés de déserter, et nos eaux ne pourroient pas passer. Qu'est-ce que c'est qu'un Compliment sans Compliment à

(*) Actrice du Théâtre Italien.

l'Opéra Comique, que l'Avant-coureur m'assure être de la plus grande gaîté ? Vous ne m'informez de rien, mon cher petit neveu, et quoique vous soyez dans le pays où se fabriquent toutes les nouvelles, votre silence me feroit croire que vous habitez un lieu aussi sauvage que Cauterès; mais vous m'écrivez que vous vous portez bien, et que vous m'aimez toujours, c'est m'en mander assez.

J'embrasse femme, sœur, petit garçon et amis.

Lettre du même au même.

Cauterès, 14 juillet 1761.

Mon cher neveu,

Je vous écrivis hier, et je vous écris encore aujourd'hui ; c'est jour de poste, je me reprocherois d'en laisser passer un seul sans vous donner de mes nouvelles. Nous sommes dans le chagrin. Madame de Stainville a reçu la nouvelle de la mort de son grand-père ; il avoit quatre-vingt-sept ans ; elle n'en a que quatorze et demi ; on est sensible à cet âge. On me mande que madame Doublet n'est pas bien ; je ne me pourrois pas accoutumer à sa perte, et ce seroit une affliction bien vive pour moi de ne la plus retrouver. Mandez-m'en des nouvelles, je vous prie, mon ami : c'est moi qui paierai vôtre gageure, puisque c'est moi qui vous l'ai fait perdre, et à qui il en coûte le plus par la privation où je suis de vous voir. Contre qui donc avez-vous parié ? Vous deviez être sûr de perdre, puisqu'il s'agissoit de me rapprocher de vous. Je reviendrai ni mieux, ni plus mal que lorsque je suis parti. Je me tue à table, et je ne ferme pas l'œil au lit, ne pouvant pas m'habituer au bruit du torrent sur lequel je couche ;

c'est au point que j'ai toujours envie de couvrir ma tête d'un parapluie avant de tâcher de m'endormir. Ah ! quel pays ! quel pays ! Nos marionnettes le quittent demain ; elles en sont pour leurs frais. Hier elles furent obligées de fermer leur spectacle, quoique l'on jouât le Bonhomme aux Indes, parade de M. Gueullette. Il n'y a pas plus de goût à Cauterès qu'à Paris. Adieu, mon cher neveu ; embrassez pour moi ma petite nièce. Vous ne vous plaindrez pas de mon exactitude. C'est une consolation de vous écrire. Vous ne suivez point mon exemple ; je vous en aimerois davantage, et je ne vous aime pas moins.

Lettre de M. l'abbé de Voisenon à madame Favart.

Cauterès, 17 juillet 1761.

Ma chère petite nièce Pardine,

Mes insomnies, mes indigestions, ma jaunisse et ma santé vont toujours à merveille; je grimpe les montagnes comme une chèvre; mais je ne peux les descendre, tant elles sont escarpées et glissantes. On a autant de peine à s'y tenir sans tomber qu'une pièce nouvelle, qui n'est point de votre mari, en a pour ne pas broncher sur vôtre théâtre; ainsi, à chaque faux pas que je fais, je m'écrie : Voilà la Bonne Fille. Je n'ai d'autre parti à prendre que de me laisser couler sur le derrière; voilà la différence de moi et de vos pièces qui montrent le leur.

Nous sommes ranimés ici par l'arrivée journalière d'une horrible quantité d'Espagnols, qui sont enveloppés dans des manteaux comme des robes de chambre. Plus le soleil darde, plus ils se couvrent; leur tête est cachée sous des chapeaux énormes; ils ne viennent pas tant à Cauterès pour prendre les eaux, que parce que c'est un séjour affreux; ils y viennent humer la tristesse comme on prend du lait, et ils ne veulent

veulent point me regarder, parce que mon air de gaîté leur fait du mal.

Nous attendons ce soir M. l'évêque de Soissons, à qui je parlerai du père Chrysostôme. Je vais dans l'instant dîner chez madame Berrier, qui est bonne femme, mais digne d'être Espagnole. Madame de Stainville est dans le chagrin; son grand-père, qu'elle aimoit fort, est parti pour l'autre monde; elle a fait dire beaucoup de messes, qui ont fait plus de bien aux moines qu'au défunt. Madame de Choiseul commence à se bien trouver des eaux; nous sommes ici jusqu'au mois d'octobre, selon toute apparence. Je n'ai d'espérance que dans la mélancolie de notre médecin; je tâche de lui persuader que l'air du pays ne lui convient pas; mais il se défie de mes discours, parce que je me défie de ses ordonnances. Adieu, ma chère petite nièce Pardine; je vous souhaite plus de santé que je n'ai de plaisir, et vous proteste, avec la plus grande vérité, que je vous aime de tout mon cœur, ainsi que votre mari, auquel je vous prie de dire bien des choses tendres. Mille complimens à nos amis. J'embrasse votre petit garçon.

Imaginez-vous que Prevost (*), étoit à Paris un petit folichonnet en comparaison de ce qu'il est ici. Ah! mon Dieu! quel homme!

(*) Son valet de chambre (*Note des éditeurs*).

Lettre du même à la même.

Cauterès, 21 juillet 1761.

Ma chère petite nièce Pardine,

Si vous saviez le bien que me font vos lettres, vous m'écririez plus souvent. Mes eaux passent mieux le jour que j'ai de vos nouvelles. Quand vous me mandez que vous avez de l'amitié pour moi, mon cœur se porte bien, et la santé est toujours le fruit du contentement de l'esprit.

Jeliote est venu passer deux jours avec nous; il est parti ce matin, et reviendra au 1.er d'août à demeure. Il a fait le coucou avec toutes les graces que vous lui connoissez; je compte en tirer un grand avantage pour mon amusement et pour ma satisfaction. Je me persuade qu'il m'aime un peu; cela me distraira des taupinières que les taupiers d'ici font perpétuellement sous mes pieds; ceux de Paris ne sont rien en comparaison de ceux de Cauterès. Il seroit très-possible que vous et mon neveu gagnassiez votre pari, et que je fusse de retour avant madame la duchesse de Choiseul; je ne partirai cependant que pour de fortes raisons.

Nous avons deux personnages ici, auprès de qui la Rancune est un bon homme ; jugez de la tendre amitié que j'ai pour eux ! Je voudrois bien que votre cantatrice eût le comique moins noble, et que vous eussiez plus de monde ; si cela continue, vous ressemblerez à la noblesse de Normandie, qui meurt de faim.

Madame Corbi me dit que l'Opéra Comique fait des merveilles ; on lui a cependant mandé qu'une pièce nouvelle, dont elle ne sait pas le titre, étoit tombée ; je juge que c'est la Fausse Turque de Monnet. Toute autre pièce turque, que celle du poète aux gros yeux, sera la Fausse Turque ; il n'y aura jamais que la sienne de véritable ; il feroit bien de ne perdre ni ses yeux ni son temps. Qu'il profite de l'âge où l'on a des talens ; différer, c'est comme si l'on attendoit le mois de décembre pour faire la moisson ; on ne trouveroit que les épis, et point de grains dedans. Je lui prêcherai ce sermon-là au mois d'octobre ; je crains qu'il ne me tienne pas compte de ces paroles de l'église ; mais, quand je lui parle, ce ne sont pas les yeux qui lui manquent, ce sont les oreilles ; cependant embrassez-le pour moi.

Adieu, ma chère petite nièce Pardinette ; ne m'aimez l'un et l'autre que la moitié moins que je vous aime, et vous m'aimerez beaucoup.

LETTRE du même à la même.

Cauterès, 25 juillet 1761.

MA CHÈRE PETITE NIÈCE PARDINE,

J'ai dû vous ruiner par le port de ma dernière lettre; ça été un trait d'esprit de Prevost, qui, trouvant cette lettre cachetée sur mon écritoire, a été la porter à la poste, et m'a empêché de la mettre dans le paquet de madame la duchesse de Choiseul. J'ai reçu ce matin celle où vous m'aviez mis le journal de la marraine, madame Doublet. Je vous le garderai, comme un bonbon qui fait délecter tous ceux qui le lisent. Je reconnois les éclairs, la gaîté et l'amitié de mon ancienne amie. Vous me marquez qu'elle est toujours la vôtre; que peut-elle faire de mieux? qui pourroit-elle aimer de plus aimable que vous, ma chère petite nièce Pardinette? Si l'on envoyoit un joli diamant tout taillé à un lapidaire pour le mettre en œuvre, je crois que l'ouvrier en seroit fort aise et l'aimeroit beaucoup. Vous êtes le bijou, ma chère petite nièce, et la marraine est le metteur en œuvre. Je ne m'étonne pas que votre rôle, dans le Dépit amoureux, ait été mauvais, et que vous l'ayez rendu bon. C'est comme moi, qui deviens triste, et que vous

rendrez gai, quand je vous reverrai. Je doute que cette pièce vous donne de l'argent; je ne la crois applaudie que par ceux qui n'en donnent point. Je suis sûr que la Plaideuse (*) gagnera son procès; son avocat est trop accoutumé à ne perdre jamais ses causes; j'espère aussi du petit Conte de Marmontel (**), quoique bien ingrat à traiter. Vous faites bien de vous passer de musicien; vous serez bien sûre des airs que vous choisirez, et ce sera un profit de plus, si la pièce réussit, comme je l'espère, puisqu'elle est de vous, et que votre mari l'a corrigée. Les pièces d'une femme aimable valent le double, quand un mari comme le vôtre y met la main. Je me flatte que je trouverai toutes ces nouveautés encore brillantes à mon retour; il est toujours fixé au mois d'octobre. Je me baigne tous les matins; je ressemble à une allumette que l'on soufre; je m'en porte assez bien; cependant j'ai des ressentimens de mon asthme, dont je suis bien certain que je ne guérirai jamais. M. le maréchal de Richelieu a tant de confiance dans la vertu des eaux, qu'il m'écrit exprès pour m'annoncer que, lorsque je repasserai à Bordeaux, il m'amenera une jolie femme dès que je serai couché, qu'il fermera la porte, et qu'il ne l'ouvrira qu'à bonnes enseignes. J'accoutu-

(*) Pièce de M. Favart.

(**) Annette et Lubin.

merai cette pauvre malheureuse à ma boisson d'ici, c'est-à-dire à l'eau claire. Je sens que je vieillis, au lieu de rajeunir, comme on me l'avoit fait espérer ; je ne vis qu'en faisant le beau masque.

Madame de Périgord part après-demain, au grand regret de tous les habitans de Cauterès ; les nôtres seront moins vifs ; nous n'étions point liés avec elle, et l'on ne se voyoit que de loin en loin en cérémonie. Je vous enverrai incessamment une réponse à la marraine ; je suis bien affligé de l'état de sa pauvre nièce ; c'est une plante qui sèche, faute d'être arrosée ; on ne manque pourtant pas de jardiniers.

Mes complimens à votre mari, à votre sœur, au petit garçon et à nos amis.

Votre oncle, etc.

Lettre de M. l'abbé de Voisenon à M. Favart.

Cauterès, 28 juillet 1761.

Mon ami,

Notre tristesse est augmentée par les nouvelles que nous venons de recevoir. Si quelque chose peut me consoler de n'être pas à Paris, c'est que l'on doit y être encore plus triste que nous. On me mande cependant une aventure qui me fait pleurer de joie, comme quand on vous applaudit. Mon petit neveu s'est distingué; il a fait une défense, une retraite et une attaque où il a donné des preuves de son sang-froid, de sa prudence et de sa valeur. Les généraux en sont informés, à ce que madame Doublet me fait écrire. Je ne conçois pas à quelle occasion un simple capitaine de cavalerie a pu faire rouler une action sur lui seul; je juge qu'on lui aura donné une poste à garder, qu'on est venu l'attaquer, qu'il l'aura défendu, qu'il aura fait sa retraite, et ensuite une attaque pour se remparer de son poste. Je ne puis parler de ces choses que comme un serviteur de Dieu; je parlerois comme un des vôtres, si c'étoit de comédies.

10...

Voici une réponse pour madame Doublet. Je réponds à son journal par un historique de nos très-minces plaisirs. Je vous prie de n'en rien dire à Corbi; madame de Choiseul seroit peut-être fâchée que l'on sût à Paris ce qui se passe ici. Les femmes de la cour sont circonspectes.

Les bains continuent de me faire du bien et m'amusent beaucoup tous les matins ; j'y fais des gambades, j'y joue avec les robinets qui ne sont pas les miens, au moins, car je ne pourrois pas entrer en jeu ; et je me donne la douche sur la poitrine, afin de fondre les vilaines humeurs qui m'étouffoient. J'ai pour voisin de bain un capitaine de vaisseau, grand bavard, qui lie conversation avec moi. Son bain est posé de façon que sa tête est placée à mon derrière, que je charge souvent de la réponse. Je serai bien heureux si, à mon retour, ma santé est aussi bonne qu'ici. Rien ne me manquera, puisque j'aurai le plaisir de vous embrasser tous deux.

Mes complimens à ma petite nièce Pardine et à tous nos amis. Adieu, l'ami Fumichon.

LETTRE du même au même.

Cauterès, 1.er août 1761.

MON CHER NEVEU,

Vous faites des gueulades, et moi j'en fais aussi dont je me trouve souvent mal. On a mis madame la duchesse de Choiseul au lait pour toute nourriture. Je ne sais pas si ce régime lui fera du bien; mais je sais qu'il me tuera, parce qu'on lui donne des pâtes de riz, ou de macaroni, ou de vermicelli; de bonnes soupes au lait avec des œufs. Je me bourre de toutes ces choses, indépendamment du poisson, et du gras, et des tartelettes. Un second pâtissier, sur ma réputation, est venu s'établir ici; tous les jours il y a une émulation et un combat entre ces deux artistes. Je mange et juge; c'est mon estomac qui en paie les dépens. Le lendemain mes eaux le nettoient. Je vais au bain et je reviens au four. Malgré toutes mes extravagances, je me flatte que je reviendrai dans le même état que celui où j'étois quand je suis parti. Ces eaux-ci sont merveilleuses, miraculeuses pour les personnes qui se conduisent bien. Il n'y a pas jusqu'à deux bossus qui sont arrivés depuis quinze

jours pour applanir leur bosse. Je les examine toutes les après-midi ; je crois réellement qu'ils acquerront l'égalité des épaules ; celle qui étoit plate devient aussi grosse que l'autre. On mène à la fontaine des chevaux poussifs et hongres. On prétend que, l'année dernière, il y en eut un qui guérit de la pousse, et qui, de hongre qu'il étoit, redevint entier. Je n'en suis pas encore là. Mon asthme va mieux ; mais je tiens toujours beaucoup du cheval hongre. Peut-être se fera-t-il un miracle d'ici à deux mois que nous avons à demeurer dans ce joli séjour.

Je reviendrai dans le temps des grives ; j'en ferai manger à ma chère petite nièce ; vous les effaroucherez, et moi je les tuerai. Nous avons ici des perdreaux rouges que l'on apporte de toutes parts ; ils sont délicieux ; mais comme ils viennent de trop loin, je ne puis pas aller les chasser. Il n'est pas temps de dresser ma petite Roxelane blanche ; elle est trop jeune, il faut attendre à l'année prochaine ; jusque-là on peut la caresser, après quoi on ne s'occupera qu'à la fouetter.

Vous m'affligez réellement en me marquant que vos yeux baissent : ceux de l'esprit ne s'en ressentiront pas ; c'est une consolation ; mais bien foible pour quelqu'un qui est indépendant, et qui est sur le point de dépendre de tout le monde. Je sens à quel point je vous aime par la

manière dont je suis affecté de votre situation. Du courage. Adieu, mon cher neveu ; aimez bien votre oncle, qui ne cessera de vous le rendre de tout son cœur.

Je remercie MM. Caillau, Guérin, Chevalier, Lourdet, Boucher et Vanloo de leur souvenir ; je ne puis mieux leur marquer ma reconnoissance qu'en priant ma bonne petite nièce Pardine de les embrasser pour moi.

Lettre du même au même.

Cauterès, 4 août 1761.

Mon bon petit neveu,

Je suis si gonflé de pâtisserie, que j'en crève. Je me suis baigné malgré mon indigestion dans mon eau soufrée. Le mal de cœur m'y a pris, j'en suis sorti au bout d'une demi-heure, mais tout en nage, et tout près de tomber en foiblesse. Je ne fais que d'en arriver. Je songe à vous, cela soulage mon mal; je vous écris, cela le dissipe; mais ce qui m'afflige réellement, c'est que madame la duchesse de Choiseul déclara hier à table qu'elle ne partiroit qu'au commencement d'octobre, par conséquent je compte ne vous revoir qu'à la Toussaint.

Il y a deux mois que je vous ai quitté, je me croyois à moitié chemin, je me suis trompé. Nous irons à Barrège le 7 ou le 8 de septembre. C'est un lieu plus vilain que celui-ci, à ce que l'on dit. Je ne conçois pas que cela soit possible; c'est comme si l'on m'assuroit qu'il y a un comédien plus mauvais que Baletti. Je ne serai certainement pas logé si commodément

qu'ici. J'ai une petite maison pour moi seul et M. de Thiéri. Il partira pour Paris quand nous partirons pour Barrège ; il prendra par la Provence, passera par Marseille, Toulon et Avignon (*). Je voudrois bien y aller aussi, afin de respirer l'air natal de ma chère petite nièce ; j'y chanterois un hymne en l'honneur des talens et des graces, puisque c'est le lieu de leur naissance. Si je passois au contraire dans la patrie de mademoiselle Piccinelli, je serois fâché de ne l'y pas trouver, parce que je craindrois de la revoir à Paris.

Jeliote est établi ici depuis avant-hier ; il est changé, fort maigre, et n'a plus d'as au piquet ; ce qui m'afflige par la raison que nous sommes ensemble contre un commissaire des guerres plus asthmatique que moi ; mais qui joue beaucoup mieux , et qui est plus heureux. Il ne se nourrit que de vieille merluche au beurre ; il y ressemble singulièrement, et je crois toujours qu'il mange son portrait. M. le maréchal de Richelieu me mande cependant que cet homme, qui est de Bordeaux, a une femme charmante qui l'adore, qui le lèche, qui est transportée de plaisir lorsqu'elle en reçoit une caresse, qu'elle lui est très-fidèle, et qu'elle n'a qu'un amant et un greluchon ; voilà ce que le maréchal appelle

(*) Madame Favart étoit née à Avignon.

de la fidélité. Je finis ma lettre pour aller dîner; c'est, après vous avoir écrit, ce que l'on peut faire de mieux.

Aimez toujours votre oncle.

J'embrasse ma nièce, le petit garçon et tous nos amis.

Votre, etc.

Lettre de M. Favart à M. l'abbé de Voisenon.

1761, juillet.

Mon cher abbé,

Me voilà dans le costume des maris ; je suis aveugle ou peu s'en faut. Je n'aurai peut-être plus le plaisir de vous voir ; mais j'espère m'en dédommager en ayant le bonheur de vous entendre : c'est de vous que j'attends ma consolation ; il n'y a personne dans le monde qui soit plus en état d'en donner à ses amis ; vous êtes, je crois, le seul être qui réunisse aussi parfaitement les agrémens les plus piquans de l'esprit aux qualités du cœur les plus solides et les plus essentielles. Je sens que mon état vous attriste : pour effacer cette impression, je vais vous faire le récit d'une petite aventure nocturne du Palais-Royal. Mesdemoiselles Sarton, Coupé, Bellenaut et.... se promenoient la semaine dernière dans le jardin, à onze heures du soir, la tête enveloppée dans de grandes coiffes ; deux demoiselles de l'Opéra se promenoient dans le même jardin, à cette même heure, avec un pareil costume. Les demoiselles Sarton et compagnie, voyant passer deux figures enveloppées de grandes coiffes, jugèrent à leur allure *croupionale* qu'elles étoient

de leur profession; elles s'approchèrent pour savoir qui c'étoit, et levèrent brusquement les coiffes de ces masques femelles, qu'elles reconnurent en effet pour deux de leurs camarades. Celles-ci trouvèrent fort impertinent que des filles comme elles leur manquassent de respect: grand bruit qui attire tous les curieux d'aventures. Nos actrices, et mesdemoiselles Sarton, Coupé, Bellenaut, etc. commencèrent par se dire poliment des injures: vous êtes des... des.... des.... Jusque-là elles n'apprenoient rien de nouveau au public; mais bientôt elles passèrent à de petites anecdotes de leur vie que l'on ignoroit, et où plusieurs des spectateurs se trouvoient intéressés. D'abord ce n'étoient que des politesses; mais des vous on en vient aux toi, et des toi aux soufflets: on sépare les combattantes; elles se donnent rendez-vous pour le lendemain à pareille heure, afin d'achever d'instruire le Palais-Royal des autres détails de leur histoire. Le lendemain querelle plus vive; autre rendez-vous pour le jour suivant; mais comme plusieurs de nos championnes logeoient dans les maisons qui donnent sur le jardin, lorsqu'elles voulurent sortir de chez elles, elles trouvèrent à leur porte des cadenas que M. de Montamant avoit eu la cruauté d'y faire attacher pour éviter le scandale. Ce n'étoit pas là où il falloit les mettre.

Autre

Autre histoire véritable et remarquable, arrivée au père Chrysostôme, et qu'il a eu la bonté de nous raconter. Un jour qu'il prêchoit à Belleville, l'affluence étoit si grande, que l'église ne pouvoit contenir tous les auditeurs. Un paysan fort dévot, qui étoit dans le cimetière avec son âne, crut qu'il comprendroit mieux le sermon s'il pouvoit voir gesticuler le prédicateur. A cet effet, il monte sur Martin, et tous les deux allongent alternativement les oreilles. Le R. père n'avoit pas encore achevé son second point, que le bon paysan frappe sa poitrine, se met à pleurer, et Martin à braire. Faites taire cet âne, s'écrie un gros homme d'une voix encore plus forte que celle du Stentor d'Arcadie. Le R. père, qui crut qu'on parloit de lui, s'écria de son côté: faites sortir cet insolent! Vous voyez, M. l'abbé, qu'il y a encore dans le monde des gens qui se rendent justice. A propos d'âne, je travaille le plus qu'il m'est possible, mais je ne sais ni lire, ni écrire; je me sers de la première personne qui veut bien me prêter son secours.

Adieu, notre cher abbé; portez-vous bien, divertissez-vous bien, aimez-nous toujours autant que nous vous aimons, et soyez intimement persuadé que vous n'avez point de plus tendre et de plus sincère ami que moi.

Lettre de M. l'abbé de Voisenon à M. Favart.

Cauterès, 8 août 1761.

Mon véritable ami,

Votre malheureux état m'afflige, me pénètre et passe dans mon cœur. Je vous jure qu'en me parlant de vos yeux, vous faites venir les larmes dans les miens. Si l'amitié la plus sincère et la plus tendre peut diminuer votre chagrin, vous trouverez toujours mon ame ouverte pour vous servir de consolation.

Je crois que les yeux de votre esprit s'enrichissent aux dépens de ceux du corps. Il faut que vous soyez bien philosophe pour m'écrire une lettre aussi gaie; excepté moi, elle a fait rire tous ceux qui l'ont lue: mon journal ne sera pas, à beaucoup près, aussi comique que le vôtre: c'est moi qui supplée au défaut de ces demoiselles de l'Opéra; on rit ici à mes dépens. Il y a un conseiller au parlement de Paris, homme de beaucoup d'esprit, qui est à Cauterès avec madame Berrier: il a fait une cantatille sur moi à l'occasion d'un pâtissier nommé Antoine, que j'ai abandonné pour un autre, et la pâtisserie de l'autre me fait mal. Le poëme est intitulé Antoine vengé, ou l'Infidélité punie; Jeliote l'a

mis en musique charmante, pleine de graces qui ne l'abandonnent jamais ; il l'exécute au clavecin, et s'accompagne lui-même ; on me met sur la sellette comme un justicier, et l'on place à mes côtés M. l'évêque de Soissons, qui a l'air de m'accuser.

Hier encore on me joua un nouveau tour ; M. Poissonnier, médecin de madame la duchesse de Choiseul, lui donna à dîner sur une montagne, dans la maison d'un paysan ; il nous fit faire la meilleure chère possible, et malgré un rhume très-violent, je m'en donnai jusqu'à la gorge.

J'écoutai trop ma gourmandise ;
Le docteur voyoit ma sottise ;
C'étoit bien son intention ;
Il désiroit, pour sa vengeance,
Qu'une bonne indigestion
Pût me tenir lieu d'ordonnance.

Après le dîner, il nous mena sous une feuillée ; il feignit d'avoir reçu une lettre de l'académie des Jeux Floraux qui prioit madame de Choiseul d'accepter la présidence, et de remplacer Clémence Isaure. On m'agrégeoit en même temps. M. Poisonnier fit un fort beau discours à madame la présidente ; j'en prononçai un autre pour ma réception. M. l'abbé Barthélemi (*) me

(*) Auteur du Voyage du Jeune Anacharsis.
(*Note des éditeurs*).

répondit de la façon la plus gaie et la plus ingénieuse ; il lut ensuite le portrait de Clémence Isaure, qui n'étoit que celui de madame de Choiseul ; c'est, en vérité, un morceau rare pour l'éloquence et la profondeur des pensées. Jeliote s'avanca , et chanta quatre couplets faits par M. Pasquier, sur l'air : *Est-il de plus douces odeurs*. Ce qui amena la conversation sur vous ; je ne la cessai que pour laisser danser, et danser moi-même une ronde dont étoit M. l'évêque de Soissons. Sur cette ronde étoient des couplets contre moi fort plaisans , et qui firent rire tout le monde.

Voilà, mon cher ami, comme je tache de tromper le temps, en attendant celui qui me rejoindra à vous.

Vous pouvez lire cette lettre à madame Doublet.

Lettre de M. l'abbé de Voisenon à madame Favart.

Cauterès, ce 11 août 1761.

Ma chère petite nièce Pardinette,

Tous les Goldoni et tous les Piccinelli du monde ont beau venir, il n'y aura jamais que vous, votre mari, et le gros gars qui soutiendront et releveront le théâtre ; j'avois prédit la désertion que vous éprouvez. J'annonce à présent que Goldoni ne servira qu'à faire essuyer de la part des comédiens beaucoup de dégoûts aux bons auteurs, c'est-à-dire au bon auteur. Les farceurs italiens vous insulteront, et dans six mois leur Goldoni aura perdu le goût de sa nation, sans avoir pris le goût de la nôtre. Reposez-vous, amusez-vous ; prenez sur vous-même de jouer rarement, et travaillez : en paroissant punir vos camarades, vous deviendrez leur ressource lorsqu'on vous verra. Je suis fâché que les Indes dansantes viennent si tard ; on cessera bientôt de donner les Indes galantes, et l'Opéra Comique, dont j'enrage, empêchera que l'on retrouve le chemin de la Comédie Italienne. Je suis le petit prophète de malheur ; il vaudroit mieux être le petit saint.

Vous êtes charmante de m'avoir envoyé l'*aria* à la mode ; je vais bien me faire valoir auprès de madame de Choiseul et de Jeliote, qui l'exécuteront au clavecin; nous avons d'hier un grand musicien de plus, qui est M. l'archevêque d'Albi, frère de M. le duc de Choiseul; il vient passer un mois avec ses deux belles-sœurs; c'est un homme d'esprit et fort aimable. Tout cela ne m'empêche pas de désirer beaucoup la fin de mon voyage; je crois que Prevost mourra auparavant: vous aviez bien vu dans les cartes qu'il avoit la tête en bas; il prétend que l'air d'ici lui est mortel; le vin lui porte à la tête, et l'eau au ventre; il a l'air d'un revenant qui vient me tirer par les pieds.

Pourquoi n'avez-vous pas été dîner chez mon frère, cela n'est pas joli. Je crois que votre mari et Caillau tuèrent bien du gibier à Voisenon; cela fait deux jolis chasseurs; je ne serai pas à mon retour plus habile qu'eux; j'aurai oublié comment on manie un fusil, mais je n'aurai pas oublié comment on embrasse de véritables amis que l'on retrouve après quatre mois de séparation, et avec lesquels on voudroit passer toute sa vie.

Votre oncle, etc.

LETTRE de M. l'abbé de Voisenon à M. Favart.

Cauterès, 15 août 1761.

MON CHER NEVEU,

Ah ! pauvre moi, pauvre moi ! je suis contraint de reprendre pipette le matin, et je suis, dans ce moment, rempli de kermès jusqu'à la gorge : il n'est pas possible de tenir au temps qu'il fait en ce pays-ci. Nous périssions, nous pâmions de chaud avant-hier ; dès que je fus couché, il vint un tonnerre qui fit retentir toutes les montagnes pendant toute la nuit ; une espèce de tremblement de terre s'y joignit avec un ouragan si violent, que je crus que la pauvre petite maison où je suis alloit être tortillée comme un mouchoir ; j'étois blotti dans mon lit comme un lièvre au gîte. Ce matin, en me levant, j'ai vu tous nos monts sourcilleux couverts de neige, et le gaillard Prevost, grelottant de froid, m'a déclaré que nous n'étions pas au 15 d'août ; mais au 15 de janvier. Hélas ! je le voudrois, je serois avec vous, à ce que je crois au moins ; car je ne sais plus si nous sommes ici pour toujours. Le médecin me confia hier que la guérison de madame de Choiseul ne faisoit aucun progrès, qu'il

la feroit aller à Barrège le 6 de septembre, et qu'elle y resteroit jusqu'à la Toussaint : je n'ai qu'une espérance, c'est que les neiges deviendront si abondantes, qu'elles rendront le séjour impraticable. Je vous réponds que G... en sait autant que le docteur Poissonnier, et qu'il tuera peut-être tout le monde ici, excepté moi qui me moque de lui toute la journée, ce qu'il trouve fort mauvais. Madame Corbi est accouchée cette nuit d'un enfant mort, qui n'a pas eu plus de peine à sortir que si ce n'avoit été qu'un noyau de cerise; elle appelle cela une expectoration : nous nous disposons à donner un spectacle à madame la duchesse de Choiseul le jour de Saint-Louis; tout le monde le sait, excepté elle : c'est une comédie intitulée : *la Tante supposée*. M. du Chasel, père de madame de Choiseul, en est l'auteur; j'y ai fait quelque chose pour la rendre plus théâtrale; elle sera précédée d'un prologue relatif au local du théâtre qui est l'endroit où sont les bains nommés les Cabanes, et, comme de raison, à la louange de madame la duchesse. Vous ne croiriez pas que Prevost m'a prié de lui donner un rôle; il le jouera avec ce petit ton folichon que vous lui connoissez; il est vrai que je l'ai fait sur sa taille. Jeliote représentera le plaisir dans le prologue; il viendra chanter avec sa guitare, et fera le rôle de la tante supposée dans la comédie; il le rendra parfai-

tement : madame de Stainville aura la principale amoureuse qui est naïve, et tant soit peu pleureuse, ce qui convient fort au son de sa voix; son jeu sera monotone, on n'en criera pas moins miracle.

Adieu, mon cher neveu, le rhume de ma petite nièce m'inquiète fort, le mien me tue. J'embrasse le fils, le gros gars, et M. Chevalier (*).

(*) Son secrétaire et celui de M. Favart.

Lettre du même au même.

Cauterès, 22 août 1761.

Mon cher neveu,

Je ne conçois pas que vous ne receviez point mes lettres plus exactement; je ne manque jamais de vous écrire le mardi et le samedi : vous devriez avoir de mes nouvelles deux fois la semaine, comme j'en ai des vôtres; madame Doublet m'écrit aussi pour se plaindre de mon silence; il faut qu'il n'y ait pas de fidélité dans ceux qui sont chargés de rendre les paquets; voilà ce que c'est d'être si loin les uns des autres, une correspondance est cruellement interceptée par une distance de deux cent cinquante lieues. Voilà la dernière fois de ma vie que j'y serai pris : je voudrois que l'on eût dit vrai sur mon retour; il est tout aussi vrai que les discours des taupiers: c'est une aurore dont je ne vois pas encore la plus foible clarté. Je me porte mieux, et je suis parvenu, malgré le peu de régime et la fatigue excessive d'un travail forcé, à me débarrasser de mon asthme. Je passe tous les après-dîner à nos répétitions; le théâtre est fort joli, les ballets seront charmans, et plus courts que

ceux de vos opéras. La pièce paroîtra froide, parce qu'elle l'est en effet; cependant Jeliote la réchauffe autant qu'il le peut, il rendra le prologue délicieux; il apporte sa guitare aux répétitions, et donne toute sa voix; hier même il eut la complaisance de recommencer tout, parce que je ne pus arriver qu'à la fin; il me tourne la tête. Ce sera après-demain que nous donnerons cette petite fête; madame la duchesse de Choiseul, qui ne s'en doute pas, croit à présent que c'est elle qui trompe madame de Stainville: elle me pria avant-hier de faire une petite pièce en scènes à tiroir, en l'honneur de sa belle-sœur; il faut que cela soit joué avant quinze jours: je me tue les matins à faire de mauvaises scènes, et sur-tout des couplets que j'ai honte de donner, mais je les trouve admirables quand mon Jeliote les chante, parce qu'il a l'art de sauver les mots que l'on seroit obligé de couper en deux. C'est le dieu du goût du chant et de la complaisance que ce garçon-là: je ne sais comment je ferai sans lui à Barrège: nous y porterons notre theâtre, mais il n'y sera pas avec nous, et tous les autres acteurs ne sont que des planches.

Mandez-moi donc, mon ami, que le rhume de ma petite nièce va mieux; c'est trop que d'être loin de vous et de vous savoir tous deux

souffrans; mon attachement pour vous, pour votre femme et pour tout ce qui vous appartient semble encore augmenté par l'absence. Adieu, mon cher neveu, j'attends le mois de novembre comme on attend le mois de mai.

Votre, etc.

Lettre de M. l'abbé de Voisenon à madame Favart.

Cauterès, 26 août 1761.

Ma chère petite nièce Pardine,

Vous ne recevez donc pas mes lettres ni l'un ni l'autre; il y a long-temps que je vous ai adressé ma réponse à M. Rameau. Vous m'affligez bien vivement en me mandant que votre rhume dure toujours, et que vous avez bien du chagrin. Je voudrois vous voir heureuse, et délivrée de votre comédie; on devroit naître avec de la fortune, lorsque l'on a votre cœur et vos talens : le mien est réellement pénétré de vous savoir dans la peine. Je me flatte que je reviendrai avant la Toussaint. On parle de partir pour Barrège le 5 du mois prochain; mais les résolutions de notre pauvre médecin varient si souvent, qu'il n'est pas possible de compter sur ce qu'il dit. Madame de Choiseul n'est pas mieux à beaucoup près : elle assista cependant avant-hier à la fête que lui donna M. de Thien; vous jugerez aisément, ma chère petite nièce, que nous eûmes un plein succès, quoique toute ma besogne fût de la vraie drogue; mais les louanges sont toujours bien reçues, et d'ailleurs mes

couplets, tout mauvais qu'ils sont, parurent merveilleux dans la bouche de Jeliote. Il s'étoit fait faire un habit du pays pour représenter le Plaisir; il s'accompagna avec sa guitare, et chanta réellement comme le dieu dont il portoit le nom. Mes paroles alors prirent la forme de ces pillules que l'on dore ou que l'on argente par dessus; cela avoit l'air d'être bien, et cela ne l'étoit pas. J'ai fait aujourd'hui une autre petite pièce que madame de Choiseul m'a demandée. Le sujet est la Diseuse de bonne aventure, ou les Horoscopes. C'est elle qui m'en a donné le plan : ce sont des scènes à tiroir; elle fera la devineresse, et Jeliote fera le garçon sorcier. Cela me paroît plus détestable encore que la première pièce, mais je n'en suis point inquiet. Les autres dames d'ici ont demandé notre théâtre pour y jouer de leur côté; il est question de représenter le Philosophe marié, et Bastien. Il y a une madame la marquise de Pontac, arrivée d'avant-hier, et fort jolie, qui chante bien, et qui me paroît débiter des vers avec intelligence. J'oubliois de vous parler de Prevost qui a joué son rôle avec une supériorité décidée; cela peut s'appeler un talent. Je suis fort affligé que nous allions à Barrège, nous n'y trouverons pas toutes ces ressources; je crains outre cela que les eaux, qui ont plus d'activité encore que celles d'ici, ne fassent très-grand tort à la poitrine de

notre malade; j'ai bien peur que ce voyage-ci ne lui tourne pas favorablement. Mon asthme est un peu dissipé, et je suis aussi raisonnable qu'à mon ordinaire. Qu'ai-je besoin de me bien porter, puisque vous vous portez mal. J'attends le 20 d'octobre avec la plus vive impatience; ce sera un beau jour pour moi que celui où je pourrai vous embrasser tous deux, mes bons petits parens, et vous assurer que je vous aime de tout mon cœur.

Lettre du même à la même.

Cauterès, 29 août 1761.

Ma chère petite nièce Pardine,

La continuation de votre rhume me donne une inquiétude cruelle. Pour surcroît de maux, vous avez du chagrin : voilà de quoi ne jamais guérir ; et si votre santé va mal, comment voulez-vous que la mienne aille bien ? Mon asthme est revenu : j'ai un autre petit agrément nouveau qui est la goutte. Je me suis cru le pied démis depuis avant-hier ; mais je l'ai si rouge et si enflé, que je sais ce dont il est question. Je m'efforce de marcher, je vais comme le diable boiteux ; et si mon mal augmente, je me ferai porter auprès du four ; c'est là que je recevrai mes visites. Madame de Monconseil (*) m'a écrit la lettre la plus tendre pour vous et votre mari ; elle est vivement affligée de l'état de ses yeux, et me prie de me joindre à elle pour engager mon malheureux ami à faire le voyage de Dreux. Je me souviens en effet d'avoir toujours ouï dire que ce M. de Chammereux étoit un

(*) Ce fut chez la marquise de Monconseil que MM. Favart et Voisenon se virent pour la première fois.
(*Note des éditeurs*).

oculiste

oculiste du premier ordre. Je me jette aux pieds de votre mari pour obtenir de lui qu'il aille trouver cet homme. Il doit cette tentative à lui-même, à vous et à moi. Il ne me sera jamais possible d'être heureux lorsque je le saurai à plaindre ; qu'il tente de se guérir pour l'amour de mon bien-être.

Nous devons toujours aller à Barrège le 7 ou le 8 du mois prochain, ce sera le lendemain de la fête que madame de Choiseul donnera à sa belle-sœur ; elle fait la dépense d'un nouveau théâtre et d'autres habits, mais je doute qu'elle soit en état de jouer le rôle qu'elle m'a demandé; elle est toujours en scène, et ne laisse pas que de parler et de chanter. Sa santé est bien misérable ; je crois bien qu'elle mourra d'une malheureuse médecine qu'on lui donne. On la flatte de la faire partir le 8 ou le 10 ; nous arriverions à Paris vers le 20. Je ne le croirai que lorsque je le verrai. Ce sera un beau jour que celui où je serrerai dans mes bras ma pauvre petite nièce Pardine. Nous passerons le mois de novembre à Belleville ; nous mangerons des huîtres et des alouettes, n'est-il pas vrai, prodige de talens ? Duchesne me mande qu'il m'envoie une épreuve de votre portrait : ce nigaud l'a sans doute laissée sur sa table ; il n'y avoit dans le paquet qu'un petit conte de l'abbé de Boufflers que je connoissois. Qu'il me renvoie bien vite ce qu'il m'a

annoncé ; je ferai des vers pour un portrait qui est gravé dans mon cœur avant d'être devant mes yeux.

Ah ! mon Dieu, voici votre estampe que je retrouve dans le petit conte ; il n'y a jamais rien eu de si hideux, de si contraire à votre figure et à votre caractère. Je m'oppose formellement à ce qu'il soit mis à la tête de votre recueil ; je vous conjure de ne le jamais souffrir, à moins que l'on ne grave au bas ces quatre vers :

Dans ce portrait, qu'exécuta peut-être
Ou l'ignorance ou la malignité,
Dans ces traits dépouillés de graces, de gaîté,
Qui connoîtra jamais l'objet qui les fait naître ?

Lettre du même à la même.

Cauterès, 1.er septembre 1761.

Ma chère petite nièce,

Vous me tournez entièrement la tête en me mandant votre état et celui de votre mari. Est-il possible que je sois aussi loin de vous ! Vous êtes dans la peine, vous êtes malade, vous avez du chagrin, et vous ne recevez pas de consolations par la présence de votre meilleur ami. On a des nouvelles de si vieille date, que lorsqu'elles arrivent, on craint les événemens que le hasard et le temps ont occasionnés depuis qu'elles sont parties. Mon esprit souffre bien plus que mon corps : je suis tel que vous m'avez vu, quelquefois asthmatique, me traînant toujours, et me livrant trop à ma gourmandise. Vous faites fort bien de vous reposer quelques jours, et de faire sentir à vos camarades le besoin qu'ils ont de vous. L'absence de M. Duplessis est bien fâcheuse ; mais M. de l'Osigny est prudent ; d'ailleurs, vous n'avez qu'à écrire à votre ami Malouet, il volera à votre secours ; il s'intéresse vivement à vous ; il sait tout ce que vous valez ; par conséquent il vous estime beaucoup.

Nous partons après-demain pour Barrège. La

pièce de la Diseuse de bonne aventure n'aura pas lieu ; elle étoit apprise, bien sue, bien répétée ; Jeliote étoit plus divin que jamais ; il aimoit son rôle, le caressoit, m'en remercioit ; mais hier après la répétition, M. l'archevêque d'Albi nous déclara que la fête ne seroit pas exécutée, parce que le médecin vouloit que madame la duchesse de Choiseul partît le jeudi. Je ne puis pas le blâmer : elle mettoit tant d'action, tant de vivacité dans son jeu, et le répétoit si souvent, que l'on devoit craindre que sa santé n'en fût altérée ; j'en aurois été inconsolable, et je suis fort aise que la chose se passe de cette façon. Nous ne porterons point de théâtre à Barrège. Vous sentez bien, ma chère petite nièce, que je n'ai pas eu un seul moment pour travailler à quelque chose. On fait une petite pièce de société à la boule-vue ; il n'en est pas de même d'une vraie comédie qui demande des combinaisons et le travail le plus sérieux. Je rejette cela au temps de mon retour, que l'on nous annonce pour les premiers jours d'octobre ; mais je ne me laisse pas duper par les paroles d'un médecin, qui s'entend mieux en bonne chère qu'en maladies, et je n'espère pas arriver avant la fin du mois prochain. Je vous enverrois bien la Tante supposée, mais elle n'est pas à moi ; le fond est du père de madame de Choiseul, et je ne l'ai pas assez raccommodée pour la

rendre susceptible du grand jour; elle paroîtroit froide, et peut-être indécente, quoiqu'il y ait de très-beaux sentimens. La Diseuse de bonne aventure seroit plus faite pour réussir ; ce n'est qu'un souffle, et cela n'a de mérite que par les allusions aux personnes qui y sont louées. Enfin, ma chère petite nièce, je perds mon temps, puisque je suis sans vous : je ne compte de momens bien employés que ceux que je passe avec mes chers neveux.

LETTRE de M. l'abbé de Voisenon à M. Favart.

Barrège, 5 septembre 1761.

MON NEVEU,

Je suis dans la plus grande inquiétude de vous et de votre femme : depuis un siècle je ne reçois pas de vos nouvelles, cela me tourne la tête; j'ai des pressentimens qui me déchirent l'ame; si mardi prochain je ne suis point rassuré, je tomberai tout-à-fait malade. L'asthme et tous ses agrémens m'ont pris cette nuit. On m'a donné une chambre abominable; si je n'en ai pas une autre, et si, en ayant une autre, mon oppression continue, je partirai sur-le-champ. Je regrette Cauterès où je m'amusois plus que je ne m'amuserai ici. Madame la duchesse de Choiseul reprend la route de Paris de lundi en quinze jours, qui sera le 21. Si vous voulez savoir précisément notre marche, ayez la bonté de l'envoyer demander chez madame Doublet; je ne manquerai pas de vous écrire de Pau, de Baïonne et de Bordeaux; je trouve trop de plaisir à notre correspondance pour la cesser; mais vous, mon neveu, soyez plus exact. Si je vous retrouve tous en bonne santé, ce sera une

grande joie pour moi que de me revoir avec mes meilleurs amis. Adieu.

Je ne vous fais point la description de ce pays-ci ; c'est une laideur commune et manquée ; elle n'a point comme Cauterès le mérite d'être une effrayante horreur.

Votre, etc.

Lettre du même au même.

Barrège, 8 septembre 1761.

Mon ami, mon cher ami, que je vous suis obligé de votre attention ! que vous m'avez fait de bien en m'écrivant ! Les nouvelles de votre meilleure santé m'étoient aujourd'hui indispensablement nécessaires pour que la mienne allât mieux. Je vous demande, au nom de la plus tendre et de la plus vive amitié, d'aller à Dreux pour votre vue ; c'est un si grand trésor pour tout le monde, et sur-tout pour un homme de lettres. Songez donc que vous aimez à courir ; vous serez consumé de chagrin, lorsque vous serez assujetti au secours d'un guide; il seroit triste d'en avoir besoin pour votre corps, lorsque votre esprit conduit l'esprit des autres. Ce seroit une grande affliction pour moi, si, quand je vous reverrai, vos yeux ne pouvoient pas lire dans les miens la joie et le sentiment qui les animeront. Faites le voyage de Normandie ; je vous y suivrai, si vous le voulez, dès que je serai de retour.

Je vous remercie des deux pièces que vous m'envoyez; je les lirai demain. Le succès du Maréchal m'étonne, puisque Quetant en est l'au-

teur; je ne le croyois pas susceptible d'un triomphe aussi éclatant. Je m'attends à trouver dans Clytemnestre (*) beaucoup de gigantesque et de boursoufflage. Tous les ouvrages de ces petits messieurs-là sont des échaudés dont le dedans est un trou vide. Nous sommes malheureux de leur amour pour le travail et de votre négligence. Je suis bien sûr que le premier acte de votre Plaideuse est digne des ouvrages que vous avez donnés ; je me prépare à le lire avec plaisir et grand plaisir ; je m'en fais encore un bien plus vif de vous embrasser le 5 ou le 6 octobre, et de vous assurer, mon très-cher ami, que mon tendre attachement pour vous ne se démentira dans aucun temps de ma vie.

(*) Tragédie de M. le comte de Lauraguais, imprimée et non représentée (*Note des éditeurs*).

LETTRE de M. l'abbé de Voisenon à M. Favart fils.

Barrège, 8 septembre 1761.

Je reçois votre lettre, mon cher petit Favart, par la poste ; elle m'a fait un grand plaisir ; je vois avec une véritable satisfaction que vous m'aimez. Vous le devez, parce que je vous aime beaucoup aussi. Je vous regarde et vous chéris comme mon neveu ; et toutes les bonnes qualités que vous aurez seront autant de biens que vous me ferez. Je serai charmé de voir mon amitié pour vous fondée sur celle des honnêtes gens, et ce sera un bonheur pour moi bien pur et bien parfait, que celui que vous procurerez à votre papa et à votre maman, qui certainement sont mes deux meilleurs amis.

LETTRE de M. l'abbé de Voisenon à madame Favart.

Barrège, 12 septembre 1761.

MA CHÈRE PETITE NIÈCE PARDINE,

Je ne reçois pas une seule de vos lettres, que je ne sois déchiré d'inquiétudes. Je crains que vous n'ayez pris une dose trop forte d'ipécacuanha, et que cela n'ait mordu sur les membranes et les fibres de l'estomac. Je suis, de mon côté, souffrant comme un malheureux, et je suis actuellement dans une attaque d'asthme si violente, que je ne puis douter que ce ne soit l'air de ce pays-ci qui me soit aussi contraire que celui de Mont-Rouge. Tout le monde y est incommodé, excepté madame de Choiseul, qui paroît se porter mieux. Si je suis demain aussi mal, je retournerai passer la semaine à Cauterès, et samedi j'irai à Pau, afin d'y attendre les dames qui y passeront lundi pour gagner Baïonne. Je suis sûr que je serai dans un cruel état pendant la route. Je crains le séjour de Bordeaux autant que celui-ci, et sur-tout les espiègleries de M. le maréchal de Richelieu, qui sont très-certainement au dessus de mes forces. Je soutiens mes maux avec plus de courage, parce que je suis maintenant sûr de vous embrasser le 3 ou

le 4 du mois prochain. Je me suis séparé de vous le 4 de juin; le voyage aura été de quatre mois, comme je vous l'avois annoncé.

Adieu, ma chère petite nièce ; je ne suis pas en état d'ennuyer plus long - temps. Ménagez-vous, afin que je vous retrouve en bonne santé, et que rien ne trouble la joie parfaite que j'aurai de vous rejoindre, et de vous embrasser tous deux. Grondez bien mon neveu ; sa paresse est trop grande ; il ne tient pas la parole qu'il m'avoit donnée dans sa dernière lettre.

Votre oncle, etc.

Lettre du même à la même.

Barrège, 15 septembre 1761.

Ma chère petite nièce Pardine,

Votre lettre d'aujourd'hui m'a ravi de joie ; vous voilà donc enfin tirée de votre maladie ; vous ne le serez jamais des noirceurs de vos camarades ; il faut ne vous en venger qu'en vous en moquant.

L'air de Barrège m'est si contraire, que madame la duchesse de Choiseul m'oblige de retourner à Cauterès tout à l'heure, jusqu'à dimanche que j'irai la rejoindre au premier lieu de sa couchée. J'y trouverai Jeliote, qui me sera d'une grande ressource ; il est devenu mon ami intime. J'arriverai le 25 à Bordeaux ; j'y séjournerai le 26 pour y voir jouer les Sultanes, qui y ont le plus grand succès, à ce que l'on a mandé à des femmes de la ville, qui sont ici, et qui m'ont lu les lettres. On prétend qu'elles sont jouées supérieurement ; c'est ce que je ne puis pas imaginer : je vous instruirai le 27 de ce que j'en penserai.

J'écrirai encore une lettre à mon ami, datée de samedi prochain, veille de mon départ ; je ne pourrai ensuite vous donner de mes nouvelles que de Baïonne, où nous serons le 22 jus-

qu'au 24, et de Bordeaux; ce sera après ma petite personne que vous verrez arriver, au lieu de ma petite lettre, et je me flatte que vous aimerez mieux l'une que l'autre. Je ne puis assez vous répéter la joie parfaite que j'aurai de vous embrasser tous deux du plus profond de mon cœur.

Votre oncle, etc.

Lettre de M. l'abbé de Voisenon à M. Favart.

Barrège, 19 septembre 1761.

Mon cher neveu Brule-gueule,

Je suis revenu hier de Cauterès, où je me suis porté à merveille, j'y ai passé le mercredi et le jeudi : j'allai avant-hier en chaise à porteur à un lac qui est sur le haut d'une montagne à trois grandes lieues de Cauterès ; c'est sur le territoire d'Espagne. Les chemins par lesquels on y arrive sont incroyables ; c'est une chaîne de rochers, de torrens, de précipices plus effrayans les uns que les autres : on n'y voit que des sapins, des ifs, de la verveine, et tout ce qui caractérise la demeure d'un magicien malfaisant ; on n'y trouve pas un oiseau, le silence n'y est troublé que par la fonte des neiges qui tombent du haut des montagnes avec un bruit épouvantable. La nature paroît gémir de l'horreur qu'elle se fait à elle-même : je croyois toujours l'entendre me dire ces paroles : « Pourquoi viens-tu m'offrir l'image de la gaîté ? tu » es bien téméraire d'oser rire en ces lieux ». Nos porteurs étoient des chèvres plutôt que des hommes, qui sautoient de rochers en rochers,

qui descendoient dans des endroits si escarpés, que, si je ne m'étois pas cramponné contre ma chaise, je serois tombé vingt fois dans des abîmes, je n'ai pas été effrayé un instant : nous arrivâmes au lac qui a une grande lieue de circonférence, l'eau en est bleue, vive et claire comme celle de la mer ; nous fîmes pêcher des truites que nous mîmes griller sur-le-champ dans la cabane d'un espagnol ; elles étoient bien saumonées et d'un goût merveilleux. Nous avions porté beaucoup de daubes, de rôti froid, des fricassées de poulets dans des pains, des tartes et des pièces de pâtisseries délicieuses, appelées des millasses ; je mangeois à effrayer toute la compagnie, l'air de la montagne m'avoit donné un appétit dévorant : on ne pouvoit pas concevoir comment une aussi mince personne avoit un aussi grand estomac. Je revins gagner Cauterès par les mêmes chemins, qui me parurent beaucoup plus terribles, parce que c'étoit en descendant du faîte des montagnes. Le lendemain, qui étoit hier, je me portois fort bien, et j'arrivai ici en chaise à porteurs pour dîner. Je ne suis pas mal ce matin ; nous partons demain, et nous serons à Bordeaux le vendredi 25. Vous pouvez être assuré, mon cher neveu, que j'y parlerai très-vivement à M. de Richelieu. Je trouve sa lettre assez bien, il me paroît désirer la conciliation dont vous me parlez ; elle est très-essentielle

tielle pour le bonheur, et tout autant pour le profit. Je ne sais point de quelle pièce votre femme veut me parler, dans laquelle il y a un rôle de capricieuse; c'est un mauvais procédé que d'en avoir fait la distribution sans sa participation; ces choses-là ne devroient jamais se faire que de concert; mais elle a trop de talent pour ne pas essuyer des injustices de ses camarades: elle ne doit y répondre que par son indifférence et de nouveaux succès. J'espère arriver à Paris le 2 octobre; je compte que nous coucherons à Belleville dès le lendemain: que je serai heureux de m'y retrouver avec vous, votre femme, votre fils, et tout ce qui vous appartient! Adieu, mon cher neveu, j'embrasse ma nièce; je vous écrirai mercredi de Baïonne et samedi de Bordeaux, ce seront mes deux dernières lettres.

Je vais envoyer à madame Doublet une description de mon voyage du lac.

Lettre de M. l'abbé de Voisenon à madame Favart.

Voisenon, ce.... mars 1762.

Ma chère petite commère et nièce Pardine.

Je viens de recevoir et de lire le plan de votre homme, il est simple, clair, bien combiné, et donne lieu à des détails brillans et contrastés : je suis persuadé que M. le comte de Choiseul en sera très-content ; je le lui enverrai demain ou après-demain, et compte aller y dîner lundi pour en savoir des nouvelles ; si la vue de votre mari dépendoit des lumières de son esprit, personne n'auroit les yeux plus sains ; je lui demande en grace, au nom de l'amitié la plus tendre, de se ménager et de tâcher de moins fumer : je lui réponds qu'il touche au moment d'un grand succès. Je n'épargnerai rien pour lui en faire retirer les satisfactions qui lui sont dues.

Ma santé est singulièrement changée en bien depuis avant-hier, je partis de Belleville écrasé d'asthme, et j'arrivai mourant. L'air de Voisenon a fait effet dès la première nuit, j'ai dormi, ma respiration s'est dégagée, et je serois l'oncle Claudinet guilleret et fortunet, si je possédois

ici ma jolie petite nièce, chef-d'œuvre, et mon petit neveu Fumichon. Mon frère et sa femme vous demandent en grace d'y venir, vous y serez reçus à bras ouverts, et ce sera le cœur qui sera aussi nos bras. Je vous prie de dire à M. Chevavalier qu'il donne a M. Caillau ce qu'il aura fait sur mes correspondances; il le cachetera, et le père Caillau ou me l'apportera, ou le laissera chez M. le duc de Choiseul pour m'être rendu. On me presse de travailler, et les matériaux me manquent : venez nous voir, mon aimable commerette, nous sommes de bonnes gens. Je ne désirerois d'autre chose pour mon bonheur que d'avoir mes deux amis toujours ici, ou de me porter comme je fais à Belleville et à Paris. Ils viendront, ils ne viendront pas; ils viendront, ils ne viendront pas; ils viendront. Oui, oui, oui. Adieu.

Lettre de M. l'abbé de Voisenon à M. Favart.

Voisenon, ce... avril 1796.

Mon cher neveu,

Depuis jeudi je m'engraisse d'ennui, et j'éprouve que rien ne rend plus imbécille que de s'ennuyer : ma tête ressemble à un terrain sablonneux où rien ne peut venir; c'est le jardin de Belleville, il n'y pousse que des lilas, et c'est ma petite nièce qui est le lilas, à l'exception qu'elle s'y maintient toujours en fleurs, et que les lilas de Belleville passent au bout de quinze jours. J'ai la visite de mes moines, il y en avoit un très-sourd qui est mort ; mais ceux qui entendent et qui ne comprennent point sont restés. Je me promène les après-dîner. Il fait un froid excessif, cependant tout mon bois n'est qu'un tapis de bouquets jaunes et de violettes; ils semblent dire à mon neveu : venez, venez, afin de nous chanter; et à ma nièce, venez, venez, afin de nous parer. Vous êtes de bien mauvaises gens, de n'être pas venus passer quelques jours avec nous. Ma belle-sœur me charge de vous en faire des

reproches, aussi-bien que de votre silence à son égard : je ne la vois qu'à dîner ; je rentre à la fin du jour, je prends mon chocolat, et je suis dans mon lit à neuf heures et demie au plus tard. J'ai ici un architecte qui fait le mémoire et le plan de tous les ouvrages de mon église; il en viendra demain un autre pour attester la vérité de tout ce que celui-ci inventera, et l'on agira ensuite.

J'eus hier un spectacle bien triste, mon bon ami, et qui me fit pleurer. Nous avons dans le village une Jeannette fort jolie; son mari est mort avant-hier; je trouvai l'enterrement le soir : la bière étoit dans une charrette, et la petite veuve se précipitoit sur son pauvre mari en faisant des cris affreux. Ah! pauvre Jeannette, disoit-elle, pauvre Jeannette! que vas-tu devenir? Quoi! mon cher homme, tu n'es plus avec ta femme; je ne te verrai donc plus : et mes malheureux enfans, qu'en ferai-je? Ah! mon pauvre cher homme!

Je n'ai jamais réellement vu une douleur aussi violente, aussi sincère, aussi communicative; ce nom de Jeannette rendoit, il est vrai, la chose bien intéressante; tous nos poètes tragiques se feroient peter les veines avant d'être aussi touchans. Je crois même que le grand Opéra, malgré ses beaux sentimens, ne l'est pas autant. Votre lettre m'a bien fait rire, Fumichon; écri-

13...

vez moi souvent : je ne pourrai arriver à Paris que demain ou d'après-demain en quinze. Adieu, mon neveu ; j'embrasse ma nièce, le gros gars, et M. Lourdet. J'ai bu à sa santé chez ses confrères MM. de Rubelles. Ils viendront dîner aujourd'hui, et je parlerai encore de lui.

Mes remercîmens à M. Chevalier.

Votre ami pour la vie.

LETTRE de M. l'abbé de Voisenon à madame Favart.

Mai, 1762.

MA CHÈRE NIÈCE,

Je continue de me bien porter, et compte aller demain à Fontainebleau dîner ; j'y retournerai vendredi et vous manderai au juste ce que l'on pense du plan de mon neveu : qu'il travaille, je l'en conjure, et qu'il ne s'occupe que d'un seul ouvrage ; il faut avoir autant de talent qu'il en a pour réussir en faisant plusieurs pièces à la fois ; les idées doivent se croiser et se faire tort les unes aux autres. Je veux absolument qu'il apprenne aux gens de la cour ce que c'est qu'une jolie comédie, afin qu'ils n'admirent point *le Roi et le Fermier*, qui n'est qu'une épluchure du Parnasse. Ce ne sera pas ma faute si ces gens-là ne réforment pas leur façon de penser ; madame de M.... est digne de vivre avec eux ; je vous envoie une lettre d'elle, on voit qu'elle veut toujours être liée avec moi, mais je ne l'estime plus ; il me sera impossible de cultiver sa connoissance : vous ferez bien cependant d'y aller avec votre mari, afin de lui ôter tout prétexte

de plainte, et de la mettre entièrement dans son tort. Vous ferez encore mieux de venir nous voir ici ; je vous enverrai ma chaise à Fontainebleau, qui vous y ramenera pour aller joindre les voitures de la cour : si vous n'arrivez pas, il faudra que votre amitié pour moi soit devenue plus courte que vos jambes ; vous ne vous amuserez pas avec nous, il est vrai, nous n'avons personne ; nous menons une vie uniforme et triste, mais vous changerez tout, et l'on ne songera en vous voyant qu'à rire et sauter. Caillau ni mon neveu ne seront point contens, nous n'avons point de gibier ; je n'ai jamais vu une terre plus ruinée : voilà ce que c'est de ne pas y être. Sans ma nièce Pardine, je n'en sortirois pas, je me porterois mieux, je vivrois plus long-temps ; mais que me serviroit de vivre si je ne jouissois pas de la société de mes aimables petits parens ? Je vous prie de dire à M. Chevalier qu'il passe promptement au mois de mars de l'année 1717, qui est le quatrième volume, et de m'en envoyer les extraits le plutôt qu'il pourra ; je travaille toutes mes matinées et je fais bien peu d'ouvrage, parce que les matériaux me manquent, et l'on ne cesse pas de crier après moi (*). Je n'ai que

(*) L'abbé de Voisenon s'occupoit alors des Essais historiques et d'agrémens pour l'instruction des petits-fils du roi, ouvrage pour lequel S. M. lui avoit accordé une pension de 6,000 liv.

ma santé à donner pour excuse : on ne croît pas dans le pays où je vais demain, que les yeux, dont on a besoin, puissent se mal porter. Je ne vous donnerai de mes nouvelles que jeudi, parce que la poste ne partira pas avant mercredi. Adieu, mes chers neveux, aimez bien votre oncle, qui ne cessera de vous être attaché qu'en cessant de vivre.

Votre, etc.

Lettre du même à la même.

Juin 1762.

Ma chère petite nièce Tourne-Tête, je suis asthmatique à faire pitié aux autres et à me faire rire. Je suis désespéré d'avoir promis à madame la princesse de Talmont de dîner chez elle ; j'aurois pris mon kermès, et je serois resté toute la journée chez madame Doublet. Je remets la partie à demain. Vous jugez bien que, dans mon état, j'ai fait une mauvaise chanson, tristette, fadette, communette, langourette, et platette comme l'auteur : la voici.

Dès que Chloé paroît, je ne vois plus personne,
Je ne suis éclairé que du feu de l'amour ;
C'est l'amour seul qui m'environne,
Et dans le plus brillant séjour,
Dès que Chloé paroît, je ne vois plus personne.

Donnez vos ordres à mon cocher, ma chère petite nièce ; disposez de lui. Vous feriez bien d'aller avec mon neveu faire une visite à madame la marquise de Monconseil. A demain.

Lettre de M. l'abbé de Voisenon à M. Favart fils.

Avril 1762.

Vous devez faire jeudi, mon cher Favart, l'action la plus importante de votre vie ; c'est de celle là que dépendent toutes les autres. Si vous demandez vivement à Dieu la grace de vous approcher dignement de la sainte table, il vous en inspirera l'esprit, il animera votre foi, il vous rendra chrétien, et par conséquent honnête homme. La religion n'est que la perfection de la loi naturelle : vous aurez toujours devant les yeux ce que vous devez à votre père et à vous-même. Si vous tombez dans quelques erreurs, vous serez assez heureux pour que le repentir vous éclaire, et vous en obtiendrez le pardon en le demandant de tout votre cœur. Quelquefois le Seigneur permet nos fautes pour nous faire sentir notre foiblesse, et que nous ne pouvons rien sans lui. Mais ce qu'il recommande le plus, cest le respect, la soumission, l'amour pour ceux à qui vous devez la naissance ; c'est votre conduite envers eux qui prouvera votre façon de penser, et qui décidera l'estime ou le mépris que vous mériterez. Je me crois sûr, mon cher Favart, que vous ferez leur bonheur

et leur consolation. Je vous ai toujours remarqué une ame sensible ; vous paroissez avoir un naturel heureux ; il faut faire attention à ne le pas gâter, et à ne point fréquenter, quand vous serez dans le monde, des gens livrés au libertinage ou à l'impiété. Que l'exacte probité soit la base de votre conduite, et vous goûterez le bonheur pur d'avoir des amis, d'être considéré, et de respecter les liens de la société.

Voilà, mon cher Favart, le petit sermon que ma tendresse pour vous et mon inviolable amitié pour vos parens me pressoient de vous envoyer. Ne me regardez pas comme un capucin ; mais comme un honnête homme qui vous aime sincèrement, et que vous rendrez heureux si vous fuyez le mal et si vous pratiquez le bien.

~~~~~~~~~~~~
~~~~~~~~~~~~

Lettre du même au même.

Paris, 4 mai 1764.

Vous n'êtes plus le petit Favart, mon cher enfant, dès que vous êtes empereur; vous devenez le bienfaiteur de votre père, de votre mère, de leurs amis, et par conséquent le mien, puisque je suis le premier de tous ceux qui les aiment. Je vous remercie de nous rendre heureux; mais que ce soit un bonheur durable; que votre place excite votre émulation; il ne faut pas qu'un empereur redevienne un simple particulier. Songez au nom que vous portez : la république des Lettres l'a consacré, les honnêtes gens le respectent, les ames sensibles le chérissent; voilà les trésors que possèdent votre père et votre mère; en les partageant, vous les enrichirez. Soyez comme eux un modèle de talens et de probité; les sots vous fuiront, les méchans vous nuiront; mais les gens de goût et les gens vertueux seront vos partisans, vos défenseurs et vos amis.



Lettre de M. l'abbé de Voisenon à M. Favart.

Au château de la Mothe, 1772.

Lorsqu'on habite la Mothe, mon très-cher ami, on y reste plus long-temps qu'on ne croit, et pas autant qu'on le désire. Je voulois souper avec vous ce soir, et vraisemblablement je n'y souperai au plutôt que le 26, qui est de demain en huit. Votre charmante pièce (*), qui est trouvée telle par les habitans de ce château, parce qu'ils ont du goût, sera jouée ici sur un petit théâtre qu'on a dressé tout exprès. Jamais rôle n'a été et ne sera rendu d'une façon plus vraie, plus naïve et plus piquante que celui de Babet: madame la comtesse d'Amerval n'a que quinze ans, et ne paroît pas avoir un jour de plus; c'est une rose que les Graces ont fait naître exprès pour offrir à Venus le jour de sa fête. Le rôle de Thomas sera représenté par M. de Chanorier, qui est un vrai comédien; si le sieur Suin avoit ses talens et sa figure, on regretteroit beaucoup moins Caillau. Il est vrai que tous nos person-

(*) Le Retour du Parrain, pièce que M. Favart avoit faite pour la fête de l'abbé Terray, parrain de M. de Voisenon (*Note des éditeurs*).

nages qui n'aiment que les choses difficiles, savent très-bien toutes les ariettes, et ne connoissent pas plus le plus simple vaudeville que s'ils venoient du Monomotapa. On les a tous retranchés, excepté celui de *Margot, la ravaudeuse,* que les violons de Nogent n'ont jamais entendu chanter; mais à force de le répéter, j'espère qu'on viendra à bout de le placer. Imaginez-vous que personne n'a entendu parler ici du vaudeville de la Curiosité. Je vous rapporterai la pièce, que votre fils transcrira de son mieux; vous la ferez relier aux armes de madame la comtesse d'Amerval, qui veut bien en accepter la dédicace, et qui parlera très-vivement pour Favart à M. le controleur-général. C'est une femme dont l'ame l'emporte encore sur la figure. Si je n'avois que vingt ans, elle me feroit damner; mais j'ai une cuirasse sur le cœur, faite avec mes rides, qui le rend impénétrable. Adieu, mon véritable ami; dites bien à la chère madame Trial combien je désire de la baiser sur ses jolies joues, ainsi que madame Duport. Ce sera pour le vendredi 28; je les prie dès à présent. J'embrasse les maris, auxquels je ne fais aucun tort. J'ai écrit à M. de Crillon pour des lettres en Espagne.

Bonjour, l'ami la Tulipe.

Lettre de M. l'abbé de Voisenon à M. Favart fils.

Paris, 18 juin 1773.

Je n'ai pas eu le temps, mon cher Favart, de lire vos cahiers ; ils sont entre les mains de M. de Richelieu, qui les a trouvés un peu moins défectueux. Prenez garde à votre orthographe, que vous négligez : il n'appartient qu'à des ducs et pairs et à des fermiers généraux de l'ignorer; vous n'êtes ni l'un, ni l'autre. Je vous prie de continuer vos copies le plus promptement que vous pourrez. Je parlerai à M. Dupuy à la première rencontre; je ne sais cependant point quand l'occasion se présentera.

Lettre du même au même.

Au château de la Mothe, 7 octobre 1773.

J'ai reçu votre paquet, mon cher Favart, et l'ai trouvé si bien écrit, que j'ai envoyé votre copie au duc d'Aiguillon; cela me donnera occasion de lui parler de vous à Fontainebleau; mais M. Dupuis est plus capable de vous procurer une place conforme à votre façon de penser. M. d'Amerval vous y servira. Il a été question de vous ici: on n'a rien promis, mais on a fait espérer. Madame de Chanorier est dans la résolution de frapper à toutes les portes.... Je demande pardon à votre papa de ne pas vous gâter; je veux lui en laisser tout l'honneur et le plaisir. Je suis charmé qu'il continue à jouir d'une santé fleurie et mangeante; j'espère dans quinze jours en juger par moi-même. Il est toujours bien paresseux; il sait pourtant le plaisir que me font ses lettres. Santerre (*) nous rapportera les miettes du sentiment dont il aura fait la dépense près de ses belles: l'amour l'a sans doute rendu fort indulgent pour les pièces nou-

(*) M. Lourdet de Santerre, coopérateur de madame Favart pour la pièce d'Annette et Lubin.

(*Note des éditeurs*).

velles : tous ceux qui sont ici m'assurent que *Julie* est un ouvrage fort ennuyeux, et que la musique est une rapsodie de tous les opéras comiques. Cela est assez bon pour le public d'aujourd'hui ; il falloit des Favart pour le public ancien, et c'est à ceux-là que je me tiens pour être heureux et m'amuser.

Je retourne demain à Voisenon, d'où j'irai sûrement à la cour. Mon neveu seroit bien aimable de venir passer quelques jours avec moi ; je tâcherois de lui faire faire la meilleure chère que je pourrois pour le désennuyer.

Lettre de M. l'abbé de Voisenon à M. Favart fils.

Fort-Mont, 8 novembre 1773 (*).

M. le duc de Gèvres avoit eu la bonté, mon cher Favart, de mander à madame de Turpin le succès de la Belle Arsène; il me paroît qu'il est très-contrarié par les grandes connoissances de M. d'E...... mais j'espère que le public, selon sa coutume, cassera le jugement d'un si grand maître. Je ne suis pas étonné que madame Trial n'ait pas saisi l'esprit de son rôle, parce qu'il faut en avoir à soi. Je passe à la Fête de Nemours : il est très-certain que Préville fera tout ce qu'il pourra pour que les pièces qu'il a produites l'emportent sur les autres. On a mandé à M. Bertier que le prologue de l'Ennui avoit été supprimé; tout ce que je crains, c'est que l'ennui n'y soit resté. Les fables paroissent fort difficiles à retenir aux enfans d'Audinot, parce que Plainchène aimeroit mieux que l'on fît usage des siennes; tout cela doit vous faire redoubler vos efforts pour jouer aussi-bien de-

(*) Cette lettre est adressée à M. Favart fils à Fontainebleau.

vant madame la comtesse d'Artois que vous vous en êtes acquitté ici. Le grand plaisir que vous avez fait à mon secrétaire (*) doit vous encourager. Il est possible que j'aille vendredi à Nemours; l'intendant exige ce voyage de mon amitié, et ma voisine m'y engage. Je ne vois pas le moyen d'empêcher la saisie pour demain, j'aurai mon recours après. Je vous embrasse, mon cher Favart, ainsi que le père Pipart, de tout mon cœur.

Votre, etc.

Et plus bas, Constance, adjoint au secrétariat.

(*) Madame la comtesse de Turpin, qu'il appeloit son secrétaire.

ÉLOGE

De M. l'abbé de Voisenon par M. Favart.

Claude-Henri Defusée de Voisenon, l'un des quarante de l'académie française, conseiller intime et ministre de M. l'évêque et prince de Spire, naquit au château de Voisenon le 8 juillet 1708.

Il fit ses études dans la maison paternelle. Des instituteurs habiles, choisis avec discernement par un père éclairé qui n'épargnoit rien pour l'éducation de ses enfans, trouvèrent dans le jeune de Voisenon des dispositions si favorables, qu'ils se firent un plaisir plutôt qu'un devoir de former un élève capable de leur faire le plus grand honneur.

En peu de temps ils enrichirent son esprit de toutes les connoissances utiles, et développèrent en lui le germe de ces talens agréables, qui depuis le rendirent si cher à la société. Dès sa plus tendre jeunesse, M. de Voisenon se fit connoître par un grand nombre de pièces fugitives qui annonçoient ce qu'il devoit être un jour. Ses liaisons avec M. de Voltaire et l'abbé de Bernis excitèrent son émulation, et perfectionnèrent ses talens. Le grand comédien et

auteur l'engagea à travailler pour le théâtre. *L'Ombre de Molière*, *l'Ecole du monde*, et le *Retour de l'ombre de Molière*, furent des essais heureux qui établirent sa réputation.

Sa famille le destinoit à l'état ecclésiastique; mais son ardeur pour les muses, la trempe de son caractère, et son goût pour le plaisir, sembloient contrarier ce projet. Une aventure le décida. Il reçoit un cartel d'un jeune officier qui lui demandoit satisfaction pour une plaisanterie. Il se trouve au rendez-vous, met l'épée à la main, blesse et désarme son adversaire avec cette bravoure héréditaire dans sa famille; mais un sentiment d'humanité le conduit à des réflexions; il fait un retour sur lui-même, se reconnoît pour l'agresseur, en gémit, et prend la résolution d'entrer au séminaire. Là, renonçant aux caresses des muses, il se livre entièrement à l'étude de la théologie, et ne s'occupe que de son état. Sorti de son séminaire, il fut nommé grand-vicaire de l'évêché de Boulogne sur mer; il remplit les fonctions de cette place avec l'exactitude la plus scrupuleuse; la régularité de sa conduite, ses connoissances profondes dans la théologie, la vivacité de son esprit, et les charmes de sa société, lui méritèrent l'estime, la confiance et l'amitié de son évêque qui le chargea de composer ses mandemens. Le premier qu'il fit donna lieu à une critique très-peu mo-

dérée qu'un auteur anonyme fit répandre dans la ville. Non content de reprocher au grand-vicaire un style épigrammatique qui ne s'accordoit pas avec la noble simplicité de l'évangile, on tournoit en ridicule toutes ses expressions et sa personne même. L'amertume de cette diatribe en fit rechercher l'auteur; il fut découvert et mis en prison. Le grand-vicaire, qui n'avoit aucune part à sa détention, lui fit rendre la liberté sur-le-champ, et demanda à le voir. L'auteur, confus, l'aborde, et lui dit en présence de l'évêque : Monsieur, je viens vous faire des excuses, et vous remercier..... De quoi? s'écrie l'abbé de Voisenon en l'interrompant; c'est moi, monsieur, c'est moi qui vous remercie; vous m'avez rendu le service le plus important en m'éclairant sur mes défauts; j'avois besoin de vos leçons pour me corriger, je vous promets d'en faire usage. Il tint parole. Ce trait en rappelle un autre de la même nature.

M. D***. croyant avoir sujet de se plaindre de M. l'abbé de Voisenon, fit une satire contre lui; et pour le piquer davantage, il va le trouver pour lui en faire la lecture. L'abbé, après l'avoir écouté tranquillement, dit à l'auteur : Mon cher, je ne vous conseille point de faire voir cette pièce comme elle est, elle ne vous feroit pas honneur.—Pourquoi? —C'est qu'il y a des négligences, des vers mal tournés, et des expres-

sions trop foibles; mais permettez-moi de la retoucher, je vais la mettre en état de paroître. Il prend la plume, corrige, et rend l'ouvrage plus mordant en y ajoutant encore des traits contre lui-même. M. D***, surpris de cette indifférence, jette la satire au feu, embrasse l'abbé, et lui demande son amitié.

L'évêque de Boulogne vient à mourir : l'abbé, chéri du clergé et de tous les habitans, apprend qu'ils l'ont désigné pour être leur pasteur, et qu'ils sollicitent vivement sa nomination; il quitte secrètement la ville pendant la nuit pour se dérober aux honneurs de l'épiscopat dont il ne se croyoit pas digne. Comment veut-on que je gouverne un troupeau qui me seroit confié, disoit-il ? je ne sais pas me conduire moi-même.

Il vient dans la capitale, il est pourvu de l'abbaye royale du Jars, sans être obligé à résidence.

En respirant l'air de la liberté, il sent renaître son amour pour les lettres, et s'y livre avec plus d'activité que jamais. Mademoiselle Quinault, célèbre actrice, retirée du théâtre, avoit formé chez elle une société académique. MM. de Caylus, Fagan, Duclos, Collé, Crébillon fils, et l'abbé de Voisenon en étoient les principaux membres. On s'assembloit une ou deux fois la semaine. Des épigrammes sans aigreur, des couplets saillans, des contes plaisans, et diffé-

rentes pièces de prose ou de vers d'un ton original, étoient le tribut que chaque auteur payoit à cette société littéraire où présidoit toujours la gaîté et quelquefois la folie.

Les productions de M. l'abbé de Voisenon n'étoient pas les moins piquantes : le comte de Caylus en a inséré une partie dans son recueil. On en trouve dans les contes attribués à mademoiselle Uncy, et dans plusieurs collections de pièces fugitives.

Mademoiselle Quinault excita l'abbé de Voisenon à rentrer dans la carrière du théâtre ; elle lui indiqua le sujet de la *Coquette fixée*; ils en firent ensemble le plan. Cette pièce fut représentée à la Comédie Italienne avec le plus grand succès. Le *Réveil de Thalie*, les *Mariages assortis*, la *Jeune Grecque*, lui méritèrent de nouveaux lauriers.

M. l'abbé de Voisenon n'attachoit point de prétention à ses écrits. Jamais auteur ne fut moins égoïste ; jamais les serpens de l'envie ne sifflèrent dans son cœur. Il étoit devenu l'arbitre du goût. Les auteurs les plus célèbres venoient le consulter ; plusieurs lui soumettoient leurs ouvrages, il les enrichissoit de sa touche brillante, et souvent il y ajoutoit des tirades qu'il appeloit des paquets de vers.

M. de Voltaire lui lut sa Mérope, lui demanda ce qu'il en pensoit : l'abbé de Voisenon,

transporté d'admiration, lui dit : C'est un chef-d'œuvre dramatique, c'est la meilleure de vos tragédies. Eh bien, répond M. de Voltaire, les comédiens Français l'ont refusée. A ces mots, l'abbé s'enflamme, court chez les comédiens, leur fait sentir toute la beauté de cette tragédie; ils sont forcés d'en convenir et de la représenter. Cette pièce, comme on sait, fut couronnée du succès le plus éclatant.

On lit au bas d'un de ses portraits ce quatrain de M. Desmahis :

« Arbitre des talens qu'il cultive et possède,
» Son esprit est toujours d'accord avec le goût ;
» Toujours nouveau, sans cesse à lui-même il succède,
» Et sans prétendre à rien, il a des droits sur tout.....».

Ses talens dramatiques, l'élégance de ses poésies fugitives, et le mérite de beaucoup d'autres ouvrages en différens genres, le firent recevoir à l'académie Française en 1762.

Le roi le gratifia d'une pension de six mille livres pour travailler aux Essais historiques et d'agrémens que sa majesté désiroit pour l'instruction de ses petits enfans. Il joignoit à l'esprit le plus saillant et le plus agréable, un tact sûr, un jugement profond, et des connoissances étendues; une probité scrupuleuse, une ame désintéressée. Tant de qualités réunies le rendoient capable des emplois les plus importans.

En 1761, M. le duc de Choiseul lui marqua qu'il avoit dessein de le présenter au roi pour l'envoyer dans une cour étrangère en qualité de ministre, chargé des affaires de France. M. de Voisenon remercia M. de Choiseul dans les termes les plus reconnoissans, et refusa cet honneur en s'excusant sur sa santé.

En 1771, le prince évêque de Spire le choisit pour être son ministre à la cour de France. L'abbé de Voisenon se rendit aux désirs du prince : ce fut alors qu'il fit connoître ses talens pour la négociation. Sa politique étoit de n'en point avoir ; sa franchise ne lui permettoit point de dissimuler ; il avoit le don de la persuasion, mais comme il ne l'employoit que pour soutenir les droits de l'équité, il étoit sûr d'obtenir d'abord tout ce qu'il demandoit. La clarté qu'il répandoit sur les affaires les plus embrouillées épargnoit les délais en abrégeant la lenteur du travail.

Il fut attaqué pendant toute sa vie d'un asthme qui le tourmentoit par des accès fréquens. Il étoit sujet à des crachemens de sang, mais son courage le soutenoit. Il avoit une ame de feu, une gaîté naturelle et constante que ses souffrances ne pouvoient altérer. Chez lui le moral s'enrichissoit des pertes du physique ; plus son corps s'affoiblissoit, plus son esprit acquéroit de vivacité ; il étoit l'image d'un volcan qui s'élance

d'une montagne aride, ébranlée par des secousses continuelles.

On ne connoît de lui aucune satire personnelle; il n'eut jamais dessein d'offenser. Lorsque dans la conversation il laissoit échapper une saillie un peu trop vive, il la tempéroit aussitôt par un correctif obligeant.

M. Cosson, professeur au collége Mazarin, l'a très-bien caractérisé par ces vers:

« Dans le feu de ses yeux la saillie étincelle,
» Sur ses lèvres on voit le ris fin et moqueur;
» Mais sa bouche retient l'épigramme cruelle,
» Le trait, en s'échappant, feroit saigner son cœur ».

M. de Voisenon étoit l'ame de toutes les sociétés. La ville et la cour se le disputoient avec la même ardeur; le torrent des dissipations qui l'entraînoit ne lui faisoit point négliger les devoirs que son état lui imposoit. Il les remplissoit chaque jour avec une piété sincère; il ne fut point surpris par la mort, il l'attendoit depuis long-temps avec tranquillité, et s'y étoit préparé par des retraites et des exercices de dévotion. Il jouissoit de trente mille livres de rente environ. Il ne dépensoit pas pour lui la moitié de cette somme, le reste étoit employé au soulagement des malheureux. Aux uns, il faisoit des pensions; aux autres, il envoyoit des secours secrets et détournés pour ne point les

humilier; il ouvroit sa bourse et son cœur à tous ceux qui avoient besoin de son assistance. Le bonheur de tout ce qui l'environnoit étoit sa richesse.

Pleuré par les muses, regretté de sa famille, de ses amis, et des pauvres dont il étoit le père, il mourut à Voisenon le 24 octobre 1775, avec toute la fermeté d'un philosophe chrétien, et fut inhumé dans le tombeau de ses ancêtres.

CHANSON

Où la vie de M. l'abbé de Voisenon, passée, présente et future, est récapitulée avec une précision unique.

1777.

On ne peut pas croire, malgré le piquant dont elle est remplie, que la méchanceté l'ait faite; puisque c'est une production du couple charmant avec lequel il demeuroit et dont il est toujours resté l'ami; que d'ailleurs ces vers lui ont été adressés à lui-même pour sa fête (à la Saint-Claude du 6 juin 1755) : comme l'on m'assure que cette pièce, vraiment originale, d'une gaîté, d'un naïf délicieux, n'a jamais eté imprimée, je vous envoie la copie pour son intelligence. Il faut vous instruire que le nom de baptême du héros étoit Claude, qu'il passoit ses jours avec M. et madame Favart, et qu'il appeloit celle-ci sa nièce. La veille de la Saint-Claude, elle vint lui chanter avec beaucoup de symphonie les couplets suivans (*).

(*) Note de madame la comtesse de Turpin, légataire et éditeur des œuvres de M. l'abbé de Voisenon.

Mon oncle, prenez cette fleur ;
De Claude c'est la fête :
Déjà ma muse avec ardeur
A la chanter s'apprête.
Mon esprit sur des vers pompeux
Jamais ne s'échafaude ;
Il ne faut qu'un couplet ou deux
Pour chanter Claude.

Sans en avoir aucun travers,
Claude a le ton du monde ;
Il rougit de faire des vers
Qu'on s'arrache à la ronde.
Chez lui vingt auteurs le matin
S'en vont à la maraude,
Et son esprit est leur butin ;
Claude est bien Claude !

Tandis qu'il a reçu des cieux
Une heureuse jaunisse (*),
Il pourroit, en tournant les yeux,
Gagner un bénéfice :
Mais contre lui j'entends d'ici
Mirepoix (**) qui clabaude ;
Que n'est-il hypocrite aussi !
Claude est bien Claude !

Le soir, d'un conte libertin
Il écrit quelques pages ;
Il dit ses heures le matin,
Et baise les images.

(*) M. l'abbé de Voisenon avoit le teint très-jaune.

(**) Boyer, ancien évêque de Mirepoix, qui ne donnoit point de bénéfices aux abbés faiseurs de vers.

En attendant que le malin
Le rôtisse ou l'échaude,
Il a le bréviaire à la main :
Claude est bien Claude !

Il pourroit pour son médecin
N'avoir que la nature,
Et des poisons d'un assassin
Il fait sa nourriture (*) :
L'or potable, ce grand trésor,
Qui vaut moins que l'eau chaude,
Epuise sa vie et son or ;
Claude est bien Claude !

Tandis que de mille agrémens
Il peut semer sa vie,
Deux sots époux à sentimens
Lui tiennent compagnie.
L'époux gourmand ouvre les yeux,
Et la femme minaude ;
Il vit avec ces ennuyeux :
Claude est bien Claude !

Ce qu'il y a d'excellent, c'est que les auteurs de la chanson s'y peignoient aussi franchement que l'abbé, à ce que l'on prétend ; du reste ce qu'on pourroit ajouter sur le compte du défunt, ne seroit que le commentaire de ce tableau piquant.

(*) M. l'abbé de Voisenon prenoit d'un charlatan mille et mille drogues, et sur-tout d'une prétendue eau d'or potable.

Lettre de M. Favart à son fils.

1763.

Mon cher fils, mon cher ami, tu feras ta premiere communion jeudi prochain ; ce jour-là sera l'époque de ton bonheur, ou de ton malheur, songes-y bien, tu ne peux trop réfléchir sur un objet d'une si grande importance. Malgré l'espérance que me donnent la douceur de ton caractère et ta docilité à suivre les bons principes, je n'en suis pas moins dans l'inquiétude ; ta légèreté, ta dissipation, me font trembler ; il ne faut qu'un rien pour se perdre : encore une fois examine-toi bien, cette crainte m'occupe sans cesse et me suit jusque dans mon sommeil.

J'ai fait cette nuit un rêve qu'il faut que je te raconte : il me sembloit que j'étois dans une vaste et riante prairie, dont on n'apercevoit point d'abord le terme, et ce terme étoit celui de la mort par lequel il falloit passer pour arriver à l'éternité. Le premier quart de la route étoit orné de fleurs ; le second de fruits ; le troisième de feuilles, et le dernier n'avoit que des épines ; cela me parut l'image de notre vie. Après avoir fait quelques stades, on trouvoit un temple

consacré à la Divinité. Tous les jeunes gens au sortir de l'enfance, *antequam barba caderet tondenti*, venoient s'y rendre en habits de pélerins, pour demander à Dieu la grace de continuer heureusement leur voyage. Je remarquois plusieurs de ces petits pélerins dont les uns, chargés de rubans et de coquilles, emportés par l'ardeur de la jeunesse, sautoient plutôt qu'ils ne marchoient; d'autres qui s'avançoient d'un pas superbe; d'autres encore qui se disoient tout bas : nous allons au temple, c'est un devoir dont il faut s'acquitter pour passer dans la classe des hommes, nous allons donc être hommes et nous ferons tout ce que nous voudrons.

Parmi tous ces jeunes gens, j'en ai distingué quatre; le premier se nommoit Chrisophore, le second Superbron, le troisième Sarcophage et le dernier Théophile. Arrivés au temple, tous se prosternèrent devant le sanctuaire; une voix se fit entendre, c'étoit celle d'une intelligence, organe et ministre des volontés du créateur qui rendoit ses oracles; elle s'exprima en ces mots : Enfans, l'Etre Suprême, qui laisse tomber sur vous ses regards complaisans en faveur de votre innocence, vous accorde en ce jour solemnel la grace que vous demanderez. Il s'éleva un bruit confus et si étourdissant, qu'il falloit être ange pour n'en être pas assourdi. Je ne sais

comme le bon génie s'en tira, mais je sais qu'après leur avoir imposé silence, il fit parler à leur tour les quatre personnages dont j'ait fait mention ; savoir, Chrisophore, Superbron, Sarcophage et Théophile. Le génie s'adresse au premier et lui dit : Que demandes-tu ? Chrisophore lui répond : des richesses. —Tu les auras. Et toi, Superbron ? — Des honneurs. —Ils te seront accordés. Sarcophage dit une santé constante, robuste. —Tu seras satisfait. —Et toi, Théophile, que demandes-tu ? — Rien. — Comment ! rien ? — Non, rien. Dieu ne sait-il pas ce qu'il me faut ; je l'adore, je le loue. — Et tu ne le pries point, tu n'as aucunes demandes à lui faire ? —Ah ! si j'avois quelques demandes à lui faire, ce ne seroit pas pour moi. — Pour qui ? — Pour ceux qui m'ont donné l'être, pour mon père, pour ma mère, qui se sacrifient pour me donner de l'éducation. — Demande pour toi, réplique le génie en élevant la voix ; demander pour toi, c'est demander pour eux. Théophile lui dit : Eh bien, s'il est ainsi, je demande la sagesse. A peine eut-il prononcé ces mots, que les murailles du temple s'agitèrent, qu'un inflation soudaine, en annonçant la présence de l'Esprit Saint, força tous ceux qui étoient dans l'enceinte sacrée à fléchir les genoux et à se prosterner. On lut alors sur la base de l'au-

tel ces paroles tracées en caractères de feu :

« Chrisophore sera riche, ses richesses l'ap-
» pauvriront; Superbron aura des honneurs qui
» le feront mépriser; Sarcophage obtiendra
» la santé dont il abusera; Théophile aura l'es-
» time de lui-même, celle des gens de bien,
» et le travail qui féconde les talens et donne
» naissance à la douce médiocrité. »

Lettre de madame Favart à son fils.

1763.

Tiens, mon cher fils, voilà une lettre (*) et un discours de notre oncle Voisenon, que je t'envoie de sa part. Il ne faut point perdre sa lettre; c'est une leçon que ton cœur ne doit jamais oublier. Songe toujours qu'en travaillant pour toi, tu prolongeras les jours d'une tendre mère et de ton cher ami papa.

Si tu nous aimes, le travail, au lieu d'être une peine, deviendra un plaisir pour toi. Songe encore qu'il faut te préparer à faire ta première communion à Pâques; c'est l'époque du bonheur de la vie, mais il faut s'en rendre digne. J'espère que tu nous aimes assez et que tu penses assez bien pour faire ce que je te demande; c'est tout ce que désirent papa et maman, tes meilleurs amis.

Notre cœur t'embrasse.

(*) Cette lettre accompagnoit celle de l'abbé de Voisenon, que nous avons placée dans la correspondance de ce dernier (*Note des éditeurs*).

Lettre de la même au même.

Paris, 4 mai 1764.

Courage, cher petit Favart, courage ! Je t'embrasse mille fois, mon cœur est content. Si tu sais penser comme je le crois, il te sera bien doux, en continuant de bien travailler, de faire le bonheur et de prolonger les jours de ton ami, de ta tendre amie maman et papa. Songe bien à ta première communion ! *C'est l'action la plus sérieuse de la vie de l'honnête homme.* Songes-y bien, mon cher fils ! Adieu, je suis ta bonne petite maman.

Lettre de M. Favart à son fils.

Belleville, 19 septembre 1774.

M. Beaumarchais n'est pas mort; mais voici l'histoire de son assassinat, si l'on en doit croire sa lettre adressée au prince de Conti, dont M. Tronc a fait le rapport.

Beaumarchais, passant par la Forêt Noire pour aller à Vienne, se trouva au pied d'une montagne; il descend de sa chaise, envoie son domestique en avant pour préparer des relais, et suit de loin sa voiture en lisant. Dans un détour, il se sentit saisir par un assassin qui lui porta sur la poitrine un coup de couteau qui ne pénétra point, par la raison que Beaumarchais, ayant été voué à la Vierge dans sou enfance, portoit depuis ce temps une grande médaille au type de sa protectrice; ce qui prouve que la religion ou même le préjugé est toujours bon à quelque chose. L'assassin ne s'en tint pas là, il porta un second coup sous la mâchoire inférieure. Beaumarchais le saisit, le terrassa, appela à son secours; l'assassin fut arrêté et garroté derrière la chaise.

On a exécuté aujourd'hui à Belleville l'homme qui a volé la laitière de Romainville; il y avoit

15....

sans exagération plus de dix mille personnes pour le voir tuer en cérémonie. Il y a beaucoup de nouvelles politiques ; je n'en rapporte jamais aucunes : je te conseille d'en faire de même.

Les Nymphes de Diane continuent d'avoir du succès ; il est malheureux que cela ne me produise rien. Adieu.

Lettre de M. Favart à son fils.

1774, 28 septembre.

M. Langlois, préposé à la recette des petites loges, a fait une banqueroute d'environ 30,000 l. qu'il emporte à la Comédie Italienne. M. Linguet, séduit par ce bel exemple, vient d'en faire une autre bien plus considérable. En voici l'histoire :

Depuis quelque temps on s'apercevoit qu'il y avoit une cabale dans le parterre pour applaudir madame Linguet, passe pour cela ; mais cette cabale huoit les autres actrices et les pièces où madame Linguet ne paroissoit pas. On a découvert que c'étoit son mari qui faisoit ce petit manége. Un certain peintre qui étoit amoureux, à ce qu'on dit, de la caissière, donna de l'ombrage au caissier qui alla trouver ce petit peintre, et lui donna cinquante coups de canne. Revenu chez lui, comme il étoit en train de battre, il fit à-peu-près la même politesse à sa femme, qu'il soupçonnoit sans doute mal à propos. Le peintre, pour se venger, déclare aux comédiens qu'il est le chef de la cabale ; qu'il a été payé par M. Linguet. Il produit des témoins soudoyés comme lui par des billets de parterre. On confronte avec lui ces témoins. Linguet ne sait que

répondre ; ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'un d'eux déposa que le sieur Linguet avoit recommandé à leur troupe de huer la première actrice qui paroîtroit dans telle pièce qu'on devoit donner le lendemain, et d'applaudir beaucoup la seconde actrice qui devoit être madame Linguet. Il arriva que l'on changea de pièce : madame Linguet fut huée complètement, et l'autre fort applaudie. Il est résulté d'après ces convictions, que l'on renverroit madame Linguet. Son mari, pour se venger, s'est servi d'un très-bon moyen ; il s'empare de tout l'or qui est dans la caisse, et se réfugie au Temple. On dit que M. Bernault lui succédera. Il verse dans les coffres de la comédie 40,000 liv. d'argent comptant pour se cautionner.

P. S. J'ai dîné à Fontainebleau chez M. Campan, premier valet-de-chambre de la reine : c'est un galant homme, qui se plaît à rendre service pour le seul plaisir d'obliger. Comme il possède la faveur de la reine, et qu'il est à la source des graces, je lui ai parlé de vous, et il m'a promis de faire tout son possible pour vous placer avantageusement. Milord Goi et lui se sont déjà concertés pour agir en conséquence.

Les Sultanes ont été applaudies généralement, malgré la froideur avec laquelle elles ont été jouées.

Lettre du même au même.

Paris, 23 octobre 1775.

Vous me demandez comment je passe mon temps, mon bon ami; je le laisse aller assez tristement, mais encore trop vite pour notre vie. Ce que j'ai fait de mieux depuis votre départ, c'est de me faire diminuer de mes impositions. Voici ma requête à M. le prévôt des marchands:

Air : *Monsieur le prevôt des marchands.*

Monsieur le prevôt des marchands,
Qui ne vous moquez pas des gens,
Ayez égard à la supplique
D'un aveugle de soixante ans,
Auteur froid et mélancolique,
Qui ne vit que de ses talens.

A cent francs moi, très-mince auteur,
Taxé par votre impositeur!
Me prend-il donc pour un Voltaire?
Oh! s'il estime tant mes vers,
Sa faveur ne me touche guère,
Les honneurs sont pour moi trop chers.

A Favart, chétif chansonnier,
Qui de fonds n'a pas un denier,

Cent francs ! c'est passer la limite ;
Mais, vous, monsieur, en pareil cas,
Si l'on taxoit votre mérite,
Tous vos biens ne suffiroient pas.

Je continue en prose, et je dis:

De tous les citoyens, les auteurs dramatiques risquent le plus, gagnent le moins et paient davantage, puisqu'on leur retient le quart net de leurs foibles honoraires, sans les dispenser de toutes les autres impositions, et cela est vrai.

Si je ne vais pas à Voisenon comme je vous l'avois promis, je compte aller passer les fêtes de la Toussaint chez madame Duchesne, à St.-Mandé.

Marquez-moi le jour de votre arrivée, et l'heure, autant qu'il sera possible, afin qu'il y ait quelqu'un pour vous recevoir.

Ecrivez donc à mademoiselle Gailard qui se plaint toujours de vous.

Armand ne cesse de dire : Où est mon frère ? Il se porte bien, et moi aussi; portez-vous de même, et ne courez pas les chevreuils pour attraper des rhumes.

J'écris sur ce que je trouve et comme je puis, étant seul et aveugle plus que jamais.

Lettre du même au même.

1777, 23 septembre.

La nuit du 22 au 23, le feu a pris à la foire Saint-Ovide chez un confiseur. En moins de quinze minutes, toutes les boutiques, depuis le Pont-Tournant jusqu'à la salle d'Audinot exclusivement, ont été réduites en cendres, sans qu'on ait pu sauver aucun effet; mais il n'a péri dans cet incendie qu'un enfant qui étoit la fille du confiseur, et une seule personne a été blessée: c'est la belle-sœur de la loueuse de chaises du Palais-Royal; elle a eu la jambe cassée. Le dommage a été considérable. Un bijoutier a perdu pour cent mille francs de marchandises. Ce bijoutier est bien malheureux: il avoit été volé au Louvre il y a quatre ans; et une boutique, qu'il occupoit au Palais précédemment, avoit été incendiée comme toutes les autres de la galerie, sans qu'on en ait pu rien retirer.

On attribue l'accident qui vient d'arriver à l'imprudence d'une servante qui avoit laissé une chandelle allumée sur une table, tandis qu'elle étoit allée voir le spectacle de Nicolet. Cette servante est celle du confiseur. D'autres prétendent que ce sont des voleurs qui ont mis le feu. On en a effectivement arrêté plusieurs

qui profitoient de l'alarme générale pour piller les baraques. On ne compte plus ces boutiques que pour des tas de cendres qui renferment des lingots d'or et d'argent mis en fusion par l'activité des flammes. Il y a des gardes qui empêchent d'en approcher. Dès que le feu parut, les pompiers accoururent; mais leurs secours furent inutiles, parce que leurs pompes n'étoient pas en état, et qu'ils manquoient d'eau. Ne sont-ils pas punissables? La populace dit: *Oh! vraiment, sans M. Audinot, toute la foire étoit au fichard.* Sa loge n'a point eu la moindre égratignure, eh! pourquoi ça? C'est qu'il est comédien, excommunié, et par conséquent sorcier. Il a paru, le pauvre cher homme; il n'a fait que marmotter deux mots et une bredouille, et pis v'là que le feu s'est éteint tout seul: aussi lui porterai-je mes 24 sous pour le voir, en priant Dieu de le conserver, et de le mettre bientôt dans le paradis qu'il a si bien mérité.

Cette fatale nuit a encore été marquée par un autre accident. On a trouvé dans les Champs-Elysées le cadavre du sieur Leger, maître en fait d'armes, percé d'un coup d'épée. Cette aventure a l'air d'un assassinat: Leger avoit la tête fracassée d'un coup de bâton.

On donnera demain l'Armide du chevalier Gluck; et mercredi, aux Français, les Cinq Soubrettes, comédie de M. Laujon.

Il paroît une troisième critique des Tableaux du salon, remplie de sarcasmes et de calembourgs, avec d'assez bonnes plaisanteries. On y dit de notre ami Doyen qu'il ne doit pas prétendre à faire des miracles.

J'ai dîné dimanche dernier chez M. Beaumarchais où il y a eu une assemblée d'auteurs. Il s'occupe toujours sérieusement de leurs intérêts. Il a déjà obtenu de M. le duc de Duras des conditions qui leur sont très-favorables; leurs honoraires sont triplés, et on leur accorde en outre plusieurs priviléges, et des distinctions qui honorent les gens de lettres.

Il y aura encore jeudi prochain une autre assemblée où je suis invité.

Lettre du même au même.

1777, 16 octobre.

M. Beaumarchais est parti pour l'Espagne, il y a quelques jours, avec beaucoup de précipitation : voilà nos assemblées d'auteurs suspendues. Les Soubrettes de notre ami Laujeon cherchent condition. Caillet est mort, ainsi que Giroux des Menus-Plaisirs. Ce dernier laisse, dit-on, trois millions en bâtimens et fonds de terre, et neuf cent mille livres, tant en mobilier qu'argent comptant. L'Olympiade de Sacchini, mise au théâtre Italien par Framery, n'a eu que deux représentations; l'Opéra en a arrêté le succès, en la réclamant, quoiqu'il eût consenti qu'on donnât cette pièce à la Comédie Italienne. On a joué dimanche dernier, au même théâtre, la parodie d'Ernelinde, qui n'a pas réussi; elle est, à ce qu'on dit, de M. Rousseau, ancien secrétaire du marquis de Villette.

Lettre du même au même.

17.....

Je vous ferai part seulement de l'assemblée des fiacres de Paris. La cour étant avant-hier à Choisi, ils se sont présentés de l'autre côté de la rivière au nombre de neuf. Cette députation étoit armée simplement de fouets, caractère distinctif. Le roi les ayant aperçus d'une fenêtre du château, envoya quelques officiers pour les reconnoître. On rapporta à sa majesté que cet attroupement n'étoit composé que des fiacres de Paris qui avoient un placet à présenter pour se plaindre des cochers des nouvelles voitures qui entreprenoient sur leurs droits. Les députés ayant fait leurs représentations, le roi dit : qu'il feroit rendre justice aux fiacres ; mais qu'ils seroient punis pour avoir interrompu le service public. En effet, de toute la matinée de ce jour-là, on ne trouvoit point de carrosse de place.

Lettre du même au même.

1783.

M. Motin de la Balme, notre cousin, ancien capitaine de cavalerie, et auteur d'un des livres les plus estimés sur la tactique de la cavalerie, après s'être distingué glorieusement dans nos armées, et avoir fixé plusieurs fois l'attention du général, s'attendoit à un grade supérieur qui lui avoit été promis, et même assuré; mais comme il n'étoit qu'un soldat de fortune, on lui préféra un gentilhomme, son élève. Piqué de ce passe-droit, il quitta le service, et se retira en Dauphiné où il avoit quelque bien. Après avoir mis ordre à ses affaires, M. Motin vint à Paris. Au bout de quelques années de résidence, M. Motin passa en Amérique. Sur sa réputation, il fut appelé par le congrès pour former et commander un corps de cavalerie. Un officier étranger de distinction lui enleva ce commandement. Ce nouveau passe-droit lui fit demander sa retraite, en déclarant néanmoins que son intention n'étoit pas de quitter l'Amérique, mais de s'y établir comme cultivateur. En conséquence, pour le satisfaire et le dédommager de l'injustice qu'il venoit d'éprou-

ver, on lui donna en toute propriété une très-vaste étendue de terrain avec plus de 150 esclaves ou engagistes, outre une somme d'argent, et tout ce qui étoit nécessaire pour faire ses plantations. Le succès remplit son attente; mais toujours tourmenté par l'envie d'acquérir de la gloire, il proposa de servir comme volontaire, ou plutôt comme partisan, en ne dépendant que de lui-même. Un de ses amis, qui avoit vécu parmi les sauvages du Canada, lui dit qu'il y avoit beaucoup de ces sauvages mécontens des Anglais, et qu'il étoit facile de les déterminer à prendre le parti du congrès; que cette expédition n'exigeoit que deux cents hommes braves et bien disciplinés, pour contenir les autres sauvages qui voudroient la traverser. Il propose son projet au congrès : il est adopté. Il part avec deux cents volontaires, tous intrépides, et des meilleures familles de l'Amérique. Mais à peine sont-ils arrivés au Canada, qu'ils sont investis de toutes parts par une multitude de sauvages ennemis qui massacrent la plus grande partie de cette petite troupe, et font le reste prisonnier. Huit hommes seulement eurent le bonheur de se sauver. On a su que l'infortuné Motin avoit été attaché à un poteau, entouré de feu, et avoit été mis en pièces, boucané, et mangé. Il y a cinq ans que cet événement est arrivé.

Lettre de M. de Voltaire à M. Favart.

Au château de Ferney, par Genève,
17 décembre 1765.

Je croyois, monsieur, être guéri de la vanité à mon âge; mais je sens que j'en ai beaucoup avec vous. Non seulement vous avez flatté mon amour-propre en parlant de la bonne Gertrude, mais j'en ai encore davantage en lisant votre Fée Urgelle, car je crois avoir deviné tous les endroits qui sont de vous. Tout ce que vous faites me semble aisé à reconnoître; et lorsque je vois à la fois finesse, gaîté, naturel, graces et légèreté, je dis que c'est vous, et je ne me trompe point. Vous êtes inventeur d'un genre infiniment agréable; l'Opéra aura en vous son Molière, comme il a eu son Racine dans Quinaut. Si quelque chose pouvoit me faire regretter Paris, ce seroit de ne pas voir vos jolis spectacles qui ragaillardiroient ma vieillesse; mais j'ai renoncé au monde et à ses pompes. Vous n'avez pas besoin du suffrage d'un Allobroge, enterré dans les neiges du Mont-Jura. Quand il y aura quelque chose de votre façon, ayez pitié de moi.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens que je vous dois, monsieur,

Votre, etc.

Lettre de M. de Voltaire à madame Favart.

Au château de Ferney, 23 mars 1768.

Vous ne sauriez croire, madame, combien je vous suis obligé : ce que vous avez bien voulu m'envoyer est plein d'esprit et de graces, et je crois toujours que le dernier ouvrage de M. Favart est le meilleur. Ma foi, il n'y a plus que l'Opéra Comique qui soutienne la réputation de la France. J'en suis fâché pour la vieille Melpomène; mais la jeune Thalie de l'hôtel de Bourgogne éclipse bien par ses agrémens la vieille majesté de la reine du théâtre. Permettez-moi d'embrasser M. Favart.

J'ai l'honneur d'être avec les sentimens que je dois à tous deux, madame,

Votre, etc.

Lettre de M. de Voltaire à M. Favart.

A Ferney, 3 octobre 1775.

Vous me pardonnerez, monsieur, de vous remercier si tard. Un radoteur de quatre-vingt-deux ans, qui, des vingt-quatre heures de la journée en passe vingt-trois à souffrir, n'est pas le maître des momens qu'il voudroit donner à ses devoirs et à ses plaisirs.

Vous avez fait un ouvrage charmant, plein de graces et de délicatesse, sur un canevas dont la toile étoit un peu grossière. Vous embellissez tout ce que vous touchez. C'est vous qui le premier formâtes un spectacle régulier et ingénieux d'un théâtre, qui, avant vous, n'étoit pas fait pour la bonne compagnie. Il est devenu, grace à vos soins, le charme de tous les honnêtes gens. Je vous avoue que je suis fort fâché de mourir sans avoir joui des plaisirs que vous donnez à tous ceux qui sont dignes d'en avoir.

Agréez, monsieur, tous les sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Votre, etc.

FIN DE LA CORRESPONDANCE.

MÉLANGE

DE

FRAGMENS ET PENSÉES

DE M. FAVART.

16....

MÉLANGE
DE
FRAGMENS ET PENSÉES
DE M. FAVART.

SUR LA POÉSIE.

La poésie a un avantage, c'est que sa combinaison, obligeant à s'arrêter sur la même idée, fait voir tout ce que l'on peut tirer d'un sujet, et que sa difficulté produit des beautés qui seroient échappées, si on ne les avoit pas recherchées. C'est une mine que l'on creuse avec travail et incertitude, et qui vous donne, contre votre espérance, plusieurs pierres précieuses à chaque pas que vous faites; mais aussi combien de beautés ne perd-t-on pas, faute de césure, de mesure et de rime! Un poète est un homme, maître d'une mine abondante, qui ne choisit que des pierres qui peuvent s'enchâsser dans un chaton d'une grandeur déterminée, et qui rejette toutes celles qui ne lui conviennent pas,

toutes brillantes et parfaites qu'elles soient. Je trouve les Anglais et les Italiens beaucoup moins difficiles, mais peut-être plus sages que nous. Ils savent suppléer, par des vers blancs et par d'autres licences, à la disette de la langue, lorsqu'elle ne leur fournit pas les moyens d'exprimer une pensée.

SUR LA COMÉDIE.

La comédie est générale ou particulière; l'une et l'autre a pour objet l'amusement ou la correction des mœurs, et l'une et l'autre exige une égale connoissance des hommes.

L'homme est le même par-tout, mais avec des modifications différentes. La comédie générale est celle qui peut être utile ou plaire à toutes les nations quelconques, en reprenant les vices et les défauts communs à tous les êtres humains. La comédie particulière doit étudier les lois de chaque peuple, et les usages de chaque société qui diffèrent dans leurs principes et dans le goût de leurs amusemens; car les goûts, les ridicules, et j'oserai dire de certains vices, ne sont souvent que de pure convention nationale.

LES PROJETS D'UN FOU.

S'occuper de la réformation des mœurs et de l'avantage public, n'est-ce pas être fou ? Oui, sans doute.

> Le mal s'opère promptement,
> Et le bien se fait lentement.

On veut que les cimetières ne soient pas près l'enceinte des villes ; c'est un projet fou, parce que les prêtres y perdroient ;

Que les tanneries, tueries, etc., etc., tous ces états qui infectent la capitale, soient au-delà des faubourgs. Folie! parce qu'il vaut mieux que cinquante mille hommes périssent, que de déplacer cinquante bouchers qui ont le droit de faire couler le sang dans les rues de Paris.

LETTRE

De M. Favart à un journaliste qui avoit rendu compte de l'Anglais à Bordeaux.

Du 25 mars au 4 avril 1763.

MONSIEUR,

Je vous remercie très-sincèrement de la modération avec laquelle vous avez parlé de l'Anglais à Bordeaux. Je sens que vous avez saisi comme moi les défauts de cet ouvrage; mais vous n'avez pas voulu me décourager, en dévoilant toutes mes fautes; si vous l'eussiez fait, je ne pourrois vous en savoir mauvais gré: la critique honnête et sensée est toujours utile; loin de la craindre, on doit la désirer; elle ne mortifie que les auteurs qui regardent comme un attentat ce qui peut porter la plus légère atteinte à leur ridicule vanité. Soit modestie, soit orgueil, j'ose croire que je ne suis pas du nombre de ces auteurs, et je renonce volontiers à tous les honneurs qu'ambitionnent les gens de lettres, s'il faut acheter la gloire par des travers et des foiblesses.

Je rends graces aux Dieux de n'être pas Romain.

Il est indécent de se vanter des avantages de

l'esprit, mais il est permis de se prévaloir de ceux du cœur.

Le bruit court dans le monde que l'Anglais à Bordeaux n'est pas de son auteur, c'est-à-dire qu'on m'envie une petite feuille de laurier; eh bien, que m'importe ?

On me dispute une couronne,
A qui la voudra je la donne,
Et je ne réserve pour moi
Rien, que mon amour pour mon roi.

Cependant je suis obligé de détromper le public. Si l'on n'attaquoit que mes talens, je passerois condamnation; mais ceci regarde ma probité : je me flatte d'être connu; aurois-je l'impudence d'en imposer !

Je suis, etc.

RÉFLEXIONS

Sur la comédie des Trois Sultanes.

Cette comédie n'est point entièrement une fiction. Soliman épousa en effet une de ses esclaves, nommée Roxelane, malgré la loi inviolablement observée par ses prédécesseurs depuis Bajazet Ier. Voici de quelle manière Roxelane parvint à devenir l'épouse de Soliman.

Après qu'elle se fût assurée par plusieurs épreuves de l'empire qu'elle avoit sur l'esprit et le cœur du Sultan, elle feignit (dit Moréri) d'avoir une passion extrême de faire bâtir une mosquée et un hôpital pour les étrangers : le sultan qui aimoit passionnément Roxelane, et qui étoit zélé pour sa religion, y consentit facilement. On consulta ensuite le muphti qui répondit : que ce dessein étoit très-pieux ; mais que ces bonnes œuvres ne pouvoient être pour le salut de l'ame de Roxelane, parce qu'étant esclave, elle ne possédoit aucun bien. L'adroite sultane affecta une mélancolie extraordinaire, et fut affranchie par Soliman ; mais depuis, ce

prince l'étant venu voir à l'ordinaire, elle refusa d'habiter avec lui; de sorte que le sultan l'épousa, lorsque le muphti, de concert avec Roxelane, lui eut fait connoître qu'il ne pouvoit posséder une femme libre sans commettre de péché.

CRITIQUE

CRITIQUE

De divers journaux.

L'*Avant-Coureur* est un cheval échappé, qui n'a ni bouche ni éperon ; le *Centaure hebdomadaire*, animal pesant.. Le *Frélon* ou la *Mouche* tourmente le vieux lion ; tantôt il entre dans ses naseaux, tantôt dans ses oreilles ; il a tort de s'y jouer, le moindre coup de patte l'écrasera. La Renommée littéraire qui a deux trompettes, l'une antérieure, l'autre postérieure, en forçant sa voix pour publier les odes de M. le B... s'est si fort enrouée, que son haleine, obligée de sortir par derrière, a produit une évacuation des odes pindariques.

Les auteurs de feuilles périodiques sont comme autant de chiens qui se tiennent sous la table de leur maître ; ils attendent qu'on leur jette des os à ronger ; ils se les disputent entr'eux ; et, après s'en être rassasiés, ils ne sont pas encore contens ; ils font un sabbat du diable sous la table ; ils mordent les jambes de ceux qui les nourrissent. M. l'*Avant-Coureur*, vous êtes un beau poulain qui galopez dans les basses prairies du Parnasse ; il est à croire

que vous êtes de la progéniture de Pégase; mais vous n'avez encore ni bouche ni éperon, et, lorsque vous serez dompté, vous pourrez devenir un très-joli cheval. C'est dommage que vous n'employez vos talens que pour être un cheval de poste; vous finirez par être une mazette, si vous n'y prenez garde.

NOTES

Sur Zanuzzi, Colatto et Lejeune.

Le sieur Zanuzzi continue de jouer les premiers amoureux dans l'Italien avec succès.

Le sieur Colatto, qui a débuté l'année dernière, est un Pantalon excellent; son jeu est de la plus grande vérité. Son comique, sans caricature, ne s'éloigne jamais du naturel; il a l'art de jouer le masque, au point de faire illusion: on croit y voir toutes les passions qu'il veut exprimer. Il a encore ces avantages que le célèbre Thomassin possédoit supérieurement, c'est de réussir dans le pathétique, et d'arracher des larmes. Tous les suffrages sont réunis en sa faveur.

Le sieur Lejeune fait chaque jour des progrès. Ces trois acteurs ont plu beaucoup à la cour; ils sont reçus à trois-quarts de part chacun.

ANECDOTE

Sur M. de Rassiguier et madame de Pompadour.

M. de Rassiguier fit des vers à la louange de madame de Pompadour. La favorite les reçut froidement. L'auteur, piqué, dit : Nous verrons si elle ne fera pas plus d'attention à des vers satiriques. Quelques jours après, on vit paroître une épigramme sanglante qu'il fit afficher à la porte de la dame en faveur. Au bout de quelque temps on découvrit l'auteur. La dame avoit assez de crédit pour le perdre : elle le récompensa. Cette grandeur d'ame apparente avoit sa source dans l'amour-propre ; c'est souvent un titre pour obtenir des bienfaits que de se rendre dangereux.

« Il faut enchaîner le lion ».

ANECDOTE
Sur mademoiselle Duménil.

M. le duc de Villars, commandant en Provence, ayant fait venir à Marseille la demoiselle Duménil, actrice de Paris, pour y jouer dans la troupe de cette ville, et ordonné à son profit et en indemnité de ses frais de voyage une augmentation sur les places et billets du spectacle, les habitans de Marseille se sont entendus ensemble pour ne plus aller à la comédie, tant que cette augmentation subsisteroit.

Sur quoi, lettre de M. Saint-Florentin au corps de ville, du 23 juin 1753.

Je suis informé, messieurs, que dans l'espérance d'une diminution du prix des places de la comédie, et pour la rendre, pour ainsi dire, nécessaire, il s'est fait des cabales pour n'y plus aller; il y a des paris ouverts à qui n'ira pas; il y a même des gens assez mal-intentionnés pour diminuer le crédit des directeurs. Les bontés que j'ai pour cette ville m'engagent à vous prévenir sur les dangers auxquels elle s'expose. Il n'y a aucune diminution à espérer, le roi ne veut pas en entendre parler. Si par entêtement, par intérêt ou par fausse vanité, on s'obstine à abandonner le spectacle, et que, par ce moyen

ou par d'autres manœuvres, le directeur ne puisse plus se soutenir, je proposerai au roi de donner des défenses pour qu'il ne puisse à l'avenir s'établir aucune troupe dans la ville. Vous ne sauriez trop communiquer ma lettre, ni faire trop d'attention à ce que je vous marque, parce que l'effet suivra certainement les menaces.

Réponse du corps de ville de Marseille.

Monseigneur,

Nous avons répandu dans le public, suivant vos ordres, la lettre que vous nous avez fait l'honneur de nous écrire. Les tenans du spectacle, et ceux qui le fréquentoient avec le plus d'assiduité, persistent à continuer de le négliger ; peut-être que les instructions de monseigneur l'évêque et de nos pasteurs y contribuent, autant qu'une fausse vanité. Au surplus, nous tenons de nos auteurs, que dans les beaux jours de notre république, et lorsque nous donnions des lois au lieu d'en recevoir, on regardoit, comme les gens de bien regardent encore aujourd'hui, les comédiens pour être également capables de donner atteinte à la pureté de nos mœurs, au maintien des lois et aux progrès du commerce (*).

(*) Le rigorisme de MM. de Marseille fut bientôt désarmé par l'attrait du plaisir et le charme des talens (*Note des éditeurs*).

RÉFLEXIONS (*)

Sur les étrangers.

Un étranger en France est considéré comme un oiseau de passage, dont chacun veut avoir des plumes : on cherche à l'apprivoiser. Qu'il ne se livre point à l'appât qu'on lui présente, c'est le conseil que j'ose lui donner. Comme citoyen du monde, et en cette qualité de cosmopolite, si je puis vous être de quelqu'utilité dans cette ville, disposez de moi, je suis à vous sans intérêt, sans intérêt quelconque. Le moindre soupçon seroit pour moi un outrage réel : ami de feu M. votre père, j'ai quelque droit pour être le vôtre.

(*) Extraites d'une lettre de M. Favart.

ANECDOTE

De M. Monnet et de M. Crébillon père.

Monnet vantoit, en présence de Crébillon père, ses talens amoureux, et les dons brillans que lui avoit départis la nature. Crébillon, ennuyé de ses forfanteries, mit en évidence le sceptre redoutable que le Dieu des jardins osa présenter à Syrinx, et dit à Monnet ces deux vers impromptus :

« Ton nez devant le mien a l'orgueil de paroître,
» Courbe-toi, malheureux, et reconnois ton maître ».

ANECDOTE.

Crébillon le fils, à l'âge de treize ans, fit une satire contre Lamothe et ses adhérens; il la montra à son père, qui lui dit qu'elle étoit très-bonne; mais comme il vit que ce jeune homme tiroit vanité d'un pareil jugement, il ajouta : Jugez, mon fils, combien ce genre est aisé et méprisable, puisqu'on y réussit à votre âge.

ÉPIGRAMME en prose.

Il ne faut pas se fier aux gens que l'on ne connoît pas.

—Vous me faites penser par là que vous seriez d'humeur à ne pas vous fier à votre père.

AUTRE ANECDOTE.

En 1741 le grand Rousseau est mort à Bruxelles : Voltaire se trouvoit alors dans cette ville. Un avocat français qui y étoit établi, vint trouver l'abbé Couchet quelques jours avant cet événement, et lui dit : Voilà deux hommes fameux qu'il faut réconcilier. Je suis ami de Rousseau, répondit celui-ci, mais je ne suis pas lié avec M. de Voltaire. Je lui en parlerai, continue l'avocat ; et il le fit en effet. Voltaire consent à ce que l'abbé Couchet en parle au père Marc, carme, confesseur de Rousseau, qui vint dire à son pénitent : M. de Voltaire est disposé à se réconcilier avec vous. Ah ! répond Rousseau mourant, il est bien tard ; je lui pardonne de tout mon cœur ; mais dans l'état où je suis, je ne sais pas si je pourrai soutenir sa présence. On ne jugea pas à propos d'aller plus avant.

Rousseau est enterré aux Petits-Carmes dans la chapelle à côté de l'épître. M. Couchet et l'abbé Prevost vouloient consacrer le lieu de sa sépulture par une épitaphe.

LETTRE

De M. Favart, contenant son opinion sur Louis XIV et son règne.

Mon ami, ennuyé de la vie uniforme qu'on mène à Paris, je viens de m'acheminer vers mon Belleville; mais, ne voulant pas suivre la route de tout le monde, j'ai pris le plus long chemin pour m'y rendre. Je suis allé visiter de nouveau l'abbaye de St.-Denis, la sépulture de nos rois et des hommes illustres de ma patrie. En y entrant, je fus saisi d'un saint respect. Ma mémoire me rappela les hauts faits de ces personnages jadis si célèbres. Après avoir parcouru tous les souterrains, je m'arrêtai enfin devant le tombeau de Louis XIV, et là je fis ces réflexions sur la conduite de toute la vie de ce monarque, et sur le mélange de bien et de mal qui remplit la longue carrière qu'il a parcourue.

Sous ce marbre gît Louis XIV, pour son repos et pour celui de son royaume. Il eût été grand de nom et d'effet, si la fin de sa vie eût répondu au commencement. Après avoir été l'objet des vœux du peuple, il parut enfin au

jour. Les infirmités continuelles de son père et la longue stérilité de sa mère firent regarder sa naissance comme un don de Dieu.

Il perdit son père avant l'âge de cinq ans, fut, comme tout le royaume, sous la tutelle de sa mère, et devint un roi-sujet.

Dans son enfance, lorsque l'Espagne le pressoit vivement, et redoutoit déjà sa vengeance future, lorsque ses sujets conspiroient sa perte, on entendit à la tête des armées sa voix enfantine retentir comme celle d'un écho.

L'ame dont il fut doué n'étoit pas mauvaise; mais sa vivacité naturelle n'étant point aidée de la science, ni son bon caractère fortifié d'une éducation libérale; jeune, sans étude et sans prévoyance, il se livra à des loups couverts de la peau de brebis.

Quelle grace brilloit sur ses lèvres et dans tout son maintien! Mais hélas! son visage fleuri, capable même de supporter les ardeurs du soleil et les travaux les plus pénibles, son front majestueux, ses yeux agréablement farouches, sa taille bien prise, et toute sa personne, qui sembloit n'être composée que pour inspirer la volupté et se rassasier de débauche, le rendirent un homme entièrement adonné aux femmes.

Lorsqu'il s'agissoit des exercices du corps, il enlevoit le prix à tous ses concurrens; il fut

bon danseur, habile écuyer, chasseur ardent, joueur adroit; il n'a pu être surpassé que par le seul Chamillard; enfin ce prince excelloit en tout.

Il épousa Marie d'Autriche, femme d'une taille agréable, chaste dans ses mœurs; mais, comme il n'étoit pas homme à s'attacher exclusivement à une épouse, rien ne fut capable de tempérer son penchant excessif pour la galanterie. On le vit suborner les vierges, se livrer à des courtisannes, et, dans sa fureur adultère, corrompre les femmes d'autrui.

Il abaissa le roi d'Espagne qui vouloit primer. Les Romains ayant manqué de respect à son ambassadeur, il obtint une réparation éclatante, et les contraignit d'élever une pyramide, afin de les faire ressouvenir de l'honneur qu'ils doivent au royaume de France, tant il poursuivoit vivement la vengeance des injures!

Dans la guerre, il ne céda en rien aux Alexandre et aux César; il s'acquitta du devoir de général et de celui de simple soldat; il prit les villes et dissipa les armées de presque tous les princes de l'Europe ligués contre lui.

Les guerres finies, ses ennemis fatigués, les limites de son royaume étendues, ayant encore toutes ses forces, en souverain arbitre de la paix, il la fit à son avantage. Comme il étoit l'ap-

pui des princes affligés, touché des malheurs de Jacques II et de ceux de l'électeur de Bavière, il fit des frais immenses pour rétablir l'un dans ses états, et remit en effet l'autre sur le trône.

En père de ses peuples, pour prévenir leurs besoins, et même pour les enrichir, il creusa des ports, maria des mers, unit des fleuves, fit équiper des flottes, nomma des pilotes, dissipa les pirates, établit des manufactures.

Ayant lui-même éprouvé la fragilité des femmes, et sachant combien elles sont faciles à vaincre, n'ignorant pas qu'elles seroient beaucoup plus fragiles, si elles étoient pressées par la pauvreté qui force de souffrir et de passer par tout ce qu'on exige, en véritable protecteur de la noblesse, et de peur que les filles des nobles ne conçussent des sentimens peu conformes à leur naissance, il eut soin de réunir dans une même maison trois cents d'entr'elles pour y être nourries, vêtues, enseignées et dotées à leur sortie.

Versailles, vous êtes témoin combien ce magnifique amateur du luxe le plus étudié a protégé les beaux arts; vous savez quel a été son discernement dans l'emploi de leurs chefs-d'œuvre, et quelles dépenses il a faites pour orner les édifices publics et particuliers!

Afin que le soldat ne craignît point de vieillir sous les armes, ou d'être blessé dans les batailles; et de peur que cette crainte ne retardât l'impétuosité du combat, il voulut qu'on leur préparât, dans de superbes édifices, la nourriture et le vêtement; que dans leurs besoins, ils eussent des remèdes pour leurs maladies; qu'on donnât de l'occupation aux convalescens, de l'instruction aux ignorans, de la compagnie aux oisifs, des temples aux pieux, et enfin le repos aux vieillards; par ces moyens, il devint l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux.

C'est par sa munificence que, délivrés de l'inquiétude sur leur subsistance et de tous autres soins, les astronomes ont sondé la profondeur des lieux, que les physiciens ont examiné la nature, et que les anatomistes ont découvert la structure du corps humain; que les médecins ont cherché des remèdes plus efficaces appropriés aux maladies; que les botanistes ont expliqué la vertu des plantes, que les chimistes ont dissous par le feu les métaux les plus durs. En un mot, cet ignorant protecteur des sciences a établi des académies de toutes espèces.

Dans le Louvre même, loin du tumulte, à l'ombre de ses lauriers, il s'étudia, par instinct, par un attachement servile aux règles de la plus soigneuse politesse, à purger la langue

française des mots grossiers qui la déshonoroient, et lui donna de nouvelles graces, afin de devenir le prince souverain de la langue, comme il avoit voulu être par les armes un monarque universel.

Jaloux des traditions de ses ancêtres, il n'a point tenu à lui que ceux qu'il avoit rappelés dans la voie de l'église n'y fissent des progrès; il contraignit un grand nombre de ses sujets à y rentrer, soit par promesses, soit par présens ou par menaces, en leur envoyant des missionnaires, et quelquefois en employant la force; enfin, et ce ne fut pas un acte de prudence et de sagesse, il chassa les religionnaires de son royaume.

En défenseur de l'humanité, il a, par une loi très-sévère et par la crainte des supplices, tâché d'anéantir la fureur des duels, plus dangereux à l'état et à la religion que la peste la plus cruelle.

Mais hélas! combien la prévention conduit facilement de la vertu au vice! Jouet, dès son berceau, d'une vaine terreur du jansénisme, entraîné dans un faux systême par les fourberies artificieuses des loyolistes, aveuglé par les flatteries ambitieuses des prélats qui cherchoient leurs intérêts, et non pas ceux de J. C., après avoir trop facilement donné sa confiance à des gens qui ne la méritoient pas, il a conduit l'état

et

et sa propre fortune dans le plus dangereux précipice.

C'est alors que l'entrée de la cour fut fermée à la vérité, que toutes les portes furent ouvertes à la médisance et à la calomnie, que l'on ferma la bouche aux prélats les plus respectables ; que l'on accorda les faveurs et les dignités aux mauvais ; que la liberté des suffrages fut enlevée aux vrais juges du dogme et de la doctrine.

Je ne sais pourquoi, à la voix d'un homme de robe, la crainte imposa silence aux autres, et ce qui les engagea à proférer ce qu'ils ne vouloient pas, comme s'ils eussent été tourmentés par les angoisses de la question.

Mais ce qu'il y eut de plus déplorable, c'est que, descendu à n'être que le ministre d'une société redoutable, il donna le droit de vie et de mort aux jésuites, bourreaux des gens de bien.

Que de maux sont provenus d'une erreur si déplorable ! mon esprit en est saisi de frayeur, quand il en reproduit le triste souvenir. Je me représente les pasteurs arrachés à leurs brebis, les docteurs envoyés en exil, de savans écrivains dispersés çà et là, les prisons remplies des gens bien, les vierges arrachées de leurs cloîtres, une maison, asile de la science et de la vertu, renversée de fond en comble, et

les cadavres tirés de leurs sépulcres, qui, dès ce temps-là même, crioient vers le ciel : « Quand est-ce, Seigneur, que vous vengerez notre sang ? »

Ainsi finit le règne de Louis XIV, si glorieux dans son commencement, si honteux dans sa décadence.

FIN DES MÉLANGES.

POÉSIES

FUGITIVES

DE M. FAVART.

18..

POÉSIES
FUGITIVES
DE M. FAVART.

DISCOURS
Sur la difficulté de réussir en Poésie(*).

Euphraste. Vous voulez être auteur ! quelle ardeur insensée
Vous suggère, Lirus, une telle pensée ?
Quel démon, ennemi de la tranquillité,
S'apprête à traverser votre félicité ?
Pour moi, loin d'approuver ce dessein téméraire,
Il faut que je vous donne un avis salutaire ;
Je dois sincèrement vous montrer le danger
Où ce penchant funeste iroit vous engager.
Vous suivez les transports d'une ardente jeunesse
Dont la fougue affranchit du joug de la sagesse ;
Vous croyez tout possible, et vous osez compter
Qu'à vos désirs bouillans le ciel doit se prêter ;
Il vous tarde déjà d'être appelé poète ;
Vous goûtez par avance une gloire secrète ;
Mais savez-vous, mon cher, ce que c'est qu'un auteur ?
De quel œil on regarde un versificateur ?
Le langage fleuri des filles de Mémoire

(*) L'auteur avoit alors 18 ans.

Coûte bien des travaux, et produit peu de gloire;
Il faut presqu'arriver à la perfection
Pour acquérir un peu de réputation;
Et l'on perd aisément celle qu'on s'est acquise.
Cent critiques malins que l'usage autorise,
Qui n'admirent jamais et censurent toujours,
Avec des yeux jaloux épluchent vos discours:
Ils restent satisfaits s'ils y trouvent à mordre;
Enfin si vos écrits ne sont du premier ordre,
L'arrêt est prononcé; vos ouvrages mesquins
Jauniront dans la poudre avecque les bouquins.
Quelquefois, appuyé d'une forte cabale,
Un sot à Despréaux se compare et s'égale.
Elevé jusqu'aux cieux par ses protections,
Il lasse l'imprimeur de ses productions,
Triomphe et s'applaudit avecque suffisance:
Mais enfin le bon goût prévaut sur l'ignorance;
On n'impose qu'un temps au public ébloui;
On perd le nom d'auteur dont on a trop joui:
Songez-vous.... *Lirus*. Arrêtez, remontrance inutile,
L'avis est important, mais il est infertile;
Je cède à mon destin sans blâmer vos leçons,
Et je me suis cent fois opposé vos raisons.
J'ai plus fait, j'ai pensé que les mathématiques
Pouvoient déraciner ces désirs tyranniques;
Je m'y livre d'abord avec activité,
Mais il manque toujours à ma tranquillité:
Dans ma plus grande ardeur, au fort de mon ouvrage,
Un pouvoir inconnu surmonte mon courage;
Je m'impose des lois que mon esprit enfreint,
Et si je suis auteur, l'ascendant m'y contraint:
Je lutte vainement contre un fleuve rapide;
En vain le jour m'éclaire et la raison me guide:
Un flot impétueux s'élève contre moi,

M'éblouit, me surprend, et m'entraîne avec soi.
E. Lirus, dans ce discours l'amour-propre s'exprime.
Afin d'autoriser ce penchant pour la rime,
Votre esprit attribue à la nécessité
Ce qui n'est que l'effet de votre liberté.
Voilà de nos auteurs le langage ordinaire :
Tous, depuis Crébillon, Destouches et Voltaire,
Jusques aux chansonniers, jusques à Pellegrin,
Se flattent de rimer par l'ordre du destin.
Apollon, dira l'un, éclaira ma naissance ;
Les muses de cet autre ont dirigé l'enfance ;
Il bégayoit des vers avant qu'il sût parler.
Enfin de ses faveurs ardent à les combler,
Le Dieu de l'Hélicon leur ouvrit ses mystères,
Et les initia dès le sein de leurs mères.
Soyez poète né, j'en demeure d'accord ;
Mais redoublez vos soins pour corriger le sort :
Quand on vainc son penchant, la gloire qu'on remporte
Eclate d'autant plus que l'influence est forte.
Socrate, né larron, fourbe et voluptueux,
A force de combats se rendit vertueux.
Vous viendrez mieux à bout d'une verve indiscrète ;
Car, quelle est cette verve ? et qu'est-ce qu'un poète ?
Un poète est un fou qui détruit son repos,
Qui consume le temps à mesurer des mots,
Préférant l'harmonie au sens, à la justesse.
Toujours dans un délire, approchant de l'ivresse,
De vaines fictions son esprit infecté,
Pour embellir le faux trahit la vérité.
L. Euphraste, c'est ainsi que pense le vulgaire ;
Ce n'est qu'obliquement que la raison l'éclaire :
Esclave d'un proverbe ou d'une opinion,
Il se laisse enchaîner par la prévention ;
Il grossit les objets ; et sur leurs apparences,

En juge souverain il dicte ses sentences;
Par de faux préjugés qu'il prend je ne sais où,
Chez lui tout peintre est gueux, et tout poète est fou.
Mais un homme de poids que le bon sens gouverne,
Pour distinguer de près oppose la lantérne;
Son génie attentif, ami de l'équité,
Pénètre, approfondit, trouve la vérité.
Il convient qu'un auteur, philosophe agréable,
Peut être en même temps poète et raisonnable;
Et qu'il doit quelquefois avoir recours au faux
Pour montrer la morale avec des traits plus beaux.
D'un mensonge innocent la délicate amorce,
Au lieu de l'altérer en augmente la force,
Lui prête des beautés, dont le charme vainqueur,
La conduit à l'esprit, et de l'esprit au cœur.
E. Je pense comme vous : quand des auteurs solides
Ont l'utile pour but, et les graces pour guides;
Quand le désir d'instruire est le premier objet;
Quand on fait la vertu la base d'un sujet.
Je conçois cependant qu'une morale austère,
Qu'une vérité crue est rebutante, amère,
Si l'on ne l'adoucit d'un sucre ingénieux :
Mais si la poésie est un présent des cieux,
Pourquoi donc l'employer à colorer le vice?
Pourquoi donc de ses fleurs couvrir un précipice?
Il se fait tous les jours mille ouvrages divers
Sans autre intention que de faire des vers.
Rimeurs audacieux, dont la rime inutile
Avilit le Parnasse et fatigue la ville,
De vos aimables riens le clinquant et le fard
N'ont servi jusqu'ici qu'à décrier votre art.
De Licurgue envers vous j'admire la police (*).

(*) Ils furent chassés de Lacédémone par les lois de Licurgue, comme des gens inutiles et pernicieux.

Voilà de quels auteurs je faisois une esquisse ;
Mais du nom de poète osent-ils se flatter ?
Pour se parer d'un titre, il faut le mériter :
N'accordons cet honneur qu'à ceux dont le génie
Est embrasé du feu de la sage Uranie (*).
Vrais enfans d'Apollon, plus grands que les héros,
Des lauriers immortels couronnent leurs travaux.
Vous n'êtes pas, Lirus, assez plein de vous-même
Pour croire parvenir à ce degré suprême ;
Mais feignons un instant que la nature et l'art
Aient épuisé leurs dons pour vous en faire part,
Vous essuyez alors tous les traits de l'envie ;
Son fiel empoisonné s'attache à votre vie ;
Et son pouvoir fatal, rarement confondu,
Suspend jusqu'à la mort le prix qui vous est dû.
Ce discours vous fatigue, en vain je vous exhorte ;
Voici pour vous convaincre une raison plus forte :
Vous allez follement sur d'épineux écrits,
Par des soins assidus épuiser vos esprits.
Voyez en quel état ce travail vous expose :
Votre santé se fane avant que d'être éclose ;
Déjà votre visage a perdu sa couleur,
Son éclat est passé ; tel qu'une tendre fleur
Dont un ver en creusant a piqué la racine,
Il tombe tous les jours, et l'étude vous mine.
Pourquoi vous immoler pour des honneurs douteux ?
Ah ! fermez pour jamais ce cabinet poudreux
Où vos jours les plus beaux coulent dans l'esclavage,
Et jouissez, Lirus, des plaisirs de votre âge.
Quel prodige ! à vingt ans vous êtes déjà vieux.
Que la sérénité renaisse dans ces yeux ;

(*) *Ingenium cui sit, cui mens divinior, atque os*
Magna sonaturum, des nominis hujus honorem.

D'une gaîté nouvelle animez ce teint blême;
Rendez-vous à nos cœurs, rendez-vous à vous-même.
Vous ne répondez rien.... Inutiles chansons!
Ma langue en vous parlant ne forme que des sons;
Mais que je sache au moins dans quel genre d'écrire....
L. Hélas! vous le dirai-je, Euphraste?... la satire.
E. Juste ciel! — *L.* Un moment. Dissipez cet effroi;
La lâche médisance est indigne de moi;
Au vice en général, sans offenser personne,
Mon but est d'arracher le masque et la couronne;
Je veux le dépouiller de toutes ses couleurs.
Cet aspic dangereux, qui rampe sous les fleurs,
Se glisse dans le sein, et mord sans qu'on le sente;
J'armerai contre lui la vérité perçante
Pour éclairer sa trace et le montrer à nu.
On le fuira bientôt quand on l'aura connu.
Jusques dans ses replis les plus impénétrables
J'attaquerai l'erreur par des coups redoutables;
A la déraciner j'emploierai tous mes soins;
Si l'on ne se corrige, on rougira du moins.
E. C'est bien dit, mais souvent la bonne foi chancelle.
Le poison est caché sous le manteau du zèle.
Un auteur, s'il lui vient quelque trait singulier,
Bientôt du général passe au particulier.
Alors Dieu sait les coups que chacun vous prépare.
Prévenons, prévenons ce critique bizarre,
Et ne lui laissons pas le temps de triompher:
C'est un monstre naissant que l'on doit étouffer.
Il me semble déjà voir former la tempête:
Un nuage d'auteurs menace votre tête;
Aucun pouvoir humain ne peut vous garantir.
Ah! Lirus, croyez-moi, réprimez ce désir;
Et puisque vous voulez enfin qu'on vous imprime,
Ne courez aucun risque, abandonnez la rime;

Imitez P....., compilez un recueil :
P..... vogue en paix, et ne craint point d'écueil.
Si des flots de railleurs censurent son ouvrage,
Est-ce sur P..... que va fondre l'orage?
Non, c'est sur les auteurs des prétendus bons mots.
L. Qui, moi ! que je m'attache à de pareils travaux ?
Que je suive les pas de ces vrais plagiaires,
Dont la place est marquée au dessous des libraires?
Puis-je, sans éclater, voir des compilateurs
Figurer gravement au milieu des auteurs ?
Leur esprit est épars dans ma bibliothèque.
De ce Calvisius (*), dont nous parle Sénèque,
Dans ces originaux je trouve le portrait ;
Du plumage étranger comme eux il se paroit,
Quoiqu'il fût de son temps le plus mince génie ;
Mais de paroître docte il avoit la manie.
Des esclaves lettrés qu'il achète à grand prix,
Philosophes, rhéteurs, sophistes, beaux-esprits,
Bientôt de sa maison font un nouveau Lycée.
Il y vient de savans une troupe empressée ;
Le sot Calvisius se place le premier :
On le raille tout haut ; mais un trait singulier,
C'est qu'à force d'errer et de se méconnoître,
Il se croit en effet tel qu'il vouloit paroître.
Je vois que votre orgueil cherche les premiers rangs,
Et que vous aspirez aux honneurs les plus grands.
Mais pour y parvenir, cherchez une carrière
Où l'on n'ait point encor fait lever la poussière,
Et tâchez, s'il se peut, d'être victorieux :
Mais vous ferez fort mal si l'on peut faire mieux.
Notre siècle épuré n'aime que l'excellence :
Jusques au plus haut point on l'a portée en France :

(*) Calvisius Sabinus (Senec. epist.).

Tout est dit, tout est fait, et nos divins auteurs
Ne laissent après eux que des imitateurs.
   Maintenant écrivez si vous voulez écrire;
J'ai dit mon sentiment : je n'ai plus rien à dire;
Je pourrois sur ce point m'étendre beaucoup plus,
Si j'aimois à donner des avis superflus.
Peut-être quelque jour me rendrez-vous justice.
Le champ vous est ouvert : allez, entrez en lice.
Je combattrois en vain votre obstination;
Je vous attends, Lirus, à la réflexion.

PHÉBUS,

CANTATE.

Ce furieux serpent, formé de pourriture,
Dont l'énorme grandeur effrayoit la nature,
Venoit de succomber sous les coups d'Apollon.
De sang et de venin ses flèches dégoûtantes,
Et le monstre étendu dans le sacré vallon,
Etoient de sa valeur des marques éclatantes.

L'orgueil s'empare de Phébus;
Il a devant les yeux l'image de sa gloire;
Lui-même il chante sa victoire
Au mépris du fils de Vénus.

Amour, peux-tu vanter encore
Ton adresse à blesser un cœur!
Abandonne à mon bras vainqueur
Ces traits que ta main déshonore.
La nymphe est soumise à tes lois.
Sans la combattre de ces armes,
Ton flambeau, tes ruses, tes charmes
Suffisent pour de tels exploits.
Amour, peux-tu vanter encore
Ton adresse à blesser un cœur!
Abandonne à mon bras vainqueur
Ces traits que ta main déshonore.

Qui peindra le courroux de l'Amour outragé!
Non, Mars n'est pas si formidable.
De ces mépris sanglans je vais être vengé:

Ta défaite est inévitable.
Enflé d'un succès glorieux,
Tu braves mon pouvoir suprême!
Perfide! éprouve à l'heure même
Qu'il s'étend jusques sur les Dieux.

Il dit: et sur-le-champ, dans son dépit extrême,
Ce Dieu choisit un trait vainqueur;
Tend son arc sur Phébus, et lui perce le cœur.
De l'Amour craignez la vengeance,
Jeunes cœurs qui bravez ses traits,
Et respectez une puissance
Dont vous ignorez les effets.
Pour dompter le cœur le moins tendre,
Il n'a besoin que d'un instant.
Plus on s'efforce à se défendre,
Plus son triomphe est éclatant.

De l'Amour craignez la vengeance,
Jeunes cœurs qui bravez ses traits,
Et respectez une puissance
Dont vous ignorez les effets.

PSEAUME I.er

Beatus vir, qui non abiit in consilio impiorum, etc.

Heureux qui dans son Dieu met son adversité,
Qui ne marche jamais dans le sentier du vice,
Et qui fuit la société
Des ministres de l'injustice;

Qui n'a point soutenu dans la chaire d'erreur
Les dogmes empestés d'une morale impie;
Mais qui sur la loi du Seigneur
Règle tous les jours de sa vie!

L'Eternel bénira ses soins et sa maison.
Tel qu'un arbre arrosé d'une onde vive et pure,
Chargé de fruits en la saison,
Le juste ornera la nature.

Que deviendront l'impie et le voluptueux?
Ils seront dispersés ainsi que la poussière
Qu'un tourbillon impétueux
Enlève du sein de la terre.

Dieu leur a préparé des tourmens éternels;
On ne les verra point, devant sa face auguste,
Lever leurs regards criminels,
Ni s'asseoir à côté du juste.

La foudre va partir; ô regrets superflus!
Enfant d'iniquité, tu n'as plus de puissance,
Frémis.... c'en est fait, il n'est plus;
Le ciel a vengé l'innocence.

ALPHONSE DE GUSMAN,

Gouverneur de Tarife sous Don Sanche le Brave, roi de Castille (*Turquet et Mariana*, Histoire d'Espagne).

POEME (*)

Célébrons un héros fidèle à sa patrie,
Qui, du Maure cruel arrêtant la furie,
Remplit avec éclat le devoir de son rang,
Et préféra l'honneur aux intérêts du sang.
Un prince (**) téméraire, un sujet parricide
Ose contre son roi lever un bras perfide,
Conduit par la Discorde et la Rebellion,
Il veut tout immoler à son ambition.
Le farouche Africain, nourri dans les alarmes,
Seconde ses projets et lui prête ses armes.
On voit déjà courir leurs barbares soldats :
La Discorde et la Mort volent devant leurs pas;
Semblables aux torrens qui tombent des montagnes,
Leurs nombreux bataillons inondent les campagnes,
Par-tout ils ont semé l'épouvante et l'horreur;
L'Espagne pourra-t-elle éviter leur fureur?
Alphonse va bientôt braver cette puissance;

(*) Ce poëme a été couronné à l'académie des Jeux Floraux de Toulouse, sans remporter le prix, parce qu'il s'en trouva un jugé de la même force.

(**) Don Jean, infant de Castille.

De

De Tarife assiégée il a pris la défense,
Et sa vertu solide est l'appui des remparts;
Il ranime les siens pressés de toutes parts;
Mille assauts repoussés augmentent son courage:
Des Maures confondus il méprise la rage;
Mais il leur reste encor un moyen plein d'horreur,
Pour le vaincre lui-même ils attaquent son cœur.
Le fils de ce héros, son unique espérance,
Par un sort inhumain étoit en leur puissance.
On traîne cet enfant, on l'expose à ses yeux,
Et des cris de fureur s'élèvent jusqu'aux cieux.
Alphonse est agité, ses entrailles frémissent;
Il reconnoît son fils dont les pleurs l'attendrissent:
La cruauté s'apprête à terminer ses jours;
De ce fils innocent, captif et sans secours,
L'arrêt est prononcé, la foudre est suspendue;
Il périt si la ville à l'instant n'est rendue.
La tendresse d'Alphonse ébranle son devoir;
Mais sa vertu l'emporte et reprend son pouvoir;
Son cœur est indigné d'un instant de foiblesse,
Le devoir à son tour étouffe la tendresse;
La honte et le courroux animent ses regards,
Et la rebellion tremble aux pieds des remparts.
« On prétend m'alarmer, c'est en vain qu'on l'espère,
» J'étois sujet, dit-il, avant que d'être père:
» Si je dois à mon sang, je dois plus à mon roi,
» Et vos lâches complots ne peuvent rien sur moi.
» Je haïrois mon fils conservé par le crime:
» J'abandonne à vos coups cette noble victime;
» Sa mort ne rendra point mon courage abattu,
» Et ma postérité n'est que dans ma vertu.
» Bien loin de plaindre un fils qui meurt pour sa patrie,
» Si je pouvois moi-même attenter à sa vie,
» J'irois aux yeux de tous le livrer au trépas.

» Employez mon épée au défaut de mon bras,
» Frappez, percez son cœur, et vengez-vous d'Alphonse,
» Que ce fer en vos mains confirme ma réponse. »
Il s'éloigne à ces mots; cette noble fierté
Etonne les esprits, surprend la cruauté;
Les Maures sont émus, leur haine s'en offense;
Ils vont pour l'assouvir immoler l'innocence.
Les cœurs par la pitié ne sont plus attendris :
Du fer même d'Alphonse on va percer son fils!
Barbares, arrêtez!.... O fureur obstinée!
Il tombe. C'en est fait, victime infortunée,
L'injustice et l'envie ont épuisé leurs traits.
Grand Dieu! souffrirez-vous de semblables forfaits?
Mille cris aussitôt appellent la vengeance :
Alphonse les entend; il se trouble, il s'avance.
Quel barbare spectacle arrête ses regards!
De son fils déchiré les membres sont épars;
Le sang qui fume encor semble se faire entendre :
La nature gémit dans le cœur le moins tendre.
Toute la ville s'arme au bruit de ce trépas :
Alphonse, vengez-vous, nous marchons sur vos pas.
Mais le héros s'oppose à ce noble courage,
Seul, il paroît tranquille au milieu de l'orage.
« Intrépides guerriers, modérez ce transport,
» Et respectons, dit-il, une si noble mort.
» Cette ardeur indiscrète offense notre gloire;
» Rarement le tumulte assure la victoire.
» Un homme tel que moi, responsable à l'état,
» Doit mourir en héros et non pas en soldat.
» Ne précipitons rien. Veillons à la défense,
» Craignons que la valeur n'aveugle la prudence.
» Ne songeons qu'à lasser nos communs ennemis
» Qui me reprocheroient d'avoir vengé mon fils.
» Généreux citoyens, c'est en vous que j'espère :

» Vous êtes mes enfans, je vous tiens lieu de père ;
» N'aggravez point mon sort en exposant vos jours,
» Heureux si tout mon sang en prolongeoit le cours. »
Les soldats à regret abandonnent leurs armes ;
Ces tendres sentimens leur arrachent des larmes.
Alphonse dans son sein renfermant ses douleurs,
Agit, commande, ordonne, et condamne leurs pleurs.
L'orgueil est terrassé, la rage est confondue,
Par un bras plus puissant la ville est défendue ;
Dieu même garantit ces remparts glorieux.
La Vengeance terrible enfin descend des cieux ;
Les Maures sont frappés d'une crainte subite ;
Leur crime les poursuit, leur fureur les agite ;
Ils traînent en fuyant les remords et l'horreur,
Vaincus et dissipés par leur propre terreur.

A M.elle CHANTILLY.

CONTRE-VÉRITÉ.

Que je suis outré ! mais qu'y faire ?
Vous avez des défauts qu'on ne peut supporter :
Avec eux vous ne pourrez plaire ;
Songez bientôt à les quitter ?
Vous êtes surprise, Thémire,
D'un langage si peu flatteur ;
Mais la vérité qui m'inspire
Arrache de mes yeux un voile séducteur.
Que faites-vous de ces graces naïves,
Dignes qualités du vieux temps ?
Remplacez-les par ces boutades vives,
Qui tiennent aujourd'hui la place des talens.
Quoi donc ! suivre en tout la nature,
Ne connoître que la pudeur ;
Préférer le noble à l'enflure ?
N'avoir pour règle que son cœur ?
Ah ! quel pitoyable systême !
Que c'est agir imprudemment.
Eh quoi ? quand il faut dire j'aime,
Faut-il le dire tendrement ?
Fuyez le ton de la nature.
Donnez tout aux charmes de l'art ;
Que tout chez vous respire la parure,
Que tout y respire le fard.
De ces conseils faites usage ;
Pliez-vous à l'esprit du jour.
Vous serez ridicule, et c'est un avantage
Qui vous fera, je crois, plaire dans ce séjour.

VERS A M.elle CATINON,

Sur son début (*).

Aimable Catinon, que ton jeu m'intéresse !
La décence et l'amour que tu sais assortir
Dans l'art de tout charmer te rend déjà maîtresse.
Comment peux-tu si bien exprimer la tendresse
Avant l'âge de la sentir ?

(*) Cette actrice débuta le 20 décembre 1753, par le rôle d'Angélique dans la *Mère Confidente*, et celui de Sylvia dans la *Double Inconstance*.

A M. DE RICHELIEU.

A l'ami des Génois, au vainqueur de Mahon,
Le destin n'a jamais dit non.
Lorsqu'il s'agit de faire des conquêtes,
Pour réussir, il suffit de son nom.
L'on sait qu'au bas de ses requêtes
Mars et l'Amour ont toujours mis leur bon.

VERS

Adressés à M. Saurin, de l'Académie Française.

D'un pinceau vigoureux, et d'une touche fine,
Tu peignis Spartacus et le Tableau des mœurs.
L'effrayant Bewerley, la naïve Orpheline
Prouvent combien tu sais varier tes couleurs.
Ton génie à-la-fois séduit, entraîne, enflamme.
Jouis de tes lauriers justement déférés;
Mais il est aux talens des trésors préférés,
Ce sont les qualités qui distinguent ton ame;
En toi le sentiment, l'urbanité, l'honneur,
Elèvent l'honnête homme au dessus de l'auteur.

VERS A M.elle ARNOULT.

Pourquoi, divine enchanteresse,
Me troubles-tu par tes accens ?
Tu me fais sentir une ivresse
Qui ne va pas jusqu'à tes sens.
Peut-être que, dans ma jeunesse,
Mon bonheur eût été le tien !
Je t'aime, et le temps ne me laisse
Que le désir.... désir n'est rien.
Tais-toi...., mais non.... non, chante encore :
Qu'avec tes sons voluptueux
Mon reste d'ame s'évapore,
Et je me croirai trop heureux !

AU CHEVALIER GLUCK,

Qui avoit fait une musique nouvelle au Siége de Cythère, ancien opéra comique de M. Favart.

J'avois construit un bâtiment
D'assez gentille architecture ;
On en approuvoit la structure,
Mais il y manquoit l'agrément,
En tout il faut de la parure.
Un grand artiste en ornement
Embellit chaque appartement
Par une éclatante dorure,
Et le vernis le plus charmant
Qui cache mainte vermoulure.
Qu'arriva-t-il de l'aventure ?
Pour moi fâcheuse conjoncture.
Cet habile décorateur,
Que j'admire et que je respecte,
De mon travail eut tout l'honneur,
On applaudit au vernisseur,
Et l'on oublia l'architecte.

FRAGMENS D'UN VAUDEVILLE.

Dans sa préface, un jeune auteur
Donnant des lois avec hauteur,
Va jusqu'à l'hyperbole.
Sa préface ne conclut rien,
L'ouvrage tombe, eh bien, eh bien!
Il n'écrit plus, on s'en console,
Eh bien, eh bien!
Souvent le mal produit un bien,
C'est une bonne école.

Dorante, au jeu trop entêté,
Ne craignant point d'être endetté,
Perd tout sur sa parole;
Chacun le plume; il n'a plus rien;
Il est la dupe, eh bien, eh bien!
Il se corrige, il se console,
Eh bien, eh bien!
Souvent le mal produit un bien;
C'est une bonne école.

Lison, donne-nous un baiser.
— Nenni; je dois vous refuser,
Ce seroit être folle.
En disant: « Tu n'obtiendras rien »,
Son bonnet tombe, eh bien, eh bien!
Lison pleure, Jean la console,
Eh bien, eh bien!
Un petit mal fait un grand bien;
C'est une bonne école.

VERS A M. GUILLARD.

Émule de Quinault, moins tendre et plus sublime,
Guillard, par un art enchanteur,
Des talens, sur la double cime,
Avec lui partage l'honneur :
Quinault du tendre amour nous fait sentir la flamme;
Il émeut, attendrit, charme, séduit le cœur ;
Mais Guillard agrandit notre ame.

A M. DE LA TOUR DU PIN.

Vicomte de la Tour du Pin,
Vous êtes un franc Tarlupin,
Lorsque vous m'engagez à faire
L'éloge de monsieur Voltaire,
Que pourrois-je dire en effet..... ?
On le nomme ! l'éloge est fait.

FRAGMENT D'UN VAUDEVILLE.

Qu'un jeune amant par sa tendresse
Trouve un avantage réel,
Que ses soins touchent sa maîtresse,
Cet effet est fort naturel ;
Qu'un vieux butor que l'amour lasse et laisse,
L'or à la main, le supplante, d'accord,
C'est pis qu'un sort (*bis*).

Qu'un roi veuille par sa puissance
Paroître au dessus d'un mortel,
Qu'il règne par la violence,
Cet effet est fort naturel ;
Par les talens, les vertus, la science,
Que Stanislas triomphe sans effort,
C'est pis qu'un sort (*bis*).

Fille qui n'aime point encore,
Malgré tout le soin maternel,
Reste toujours une pécore,
Cet effet est fort naturel.
Qu'un tendre amant lui dise qu'il l'adore,
A ses discours l'esprit s'ouvre d'abord ;
C'est pis qu'un sort (*bis*).

Qu'auprès d'une femme accomplie,
Ivre d'un amour mutuel,
Un jeune époux passe sa vie,
Cet effet est fort naturel.
Pour des laidrons que bientôt il l'oublie,
Sans être aimé, qu'il dépense son or,
C'est pis qu'un sort (*bis*).

COUPLET POUR UN MINISTRE.

Air : *Il faut se laisser enflammer.*

Ce ministre réussira ;
Femme qui lui présentera
Ou placet ou requête
D'une manière honnête,
Il la verra, l'écoutera,
Et sur-le-champ l'expédira,
Et c'est un très-grand agrément
Que de l'être si promptement !

COUPLETS A UN MINISTRE.

AIR : *Et j'y pris bien du plaisir.*

Nous vous faisons un hommage
D'un léger amusement ;
Cependant il est l'ouvrage
Du plus tendre sentiment.
Notre zèle se présente
Sous la forme du plaisir ;
Mais, s'il sert mal notre attente,
N'y voyez que le désir.

La divinité qu'Athènes
Peignoit plus fière que Mars,
De l'état tenoit les rênes,
Et protégeoit tous les arts.
Elle permettoit qu'un sage
S'amusât dans son loisir,
Et fit un double assemblage
De la gloire et du plaisir.

Le disciple de Socrate,
Renommé par ses exploits,
A sa lyre délicate
Unissoit souvent sa voix.
Si nous en croyons l'histoire,
Ce grand homme si vanté
Se déroboit à la gloire
Pour chanter la volupté.

Le législateur de Sparte,
Malgré son austérité,
Pourvu que l'on ne s'écarte
Du devoir qu'il a dicté,
Protège le chant, la danse,
Il en établit les droits,
Et cette sage ordonnance
Etoit dans l'esprit des lois.

Est-il besoin qu'un ministre,
Pour être plus respecté,
Prenne un air sombre et sinistre?
Non, sa morgue est vanité.
Il en est un moins farouche,
Sévère, mais sans fierté;
La douceur est dans sa bouche,
Dans son cœur est l'équité.

Son ame toujours active,
Malgré les soins accablans,
Protège, honore et cultive
Tous les arts et les talens,
De l'éloge qu'il mérite
Il est toujours alarmé,
Qu'est-il besoin qu'on le cite,
Nos cœurs l'ont déjà nommé.

A. M. DE CHOISEUL,

Après sa disgrace.

Couronné d'un épais feuillage,
Un orme étendoit ses rameaux;
Les bergers y cherchoient l'ombrage,
Il donnoit asile aux oiseaux,
Servoit d'abri pendant l'orage;
De l'été calmoit les chaleurs,
Et des vents réprimant la rage,
Préservoit les fruits et les fleurs.

A l'entour on ne voit que fêtes,
Les aquilons en sont jaloux:
La grandeur expose aux tempêtes,
Et l'orme en éprouve les coups;
Mais, malgré ce revers funeste,
Il se croit assez riche encor;
Vrais amis sont ce qui lui reste,
Vrais amis sont plus qu'un trésor.

Autre air.

Aucun ne veut s'en séparer,
Hors les hiboux, troupe infidèle;
Auprès de lui vont soupirer
La colombe et la tourterelle.
D'abeilles un nombreux essaim
Dépose le miel dans son sein;
Les bergers le parent de fleurs
En mémoire de ses faveurs.

Autre air.

Une vigne encor s'entrelace
Autour de lui,
Et toujours constamment embrasse
Le même appui.

Symbole d'amitié fidèle
Pour tous les temps,
Cette vigne sert de modèle
Aux cœurs constans.

Tout change, tout est passager
Dans la nature;
Mais la fortune a beau changer,
Toujours l'amitié dure.

FRAGMENT D'UN VAUDEVILLE.

L'auteur d'une pièce nouvelle
Croit qu'il n'en est point de plus belle,
Et que chacun avec ardeur
Criera : l'auteur ; l'auteur.
Mais quelle infortune cruelle !
La pièce tombe, il sort d'erreur.
On lui cherche querelle ;
Eh bien, eh bien ; qu'en dira-t-on ?
C'est une leçon ;
Il fera mieux, il s'y dispose :
A quelque chose
Malheur est bon.

Lisette alloit aux bois seulette,
Et Lucas y guettoit Lisette ;
Lucas étoit un peu voleur,
Un franc voleur d'honneur.
Elle perdit sa collerette,
En échappant à ce trompeur.
Dans le monde on en cause ;
Eh bien, eh bien, qu'en dira-t-on ?
C'est une leçon.
Lisette fuit les bois pour cause :
A quelque chose
Malheur est bon.

COUPLET.

Le coq français est le coq de la gloire ;
Par ses revers il n'est point abattu :
Il chante fort s'il gagne la victoire,
Encor plus haut quand il est bien battu.
Le coq français est le coq de la gloire,
Toujours chanter est sa grande vertu.
    Est-il imprudent? est-il sage?
    C'est ce qu'on ne peut définir;
    Mais qui ne perd jamais courage,
    Se rend maître de l'avenir.

COUPLET POUR UN GÉNÉRAL.

Air : *De tous les capucins du monde.*

Près de Vénus, près de Bellonne,
Je vois ce guerrier qui moissonne ;
Par sa valeur, par ses amours,
A tous il se fera connoître,
Et son cœur servira toujours
Ses maîtresses comme son maître.

COUPLET EPIGRAMMATIQUE

Pour un petit-maître.

AIR : *Dès que je vois passer Jeannot.*

Il brillera comme une fleur
Dans les jardins de Cythère,
Et son teint aura la fraîcheur
D'une rose printanière ;
Mais, sur cette apparence-là,
Bien folle qui s'expose ;
Qui s'y fiera
Piqûre aura ;
L'épine est sous la rose.

ÉPIGRAMME.

Thérese avoit fureurs d'amour,
Martin avoit fureurs de gale;
Tous deux se grattoient nuit et jour,
Et pour tous deux c'étoit scandale.
Quand cesserez donc, Martin,
De vous gratter? disoit Thérèse:
— Quand vous ne serez plus c.....
— Grattez-vous donc tout à votre aise.

ÉPIGRAMME.

Un jour, dans la Sainte Ecriture,
Certain dévot lisoit
Qu'un homme fut, par tragique aventure,
Possédé d'un démon muet.
Lors le dévot, dans l'ardeur de son ame,
S'écria de tout son cœur :
Ah ! si pareil démon s'emparoit de ma femme,
Ne l'en délivrez pas, Seigneur !

COUPLET ÉPIGRAMMATIQUE

Adressé à Crébillon père.

Tu dis que je suis bête,
Mon ami Crébillon ;
Ce reproche est honnête,
Mais n'est pas sans raison.
Tu dis que je suis bête,
Il est vrai, j'applaudis
Tout ce que tu dis.

VERS

Pour le frontispice de l'Anthologie de M. Monnet.

(La gravure représente Vénus, l'Amour et Bacchus).

Vénus, Amour, Bacchus, votre charmant délire
Suffit à nos transports, et vaut un Apollon.
Qu'avons-nous besoin de sa lyre?
Voilà les dieux de la chanson!

CONSEILS AUX INSTITUTEURS.

Ne rebutez jamais, et que votre leçon
D'une douce gaîté prenne l'air et le ton.
L'aménité corrige, et la rigueur révolte.
La jeunesse est un champ qui promet la moisson ;
Il en faut arracher l'ivraie et le chardon.
Par ces soins patiens on fait bonne récolte.

VERS

A M.elle St.-Léger, sous le nom de Minette.

Je n'ai point l'ardeur qui t'anime,
Je suis dans l'aride saison ;
En vain on court après la rime
Quand l'âge assoupit la raison.

Je traîne au bout de ma carrière
Un poids de soixante-dix ans ;
Je sens ma débile paupière
Se fermer sous la main du Temps.

Ce n'est plus pour moi que l'Aurore
Aux doigts de rose, au teint vermeil,
Chassant la nuit qu'elle colore,
Ouvre le palais du Soleil.

Le front couronné d'une étoile,
Elle annonce le Dieu du jour ;
Et sur ma vue un double voile
Me fait douter de son retour.

Phébus, tu franchis ta barrière ;
Ton éclat vient tout pénétrer ;
Mais par des torrens de lumière
Tu m'éblouis sans m'éclairer.

Chaque objet n'est toujours qu'un ombre,
Et la crainte marche avec moi;
Mon refuge est un réduit sombre,
Où sans trouble on jouit de soi.

Dans une profonde retraite,
Où mes sens retrouvent la paix,
De mon adorable Minette
J'essaie à chanter les attraits.

Mais quand je veux toucher ma lyre,
Ses fibres cassent sous mes doigts,
Et ma foible muse, en délire,
Ne veut plus répondre à ma voix.

Mémoire, esprit, talent, génie,
N'ont de vigueur qu'avec le corps;
La jeunesse en fait l'harmonie,
Saturne en détruit les accords.

Dans les champs qu'il couvre de glace,
Cueille-t-on les fleurs du printemps?
Des roses fraîches du Parnasse
Tu couronnes tes dix-huit ans.

Poursuis, prends un élan sublime,
Vole dans le sein d'Apollon;
Laisse au bas de la double cime
Le vieux singe d'Anacréon.

Sans lui, parviens au rang suprême
Qui t'est marqué sur l'Hélicon;
Minette, il suffit de toi-même
Pour immortaliser ton nom.

D'Erato tu saisis la touche ;
Son ame étincelle en tes yeux ;
Et j'entends l'Amour par ta bouche
Parler le langage des Dieux.

A ton feu son flambeau s'allume ;
Ton cœur brûlant est son foyer ;
La flamme coule de ta plume ;
Elle dévore le papier.

Comme Sapho tu sais écrire ;
Mille auteurs vont te célébrer ;
Et moi, malheureux, je soupire
De ne pouvoir que t'adorer.

VERS

Adressés à M. l'abbé de Voisenon, lors de sa réception à l'Académie Française.

Aujourd'hui la troupe immortelle
Vous nomme un de ses favoris ;
Mais autant pour vous que pour elle
Elle vous décerne le prix.
Elle vous doit ce qu'elle donne ;
Vos talens sont ses créanciers ;
Et quand Apollon vous couronne,
C'est avec vos propres lauriers.

COUPLETS

Envoyés à M. l'abbé de Voisenon, en 1774, le jour de sa fête.

Air : *Le punch et le vin que j'ai pris.*

Sur les rives de l'Hélicon
Naquit un fort joli poupon.
Ecoutez son histoire :
Pour parrain il eut Apollon,
Et fut le plus cher nourrisson
Des filles de Mémoire.
L'Amour avec attention
Forma son éducation,
Eh zon zon zon,
Disoit Cupidon,
Il soutiendra ma gloire.

Un jour, comme il faisoit dodo,
On voit autour de son berceau
Voltiger mainte abeille.
Ces légères filles du ciel
A l'envi déposent leur miel
Sur sa bouche vermeille ;
Mais en voulant trop s'empresser
A le baiser, le caresser,
Eh zon zon zon,
Un coup d'aiguillon
A l'instant le réveille.

De

De l'aiguillon qui lui resta
Est provenu le goût qu'il a
Pour la fine satire.
On ne doit pas être alarmé ;
La pointe dont il est armé,
En piquant ne peut nuire.
En jouant, il lance son dard.
Celui contre lequel il part,
Eh zon zon zon,
D'un trait sans poison
Est le premier à rire.

Dès quinze ans cet enfant lutin
Avoit un esprit libertin,
Faisoit des épigrammes,
Etoit railleur et férailleur ;
Mais ce qu'il avoit de meilleur,
C'est qu'il aimoit les femmes.
Oh ! disoit monsieur son papa,
Un grand-vicaire on en fera,
Eh zon zon zon,
Il sera fort bon
Pour diriger leurs ames.

Ce joli petit garnement
Etoit friand, étoit gourmand;
Espiègle comme un diable,
Il avaloit de la liqueur,
Qui, coulant du gosier au cœur,
Fortifioit son rable.
Il avoit les graces d'état
Pour faire un jour un grand prélat,
Eh zon zon zon,
Père Gribourdon
En étoit moins capable.

Etant grand pénitencier,
L'abbé savoit officier
Bien mieux qu'une éminence.
Les filles pour le moindre mal
Accouroient à son tribunal
S'accuser de l'offense :
Avec zèle il les confessoit,
Et par charité les fessoit,
Eh zon zon zon,
Enfant du démon
Voilà ta pénitence.

Comme il étoit jeune orateur,
Il devint grand prédicateur,
Occupant double chaire.
Au temple il prêchoit pour les saints,
Et pour l'Amour tous les matins
Il prêchoit à Cythère.
Dès qu'on y voyoit le docteur,
L'onction couloit dans le cœur,
Eh zon zon zon,
Le joli sermon !
Qu'il sait toucher et plaire !

Tous les jours ses talens nouveaux
Lui procuroient sur ses rivaux
Une pleine victoire,
Lorsque ses vers il écrivoit,
D'un pur nectar il se servoit
Au lieu d'une encre noire.
Sa plume étoit un trait d'amour,
Et les trois Graces tour à tour,
Eh zon zon zon,
Au petit mignon
Prêtoient leur écritoire.

L'abbé veut donner un dîné ;
Il n'étoit pas bien fortuné,
Mais son ame étoit fière.
Pour faire honneur à ce régal,
Il vend et Bible et Diurnal,
Et Saint Paul et Saint Pierre :
Le repas fut délicieux,
Car l'abbé péroroit au mieux,
Disant zon zon,
Que le vin est bon!
J'avale mon bréviaire.

Or, si bien il fut avalé,
Que bien du temps s'est écoulé
Sans qu'il ait pu le dire ;
Mais comme il craignoit le bon Dieu,
Il dit un jour : Par là morbleu!
Au pape il faut écrire.
Combien le Saint Père en a ri!
A mille écus il taxe Henri,
Et zon zon zon,
Mille écus, c'est bon
Pour notre tirelire.

Pour notre abbé quel saint retour!
Le bréviaire est dit chaque jour
Avec mainte prière ;
Mais le sinet est un lacet
Qu'il a détaché du corset
D'une gente bergère.
Depuis il marque l'oraison
Avec un couplet de chanson,
Eh zon zon zon,
Dieu lui fasse don
De sa grace plénière!

Quand sa main droite fait du bien,
Jamais la gauche n'en sait rien ;
Chacun en fait l'épreuve.
Quand il faut servir son prochain,
D'abord il se met en chemin,
Soit qu'il vente ou qu'il pleuve,
Toujours il cache le bienfait ;
Mais on pénètre son secret,
Eh zon zon zon,
Il soutient, dit-on,
L'orphelin et la veuve.

Au reste, c'est un ami sûr :
Comme le ciel son cœur est pur.
En tout l'honneur le guide ;
Il n'a point un esprit changeant ;
Son caractère est obligeant,
Prévenant et solide.
Etre en amour un peu fripon :
La faute est digne de pardon,
Eh zon zon zon,
L'austère raison
Comme nous en décide.

Pour l'amitié, pour les amours,
Que les Dieux prolongent ses jours
S'ils ont pitié des nôtres.
Qu'au plus long terme des vieillards
Il mêle des couplets gaillards
Avec ses patenôtres !
Nous lui devons notre gaîté,
Buvons un coup à sa santé,
Eh zon zon zon,
Avec un second
Suivi de plusieurs autres.

COUPLET D'ENVOI.

Recevez, ô mon cher Henri,
L'hommage d'un cœur attendri ;
Il n'a rien de frivole.
Depuis trois ans dans la douleur,
Je vois, hélas ! que mon bonheur
Avec mes jours s'envole ;
De vingt amis qui m'ont quitté,
Aucun de moi n'est regretté,
Eh zon zon zon,
Il m'en est resté un bon,
Qui de tous me console.

VERS

Placés sur le piédestal de la statue d'Apollon, auprès de laquelle étoient les bustes de Rousseau et de Voltaire, dans le jardin de Belleville.

O divin Apollon, dieu du jour et des arts,
O toi, qui du cahos fécondas la matière;
Toi, qui répands de toutes parts
Et ton feu créateur et ta vive lumière :
Deux sublimes mortels, tes plus chers favoris,
Présent des Dieux, Rousseau, Voltaire,
T'ont égalé par leurs écrits;
Ta splendeur éclaire la terre;
Ils ont éclairé les esprits.

VERS

Sur Jean-Jacques Rousseau.

Ce rare et profond génie,
Sublime, simple, ingénu,
Persécuté par l'envie,
Mais sans en être abattu,
N'eut d'orgueil pendant sa vie
Que l'orgueil de la vertu.

PENSÉES.

Une douce philosophie
Me fait braver les coups du sort ;
Sans regrets, sans peur, sans remord,
Je vois le terme de ma vie,
Et je badine avec la mort.

Trop heureux un vieillard au bout de sa carrière,
Qui, fermant au grand jour sa débile paupière,
Et libre de tout soin, sans crainte et sans remord,
S'endort tranquillement dans les bras de la mort.

Chaque jour est un bien que du Ciel je reçoi ;
Je jouis aujourd'hui de celui qu'il me donne ;
Il n'appartient pas plus aux jeunes gens qu'à moi,
Et celui de demain n'appartient à personne.

FIN.